

na
5

Observatorio de San Fernando

BIBLIOTECA

Núm. del Ir

Sección.....

Carpeta.....

Estante.....

Observatorio de Marina

BIBLIOTECA

Núm. **6345**

Tomas.....





VOYAGE
de
L'ARABIE HEUREUSE.

VOYAGE

DE

L'ARABIE HEUREUSE,

Par l'Océan Oriental, & le Détroit de la Mer Rouge. Fait par les François pour la première fois, dans les années 1708, 1709 & 1710.

AVEC

La Relation particulière d'un Voyage du Port de MOKA à la Cour du Roi d'YEMEN, dans la seconde Expedition des années 1711, 1712 & 1713.

Un Memoire concernant l'Arbre & le Fruit du CAFE, dressé sur les Observations de ceux qui ont fait ce dernier Voyage. Et un Traité historique de l'origine & du progrès du Café, tant dans l'Asie que dans l'Europe; de son introduction en France, & de l'établissement de son usage à Paris.



A AMSTERDAM,

Chez STEENHOUWER ET UYTWERF,
Libraires sur le Rockin, vis à vis la Porte de la Bourse.

M D C C X V I.

1716



A MONSEIGNEUR

LE COMTE

DE

PONTCHARTRAIN,

MINISTRE,

ET SECRETAIRE D'ETAT,

COMMANDEUR DES ORDRES

DU ROI.



MONSEIGNEUR,

*La protection singuliere dont
vous honorez le Commerce, ou
pour mieux dire, l'application
que vous donnez à tout ce qui*

** 3 peut*

E P I T R E.

peut contribuer à son accroissement, me fait esperer que vous recevrez avec quelque bonté, l'Ouvrage que je prends la liberté de vous offrir. Il contient une Relation exacte du premier Voyage que les François ont entrepris dans un Pais, qui quoique situé dans l'ancien Continent, n'en étoit gueres plus connu parmi nous. L'Arabie Heureuse, **MONSEIGNEUR**, malgré son nom & son ancienne réputation, n'avoit encore tenté ni l'interêt des Negocians, ni la curiosité des Voyageurs. Quelques-uns de ceux-ci nous ont parlé de l'Arabie, pour avoir parcouru une partie de ses Deserts, ou de ses Côtes maritimes,

E P I T R E.

*times; mais nul ne s'étoit encore
 avisé d'entrer assez avant dans
 l'Yemen, c'est-à-dire, dans la
 plus belle partie d'un si vaste
 Pais, pour nous en donner des
 nouvelles sûres. Vous avez ap-
 prouvé le projet de ce premier
 Voyage, & vous l'avez favorisé
 de tout ce qui pouvoit le faire
 réussir. C'est donc à Vous, MON-
 SEIGNEUR, que nous som-
 mes en quelque façon redevables
 de l'abondance d'un bien, qu'un
 seul pais fournit, & dont il sem-
 ble que la France ne peut plus se
 passer. Nous vous devons aussi
 les curiositez utiles à l'Histoire,
 à la Géographie & à la Physique,
 qui sont venues à nôtre connois-
 sance par le moyen de cette entre-
 prise.*

E P I T R E.

*prise. Je sai, MONSEI-
GNEUR, que je courrois ris-
que de Vous déplaire, si je m'é-
tendois ici sur tout ce que je pense
de Vous à cette occasion, parce
que rien n'est plus capable de blef-
ser vôtre modestie, que les louan-
ges que vous méritez le mieux;
& je me flate que mon offrande
sera reçûe plus favorablement, si
je me contente de vous assurer
qu'on ne peut rien ajouter au
profond respect, avec lequel je
suis,*

MONSEIGNEUR,

Vôtre très-humble &
très-obéissant serviteur
LA ROQUE.

*A Paris ce
25. Mai 1715.*



AVERTISSEMENT.

IL parut il y a trois ou quatre ans dans le nouveau Mercure, qui s'imprimoit à Trevoux, une petite Relation du Voyage de Moka, qui piqua fort la curiosité du Public. La mienne en fut extrêmement excitée, parce qu'après avoir parcouru une partie de l'Orient, sans entrer dans l'Arabie, j'étois bien-aïse d'être plus instruit de ce País-là, que je ne l'étois : & c'est à quoi l'abrégé trop succint, dont je viens de parler, ne pouvoit pas suffire. Cela m'engagea à lier commerce avec le principal Capitaine de l'Arme-ment, qui étoit aussi le Chef, & le Directeur de cette Expedition ;

* 5 le

AVERTISSEMENT.

Le même dont il est parlé dans le recit du Mercure. J'y réussis par le moyen d'un ami, lequel me procura plusieurs Lettres, & divers Mémoires de sa part. Dans la suite ce Directeur étant venu à Paris pour des affaires de commerce, qui l'y ont retenu six mois entiers, j'ai profité de ce séjour pour tirer de lui tous les éclaircissements, & tout ce qui pouvoit manquer d'instruction aux Lettres qu'il m'avoit écrites. Enfin cette matiere me paroissant de plus en plus curieuse, & agréable, je me suis appliqué à dresser sur tout cela, une Relation complete du Voyage de l'Arabie Heureuse.

Je fais parler dans cette Relation l'Auteur des Lettres, & des Mémoires, c'est-à-dire, le Voyageur lui-même, cela me paroissant plus convenable en toute maniere. A la verité je le fais parler différemment, pour la regularité du style,

AVERTISSEMENT.

stille, & pour l'arrangement des choses de ce qui se lit dans ses Lettres; mais comme on ne peut rien ajouter au caractère de vérité, qui paroît visiblement dans les Mémoires dont je parle, parce que leur Auteur les a écrits sans art, dans la seule vûe d'instruire un ami, & sans rencherir sur ce qu'il a vû, ou appris, je me suis attaché à lui conserver par tout ce même caractère, qui fait le principal mérite de cette sorte d'ouvrages.

A l'égard du Traité de Commerce, & des Lettres des Puissances du Pais, qui y sont inferées, nôtre Directeur en avoit des traductions, faites sur les lieux, par gens peu versés dans nôtre Langue, auxquelles je n'ai pas crû devoir me fier; mais j'ai obtenu de lui les Originaux mêmes, lesquels ont été traduits de la maniere que je les donne ici, par Monsieur Petits de la Croix, Secretaire Interprete

AVERTISSEMENT.

M. de la
Croix
est mort
le 4. De-
cembre
1713.

te du Roi, & Professeur en Arabe au College Royal, dont tout le monde a connu la profonde capacité, & regretté la perte que nous venons d'en faire. Je croi que les Curieux, & les Savans mêmes, me sauront quelque gré d'avoir produit ces pieces, & en particulier Monsieur Ockley, célèbre Professeur en Arabe à Cambridge, lequel dans un * Ouvrage qu'il a publié depuis peu, invite les Marchands, & les autres personnes, qui auront de semblables Lettres de les lui communiquer, & cela parce qu'il est persuadé que ces sortes de Lettres, qui representent le genie, & la maniere de s'exprimer des Orientaux, sont très-propres à nous faire bien entendre plusieurs endroits de l'Écriture sainte.

J'a-

* Relation du Sud-ouest de la Barbarie &c. imprimée à Cambridge en l'année 1713, où l'Auteur rapporte des Lettres du Roi de Maroc &c.

AVERTISSEMENT.

J'avois fouhaité de mettre à la tête de cette Relation , une bonne Carte de toute l'Arabie Heureuse ; mais j'ai reflechi qu'on ne fauroit prétendre y bien réuflir fans temerité. Il feroit à la verité facile de reduire à ce deffein-là , ce que nous avons déjà fur toute l'Arabie en general ; mais ce feroit multiplier les erreurs , au lieu de les corriger ; car les Voyageurs n'ont pas encore affez parcourû l'interieur de ce grand Pais , pour pouvoir en tracer une defcription parfaite. A peine les côtes maritimes de l'Arabie Heureuse , fur l'Ocean , & fur la Mer Rouge , font-elles paffablement décrites ; prefque tout le refte eft confus & imparfait jufqu'à prefent dans la Géographie des Européens.

Mais pour fuppléer en quelque façon à ce défaut , & pour fe renfermer dans le principal fujet de ma Relation , qui regarde proprement

AVERTISSEMENT.

ment le Royaume d'Yemen, c'est-à-dire la plus belle & la plus renommée partie de l'Arabie Heureuse; on trouvera ici une Carte de ce Royaume, dressée par M. Delisle, de l'Académie Royale des Sciences, avec toute l'application & l'exactitude dont il est capable, après avoir consulté non seulement les Mémoires originaux de nos Voyageurs, & conféré même avec le Député François, qui fut envoyé à la Cour du Roi d'Yemen; mais encore après avoir examiné ce que les plus fameux Géographes Arabes, entre autres le * Cherif Edrifi, & Abulfeda, ont écrit de ce même Pais; enforte qu'en attendant de plus grandes découvertes, on peut se flater d'avoir une piece qui doit également
plaire

* C'est l'Auteur qu'on appelle improprement le Géographe, ou l'Arabe de Nubie, qui a écrit son ouvrage en Sicile, par ordre du Roi Roger, dans le XII^e siècle.

AVERTISSEMENT.

plaire par sa nouveauté, & par la justesse qu'on a tâché de lui donner.

Et à propos d'Abulfeda, Géographe d'une grande réputation parmi les Arabes, j'ai fait depuis quelque temps une traduction de sa Description entière de l'Arabie, que personne n'a encore publiée en nôtre Langue; cette Traduction qui peut servir à bien faire connoître toute l'Arabie, fera partie d'un Ouvrage qui m'occupe presentement, lequel a beaucoup de rapport à celui-ci, & qui en fera la suite, si je m'apperçois que le Public juge favorablement de ma Relation, & l'estime digne de sa curiosité.

APPRO-

A P P R O B A T I O N

De M. Burette , Conseiller , Lecteur & Professeur du Roi , Docteur Regent en la Faculté de Medecine de Paris , de l'Académie Royale des Inscriptions & Medailles , & Censeur Royal des Livres.

J'AI lû , par ordre de Monseigneur le Chancelier , ce *Voyage de l'Arabie Heureuse par l'Océan Oriental , &c.* & j'ai crû que le Public en verroit l'Impression avec d'autant plus de plaisir , qu'il y trouvera des éclaircissmens également curieux & fideles , sur un Pais très-peu connu jusqu'ici de nos Géographes & de nos Voyageurs. A Paris , ce 22. Juin 1715.

Signé ,

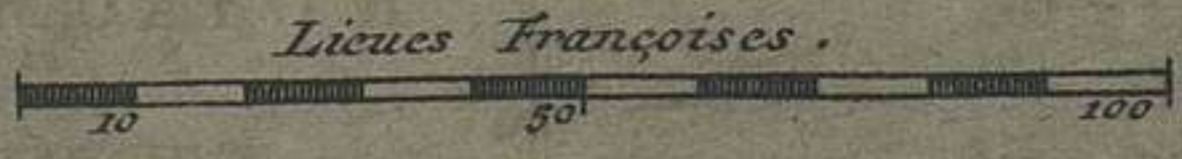
BURETTE.

VOYA.

CARTE DU ROYAUME
D'YEMEN

DANS L'ARABIE HEUREUSE,
Par G. De l'Isle de l'Academie R.^{le} des Sciences

A Amsterdam,
Chez STEENHOUWER et UYTWERF, Libraires.
1716.





VOYAGE

DE

L'ARABIE HEUREUSE.

LETTRE I.

Relation du Voyage depuis le départ de France jusqu'à l'arrivée dans le premier port de l'Arabie Heureuse.

ENTREPRENS, Monsieur, de satisfaire votre curiosité sur le Voyage que j'ai fait dans l'Arabie Heureuse en qualité de Capitaine de vaisseau, & de Directeur d'une Compagnie de Negocians de Saint-Malo, qui les premiers d'entre tous les Européens se sont avisez de faire en droiture, & sans l'entremise des autres Nations, un commerce en ce pais-là, & singulierement le commerce du Café,
A que

que les François avoient toujours acheté des Turcs dans le Levant, & quelquefois des Anglois & des Hollandois. Je souhaite que ma Relation, avec la grace de la nouveauté, puisse encore vous plaire par son exactitude, & par la verité des faits qui y sont rapportez.

Départ
de Brest.

Le *Curieux* & le *Diligent*, deux vaisseaux armez pour la course & pour le commerce, de cinquante pieces de canon chacun, sur le premier desquels j'étois embarqué, sortirent de Brest le 6. Janvier 1708, faisant route pour Cadis: Nous fîmes deux prises Angloises sur cette route, dont l'une étoit un paquebot qui alloit à Lisbonne; & l'autre un navire chargé de morue sortant de Lisbonne. Le premier fut rançonné pour 750. livres sterlin, parce qu'il étoit démâté; & le second pour 15000. livres, pour n'avoir pas l'embaras de les conduire à Cadis.

Cadis.

Nous arrivâmes en ce port le premier Mars; & après avoir pris des piaftres, du vin & des eaux-de-vie, nous mîmes à la voile pour l'Arabie le 30. du même mois; nous passâmes entre le Pic des Canaries & Gomer, & de là aux Isles du Cap-verd.

Isle de
S. Vincent,

Le 22. Avril nous fîmes de l'eau & du bois à celle de S. Vincent, où nous trouvâmes

vâmes d'excellent poisson, & l'on y tua quelques cabris; la mer fournit aux environs beaucoup de tortues, mais ce n'étoit pas la saison. Nous partîmes de cette Isle le 25. Avril, & nous passâmes la Ligne le 15. Mai.

Le deux Juin, après avoir dépassé l'Isle de l'Ascension, nous découvrîmes un vaisseau que nous joignîmes en peu de tems; nous l'approchâmes & le battîmes de notre seul vaisseau pendant cinq heures, nous en fûmes fort maltraitez, la nuit nous sépara; mais le lendemain nous le rejoignîmes, & après quelques volées de canon il se rendit.

Ce vaisseau étoit de Middelbourg, il s'appelloit le *Grand-Vainqueur*, & alloit faire sa relâche de rafraîchissement au Cap de Bonne-Esperance, pour de là aller à Batavia: Il avoit 205. hommes d'équipages, & 36. canons. Sa charge étoit fort riche contenant entr'autres choses plusieurs caisses d'argent, & quelques lingots d'or.

Le 7. Juillet nous reconnûmes le Cap de Bonne-Esperance, par une grande quantité d'oiseaux que l'on trouve aux environs, de differens plumages & de diverses grosseurs, les moindres étant com-

me des pigeons, & les plus gros comme des cygnes. La mer offre aussi en cet endroit-là beaucoup de ces plantes qu'on nomme vulgairement Gouemon, ou * Algue-Marine, qui font de la grosseur du bras, parmi lesquelles on voit quantité de loups marins.

Le huitième nous trouvant à six lieues du Cap, je fis mettre en travers, & arborer Pavillon de Conseil, ce qui obligea Mr. de Champloret, commandant le *Diligent*, de venir à notre bord avec ses Officiers, pour délibérer sur le sort de nos prisonniers.

La plupart opinèrent de les mettre à terre, pour épargner les vivres, qui pouvoient nous manquer dans un si long voyage; mais je representai le peril qu'il y avoit de donner connoissance & de notre prise & de nos projets au Gouverneur Hollandois du Cap, où il y a un bon port, & une forteresse; ce qui ne manqueroit pas d'arriver par la descente des prisonniers, & ce qui engageroit ce Gouverneur de dépêcher un bâtiment d'avis au General de Batavia, qui pourroit envoyer

* En Latin *Fucus*, ou *Alga*. Elle est décrite par M. de Reaumur fort curieusement, dans l'Histoire de l'Academie des Sciences, année 1711.

DE L'ARABIE HEUREUSE. §

voyer quelques gros vaisseaux à l'entrée de la mer rouge, pour nous en fermer le passage; inconvenient capable de faire perir nos navires par les vers, la même chose étant arrivée à des vaisseaux François à l'embouchure du Gange.

Mon sentiment fut approuvé; & nous fîmes route pour le Cap des Aiguilles, au grand regret du Capitaine Hollandois que nous avions à nôtre bord, & de ses Officiers, qui ne purent s'empêcher de faire connoître en plusieurs manieres que la crainte que j'avois eüe étoit assez bien fondée.

Après le passage de ce Cap, nous passâmes sur le banc du * même nom, & nous fondâmes, trouvant 56. brasses, & fonds pierreux; la mer étoit fort grosse, quoiqu'il fît un assez beau temps. Nous dirigeâmes nôtre route, & nous prîmes un peu trop vers l'ouest, portez par les courans; ce qui fit que deux jours après nous apperçûmes des feux la nuit, qui nous firent juger que nous étions près de la côte des Caffres, proprement l'Ethiopie

Cap des
Aiguil-
les.

A 3 orien-

* Le Cap des Aiguilles est ainsi nommé, à cause qu'aux environs l'aiguille de la Bouffole devient comme immobile & invariable, tournée droit au nord, ce que les Pilotes appellent Nord-ester.

orientale. Nous revirâmes de bord pour nous en éloigner, & nous entrâmes dans le canal de Mozambique.

Quelques jours après, & le 7. Août nous apperçûmes les basses de la Juive, je montai sur le perroquet pour les examiner; ces écueils ressembloit fort à ceux qu'on appelle les Minquets, qui sont une suite de rochers non couverts, de plus de deux lieues d'étendue, entre l'Isle de Gersei & Saint-Malo.

Le lendemain nous déliberâmes sur la maladie de nos équipages, qui étoient fort affligés du scorbut, & nous résolûmes contre nôtre premier projet, qui étoit d'aller à Anjouan, de relâcher à Mafali, port commode de l'Isle de S. Laurent ou Madagascar, déterminez à prendre ce parti par un Officier Anglois embarqué sur le *Diligent*, qui avoit été à Madagascar, & qui s'offroit de nous conduire sûrement dans ce port.

Nous fîmes route dans le moment, & après avoir traversé le long banc de Madagascar, nous trouvâmes la mer tranquille, & une espece de fraie ou graisse de poisson sur la surface de l'eau, que nos anciens Marins appellent sperme de baleine; le 3^e. jour nous vîmes la terre, & aiant

MIS

mis toutes nos voiles nous entrâmes en peu de temps dans la plus belle baie que l'on puisse voir, & où il y a une rivière, ne doutant point que ce ne fût celle de Massali.

Nous mouillâmes à l'entrée à huit ou neuf brasses sur un bon fond; nous vîmes en même temps une pirogue ou petite barque du pays à la voile, qui fortoit, rangeant la pointe qui est du côté du nord; il y avoit bien trente hommes noirs dedans; on dépêcha tout aussitôt nos canots pour aller prendre langue d'eux; mais aiant doublé cette pointe, on trouva que les Noirs épouvantés avoient déjà mis pié à terre, & qu'ils emportoient sur leurs épaules la pirogue dans des bois, qui sont en abondance sur tout ce rivage-là.

Tout ce que purent faire nos gens, ce fut d'apprendre par nôtre Interprete Arabe, de quelques autres Noirs qu'ils rencontrerent, & à qui on fit boire de l'eau-de vie, qu'un Roi du pays ne demuroit qu'à 18. ou 20. lieues de là, & qu'en ce lieu étoit un port où nous trouverions tout ce que nous pouvions souhaiter, après quoi ils gagnèrent aussi les bois: Pour nous, après avoir fait

Isle de
Saint
Laurent
ou Ma-
dagaf-
car.

pêcher force poisson, qui est excellent en cette baye, jugeant bien que ce n'étoit pas celle que nous cherchions, & que nôtre Anglois s'étoit trompé, nous mîmes à la voile le 11. de bon matin, faisant route pour le port de Massali, qui étoit justement celui que les Noirs venoient de nous indiquer.

Nous rangeâmes la côte à trois quarts de lieue de distance; il y a de ce côté-là une habitation d'Arabes qui trafiquent avec ceux de Mascate où est le port de même nom, proche le golfe de Perse, & qui construisent des vaisseaux qu'ils chargent d'esclaves, & d'autres marchandises de Madagascar. Deux petits bâtimens de ces Arabes nous aiant aperçû, l'épouvante les faisit tellement que l'un prit le large, & l'autre alla s'échouer.

Le lendemain douze nous mouillâmes dans le port de Massali: Mr. de Champloret, qui étoit entré le premier, envoya nôtre Officier Anglois demander au Roi du país, dont la demeure n'est éloignée que de six lieues de ce port, des rafraîchissemens pour nos équipages, & la permission de les débarquer: Ce Prince accorda l'un & l'autre, ce qui m'obli-

m'obligea d'aller l'en remercier.

Deux Noirs auxquels deux autres succedoient en se relayant, me porterent dans un hamacq, machine faite d'une grosse toile de coton, plissée par les deux bouts, & suspendue à une longue perche qu'on fait traverser, & que les Noirs, l'un devant, l'autre derriere, portent sur l'épaule.

Je me fis entendre au Roi par quelques Anglois établis en ce pais-là, qui en savent la Langue, & j'en fus très-bien reçu. Il me présenta la main, marque d'une consideration extraordinaire, les plus Grands de son Roïaume ne l'approchant que pour lui baiser la cuisse. Je ne ferai point ici la description du Palais & de la Cour de ce Roi, où tout nous parut assez simple & assez sauvage, si on en excepte la couronne d'or que ce Prince avoit sur la tête, dont le haut finissant en pointe étoit orné de perles, aiant assez de rapport à celles que le commun des Peintres donne aux Mages, & deux beaux diamans qu'il portoit à ses doigts. Nous lui fîmes quelques presens, le plus estimé fut l'eau-de-vie, dont il goûta, & il fuma avec nos pipes; il reçut aussi fort agrea-

blement une belle paire de nos pigeons, deux poulets-d'Inde, un gros & jeune dogue d'Angleterre qu'il avoit demandé, & une chienne Danoise, comme autant de raretez en son païs.

Je ne parle point non plus d'une espece de bal fort bizarre dont il nous regala, & du repas qu'il prit en nôtre presence avec sa famille, & les Grands de sa Cour, qui ne consistoit qu'en des pieces de bœuf rôties sur du charbon, mangées sans pain, & sans en avoir ôté la peau.

Ce Prince au reste est de haute stature & de bonne mine, quoique presque noir, & de grosse corpulence, âgé d'environ quarante ans. Son siege roïal est une espece de fauteuil d'ébene, garni & ouvragé d'ivoire; il avoit sur ses épaules, d'un côté une gaze de soie fort claire & mise en écharpe, & de l'autre une chaîne d'argent passée de même, & artistement travaillée, d'où pendoit un petit poisson d'argent. Une boëte ou petit coffret d'argent étoit aussi attaché à la même chaîne, rempli, nous dit-on, de caracteres & de figures magiques, estimez de souverains préservatifs contre toutes sortes d'accidens; le reste de l'habit

bit étoit une espece de jupe d'étoffe de soie à grains, ornée de perles & de corail, aiant les jambes & les piez nuds, avec des sandales près de son siege.

Pendant l'audience que ce Prince me donna, assis sur des nattes, & étant placé vis-à-vis de lui, je vis passer deux de ses femmes, qui étoient fort grasses, & telles qu'on dit qu'il les aime; car on a soin de les engraisser dès que leur embonpoint diminue: elles sont au nombre de dixhuit.

Nous fîmes camper nos équipages sous des tentes & des baraques dans un lieu propre, entouré & fermé d'une bonne haie, avec des corps de garde qu'on posoit le soir, après avoir battu la retraite. Cette précaution étoit nécessaire, surtout depuis que le Roi nous eut envoyé plus de 200. femmes, avec toutes sortes de rafraîchissemens, & de denrées du pais; lesquelles établirent aussi une espece de camp à un demi quart de lieue du nôtre. Elles venoient trouver nos gens pendant le jour avec beaucoup de familiarité; d'ailleurs les Hollandois malades n'étoient pas plutôt rétablis qu'ils songeoient à se sauver, plus de 80. se sauverent effectivement, & il courut

même un bruit qu'ils devoient se joindre aux gens du pais pour nous surprendre, & pour enlever nos vaisseaux; ce qui nous fit tenir sur nos gardes tant à bord qu'à terre.

En général on ne peut rien trouver de meilleur que toutes les denrées de ce pais-là, quoique fort chaud, & avec de très-mauvaises eaux. Selon le Traité que nous avions fait avec le Roi, on nous donnoit un bœuf pesant mille ou douze-cens livres pour un fusil, & soixante livres pesant de ris pour une mesure de poudre de 28. onces. Je ne dis rien du gibier, du poisson, & des tortues de mer & de terre, tout cela s'y trouvant parfaitement bon & en quantité. Comme nous étions près de nôtre départ, les femmes dont j'ai parlé s'aviserent de nous apporter des œufs de crocodiles, qui sont presque semblables à ceux des oies, avec la coque fort blanche, & un peu raboteuse. Les Anglois nous avertirent qu'il falloit les casser pour les reconnoître, & que ces œufs, si on en mangeoit, ont la funeste vertu de troubler l'esprit; ils ne sont remplis que de blanc, avec une petite barre de sang dans le milieu.

Les

Les malades étant presque tous rétablis, & nos provisions faites, nous sortîmes du port de Massali le 23. de Septembre, faisant route pour Anjouan, où nous devions faire de l'eau. Le Gouverneur de Moili, en passant devant l'Isle de ce nom, nous envoya des fruits, & nous fit inviter d'y descendre, marquant beaucoup de considération pour les François, avec promesse de fournir à un prix raisonnable tout ce dont on pourroit avoir besoin; mais comme les eaux n'y sont pas en bonne reputation, on passa outre pour gagner Anjouan, qui n'en est éloigné que de huit ou neuf lieues. Nous trouvâmes les marées si contraires, que nous employâmes cinq jours entiers à faire ce trajet.

Moili
ou Mœli,
Isle
d'environ
30.
lieues de
tour.

Nous mouillâmes à Anjouan le 5. Octobre; il vint aussitôt quelques bateaux à bord de nos navires avec une grande quantité de cocos, que les Arabes appellent Nardgil, de bananes ou figues l'Inde, d'oranges & de citrons, & aussi beaucoup de poisson pour nous vendre. J'allai voir le Gouverneur qui demeure dans une petite ville peu éloignée, où il y a une Mosquée, & dont les habitans parlent Arabe; il me rega-

Anjouan.

la avec de la liqueur de coeos, & il fuma de nôtre tabac, mais il ne voulut pas boire du vin que j'avois fait porter, offrant au reste tout ce qui dépendoit de lui pour le besoin de nos équipages.

Le Roi d'Anjouan vint exprès pour nous voir de huit lieues loin, nous le regalâmes dans nos vaisseaux du mieux qu'il nous fut possible; il ne mangea guere que de la volaille, encore voulut-il la faire tuer & apprêter par ses gens, & il ne but point de vin. Il nous demanda de la poudre à acheter: mais comme c'étoit pour faire la guerre à son voisin le Prince de Moili, dont nous avions tout lieu d'être contents, nous nous excusâmes de lui en fournir, l'ayant seulement accommodé de quelques fusils. Nous trouvâmes là un Arabe fort spirituel nommé Abdala, qui parle François & Anglois, & qui sert d'Interprete; nous fîmes la faute de ne pas l'emmener avec nous, car il nous eût beaucoup servi durant nôtre séjour en Arabie.

Avant que de quitter Anjouan, il fallut prendre des mesures justes pour gagner l'Isle de Zocotora, nonobstant la
mouf-

mousson * qui étoit déjà commencée, ce que nos Pilotes estimoient impossible, à cause de l'avancement de la saison; ils étoient plutôt d'avis de chercher un endroit propre à hiverner, c'est-à-dire de laisser passer les six mois que la mousson a coutume de regner au nord; mais je fûs des Commandans de certains petits vaisseaux du país appellez Jons, qui sont fabriquez sans cloux & sans autre fer, que pendant toute la lune courante on pouvoit fort bien aller à Zocotora; ce qui me fortifia dans la premiere idée que j'avois eue, toute contraire aux journaux & aux instructions que nous avions prises; de sorte qu'après avoir fait toute l'eau necessaire, & aiant laissé à terre tous les Hollandois qui n'avoient pas voulu prendre parti dans nos équipages, nous partîmes d'Anjouan au grand regret des habitans du país.

Le troisiéme jour de notre sortie de ce port,

* Mousson espece de Vents alisez ou reglez, qui ont accoutumé de regner pendant certaines saisons. Mousson vient de *Mousson*, mot Arabe qui signifie temps préfix. E. Hallei a écrit l'Histoire des Vents alisez &c. *Voyez les Transf. Philos. d'Angleterre, Septembre 1686.*

port, nous perdîmes le brigantin que nous avions fait faire à Brest, que nous avions embarqué en pieces, & que nous avions fait remonter à Massali; il en coûta la vie à six hommes, de neuf qui étoient embarquez dessus.

Le jour suivant, entre le quatre & cinquième degré de latitude-nord, nous vîmes la terre le matin à quatre lieues de nous, c'étoit une côte sablonneuse; après avoir parlé à M. de Champloret, pour l'engager d'approcher cette terre, dont les habitans nous avoient fait des signaux avec de la fumée, sachant d'ailleurs que sur cette côte il y a de l'or, des dents d'éléphant, & de l'ambre gris, nous convînmes ensemble d'y aller mouiller à dix brasses d'eau, d'envoier deux chaloupes armées, avec des échantillons de nos marchandises, & que j'irois moi-même à terre dans nôtre canot bien armé, pour voir si on pouvoit traiter avec ces gens-là.

Nous fîmes route pendant quelque temps dans ce dessein, mais nôtre camarade revira de bord tout d'un coup, & fit route contraire par l'avis de son Pilote qui ne connoissoit pas assez cette côte; nous fumes obligez de le suivre,
&

& nous eumes d'abord un assez beau temps, ensuite quelques vents contraires. Enfin, nous découvrîmes les deux Freres, qui sont deux petites Isles à cinq ou six lieues de celle de Zocotora, nous passâmes entre deux, ne pouvant l'éviter, à cause des fortes marées qui portoient trop au sud.

Le lendemain 28. Novembre nous doublâmes une pointe de Zocotora, de l'autre côté de laquelle nos Cartes marquent le mouillage, qui est bon par tout le sud-est de cette Isle; nos deux autres navires le *Diligent* & la prise Hollandoise, ne purent en faire autant, & mouillèrent où ils se trouvoient. Ils envoierent à terre le lendemain pour prendre langue, ce que nous fîmes aussi de notre côté; leurs gens & les nôtres virent quelques Noirs, mais si sauvages & si craintifs, qu'ils ne purent jamais les approcher, s'enfuyant dans les montagnes d'une extrême vitesse.

Cela me fit résoudre d'armer un canot avec des vivres pour quatre jours, pour faire le tour de l'Isle, afin de découvrir la Ville principale; mais quand je fus arrivé au lieu où étoient restez nos deux vaisseaux, je trouvai les vents & la
ma-

Isle de
Zocoto-
ra.

marée contraires, ce qui m'obligea de passer la nuit à bord du *Diligent*; & le matin me dégoûtant de cette entreprise, on appareilla pour aller joindre le vaisseau d'où j'étois parti, pour mouiller tous ensemble audelà de la pointe dont j'ai parlé, dans une baye fort belle & fort assurée.

Le jour suivant nous armâmes chacun un canot pour envoyer à un village de la côte qui est marqué sur nos Cartes: Nos gens nous rapportèrent qu'on les avoit tres-bien reçûs, & qu'on les avoit regalez avec de fort bon poisson.

Cependant nous descendîmes à terre ce jour-là même, étant informez qu'audelà d'une plage toute de sable, & dans un enfoncement, il y avoit du bois, & qu'on pourroit y trouver de l'eau, mais avant que d'y aborder, il nous arriva à une demie lieue de terre un accident qui pensa nous faire tous perir, par la faute des matelots, qui avoient amarré les écoutes, trompez par le beau temps qu'il faisoit. Nous fumes surpris par un tourbillon de vent qui renversa nôtre canot & le remplit d'eau; en sorte qu'il enfonçoit, & que nous en avions déjà jusqu'à la ceinture; la chose devint bien-tôt

tôt plus sérieuse, lorsqu'enfin par un autre coup de vent le canot tourna sans dessus dessous, & qu'il fut question de sauver sa vie, les uns à la nage, & les autres sur les avirons, les bancs & les autres pièces du canot; par bonheur nôtre grande chaloupe destinée pour aller faire de l'eau, ayant vû cet accident, fit force de voiles, & nous sauva tous; elle reprit aussi le canot submergé.

On se remit bientôt de cette allarme en faisant pêcher du poisson, & en prenant des mesures pour executer mon premier projet, qui étoit d'aller à la ville principale voir le Gouverneur de l'Isle. Je fis pour cet effet armer le grand canot, & le munir de tout ce qui étoit nécessaire pour ce voyage.

Nous arrivâmes en peu de temps au village où nos gens avoient été si bien reçûs, qui est à sept lieuës de distance du lieu où nos vaisseaux étoient mouillez, & à une portée de fusil du bord de la mer. Il est habité par des Arabes qui ont là une Mosquée: Je rencontrai d'abord le Cheik * ou le Syndic du village, qui me fit

* Cheik, ou plutôt Scheikh, signifie proprement en Arabe un vieillard. On donne ce nom dans

fit un long salut à la maniere du país, & qui en m'invitant de le suivre, me mena dans sa maison, où nous nous assîmes sur des nattes, & où par le moyen d'un Arabe qui favoit le Portugais, je lui fis entendre que je voulois voir le Gouverneur, & la ville où il demeuroit; le Cheik approuva mon dessein, & il me fit offrir d'un chameau, & de gens pour me conduire, s'agissant de faire une journée & demie de chemin.

Ce parti ne me sembla pas le meilleur, je pris celui de me servir de mon canot, pouvant faire par mer le trajet en question dans la matinée du lendemain. Je fis donc dresser une tente pour passer la nuit sur des matelas que j'avois fait mettre dans le canot; & après avoir remercié notre Cheik, nous nous retirâmes, accompagnés de quelques Arabes qui nous virent souper, & qui ne voulurent jamais boire ni manger, nous en remerciant fort gracieusement. On nous servit du poisson excellent, quoique cuit seulement
avec

• dans l'Orient aux Chefs des Communautés religieuses & seculieres: On le donne aussi aux Docteurs distinguez, & aux Princes mêmes, comme un titre d'honneur.

avec de l'eau salée, de l'oignon, & des herbes aromatiques. Les Arabes s'en retournerent discrettement, quand ils virent qu'il étoit temps de nous laisser reposer.

J'avois arrêté avec le Cheik qu'il me donneroit un Pilote du lieu, & que je lui laisserois en ôtage un de mes Officiers; le matin avant le jour le Pilote étant venu, on s'embarqua, & l'Officier s'en alla au village, où il se divertit toute la journée à tirer & à tuer plusieurs pieces de gibier, en quoi les Arabes ne cessoient de l'admirer.

Nous nous trouvâmes avant midi devant la ville capitale, au nord de l'Isle: je mis aussitôt un homme à terre, & des gens du pais nous firent signe d'aller aborder à une plage qui est audeffus. Il y a de l'apparence que le Gouverneur avoit été averti par les gens du lieu où j'avois couché, que je venois le voir; puisqu'il envoya sur le rivage où je descendis, un Officier avec vingt soldats, qui me reçurent, & me conduisirent peu loin de là à une belle pelouze toute couverte de palmiers, où je trouvai le Gouverneur assis sur un grand tapis d'écarlate bordé de franges d'or, & appuyé sur des coussins.

Après

Après avoir porté la main à son Turban, il me la presenta, & me fit asseoir sur son tapis, où il étoit seul, sa petite Cour étant sur des nattes fines. Après quelques mots de conversation, assez mal entendus de part & d'autre, il se leva, & à l'instant toute la Soldatesque qui étoit en armes sous des palmiers, se mit en marche sur deux files, le Gouverneur & moi étant au milieu, pour nous conduire en cérémonie dans sa maison; les soldats dansoient grotesquement, & faisoient la pirouette en jettant leurs sabres en l'air d'une main, & les recevant de l'autre, tandis que trois femmes un peu plus que bafannées, marchaient à la tête du cortège, & pouffoient par intervalle des cris de joie qui nous semblerent fort lugubres, sans parler de deux petits tambours qui accompagnoient ces étranges voix.

Etant arrivez chez le Gouverneur, il me fit entrer dans un appartement fort nud, & sans autre appareil que des nattes, où nous nous assimes: & par le moien d'un Officier Arabe fort âgé, nous parlâmes du sujet de mon voyage; le Gouverneur auroit souhaité que nos vaisseaux fussent venus mouiller dans sa ville, nous offrant tous les services qui dépendoient

doient de lui. Je lui presentai trois fusils & trois mesures de poudre, & un moment après on étendit une nape sur des nattes au bas de la sale, sur laquelle on servit deux grands plats de porcelaine remplis de chair de cabris & de mouton, & deux autres plats avec du ris, le tout apprêté à la mode du pais, que nous trouvâmes passablement bon. Le Gouverneur s'excusa de manger, parce qu'il étoit dans son Ramadan ou Carême; & nous bûmes du vin que j'avois fait porter, car nous n'aurions eu que de l'eau, qui est excellente par toute l'Isle.

Après le repas, le Gouverneur m'apprit dans la conversation que cette Isle dépend du Royaume de Fartach dans l'Arabie Heureuse, ajoutant que le Roi seroit bien aise de nous voir si nous abor-dions dans ses ports; il m'offrit même pour ce Prince une Lettre que j'acceptai, & qui fut expédiée sur le champ. Il me montra aussi plusieurs attestations de Capitaines Anglois, Hollandois, & Portugais, & même d'un François nommé Le-bahi Capitaine du vaisseau le *George*, toutes remplies de louanges sur sa probité, & sur les secours qu'on avoit reçus de lui, me priant d'en donner u-
ne

ne semblable, ce que je ne pus refuser.

Enfin après des offres de services réitérées de la part du Gouverneur, je pris congé de lui : il voulut me reconduire jusques hors de la cour de sa maison, & il me donna des soldats qui m'accompagnerent jusqu'à mon embarquement. On me fit entendre que le Gouverneur me faisoit present de deux vaches, & six cabris; je vis les vaches attachées à des palmiers: mais quand les Arabes en voulurent approcher pour les amener, ces animaux entrèrent en furie, & on eut beaucoup de peine à s'en rendre maîtres. Je ne voulus jamais permettre qu'on les embarquât, crainte de plus grand inconvenient. On fit de grandes exclamations à nôtre départ, & les habitans nous marquerent beaucoup de consideration. Nos matelots avoient aussi été regalez avec du poisson par des pêcheurs qui aborderent nôtre canot, & qui ne voulurent prendre aucun argent, se contentant de manger de leur pain, & de boire de l'eau-de-vie.

Nous retournames coucher au village d'où nous étions partis le matin; & après bien des remerciemens faits au Cheik sur son pilote, que je recompensai de sa peine, nous allames rejoindre nos vaisseaux
qui

qui continuoient de faire de l'eau , du bois , & les autres provisions necessaires.

J'étois si content de ce Gouverneur , que je ne pus m'empêcher de lui rendre peu de jours après une seconde visite , pour lui porter de l'écarlate qu'il avoit souhaité , & pour rapporter de l'aloës dont tout ce pais abonde. Je m'embarquai donc dans le même canot , & j'arrivai le lendemain à dix heures du matin au port de la ville capitale.

Je trouvai 15. ou 16. soldats sur le rivage , qui me conduisirent chez le Gouverneur , dont je fus parfaitement bien reçu ; nous parlâmes fort de commerce & d'acheter de l'aloës qu'il prétendit être le meilleur de toute l'Arabie ; on tient cette marchandise dans des peaux de bouc , que l'on met sous des voutes avec de la cendre par dessus pour la conserver contre la chaleur excessive du pais , & on choisit toujours la plus récente & la plus ferme. Le Gouverneur me fit porter jusque dans mon canot tout ce que j'en avois acheté , & je le paiai à raison de huit piastras le quintal de 95. livres pesant , en piastras Mexicanes qui sont les plus estimées ; celles du Perou n'ayant pas même de cours en plusieurs lieux , de-

B puis

puis que les Juifs Portugais , à ce que l'on dit , ont trompé là-dessus les Marchands Arabes.

La maison du Gouverneur s'étoit cependant remplie d'une foule de Marchands qui apportoit les uns de l'encens & de la civette , les autres du sang de dragon & de l'aloës , dont nos gens acheterent à proportion de l'argent qu'ils avoient sur eux. Nôtre écarlate ne se trouva pas du goût du Gouverneur , qui vouloit une teinture plus forte & plus chargée , il fallut la reporter , de quoi je ne fus pas fâché bientôt après.

Car après avoir vû la ville , qui s'appelle Tamarin & qui est assez jolie , avec des maisons en terrasses sur lesquelles presque toutes les femmes étoient montées pour nous voir , & après avoir pris congé du Gouverneur , nous mîmes à la voile par un vent frais qui s'augmenta peu de temps après , en sorte que la mer étoit fort grosse , & que les vagues commençoient d'entrer dans nôtre canot. Nous prîmes le parti de nous servir de nôtre piece de drap écarlate , que l'on mit tout autour du bord pour empêcher l'entrée des vagues : ce qui nous réussit , & nous nous rendîmes heureusement à nôtre bord

bord vers les onze heures du soir.

Cependant le temps de nôtre départ approchoit, & il n'étoit plus question que de bien diriger nôtre route; je m'étois fort informé du commerce d'Arabie par les Capitaines des Jons qui étoient dans le port de Tamarin. Ils m'avoient tous assuré que je serois content des Arabes du pais du café, qu'il y en avoit beaucoup à Aden, aussi bien qu'à Moka, que nous serions bien reçûs par tout; mais que le port d'Aden étoit plus propre pour notre commerce, & pour nous rafraîchir, l'eau y étant incomparablement meilleure qu'à Moka.

Là-dessus on délibéra pour savoir si nous irions droit à Aden, ou bien à la côte d'Abyssinie pour y faire de l'eau, avant que d'entrer dans la mer rouge où est Moka. Mon sentiment fut de prendre le premier parti, parce que nous eussions pû faire le trajet d'Aden, quoique de 150. lieuës, en deux jours de temps, par le vent qui regnoit alors; mais Mr. de Champloret, flaté de l'esperance de trouver de l'ambre gris en Abyssinie, fit résoudre d'aller de ce côté-là.

Nous partimes donc de nôtre baye de Zocotora le 10. Decembre 1708, faisant

Côte
d'Abyssi-
nie.

route pour ce dessein : Dès le lendemain nous vîmes les deux Isles nommées Abdelcuria, & nous en passâmes à cinq lieues loin ; & le jour suivant, le Cap de Gardafui. Nous rangeâmes la côte à une lieue de terre ; c'est une plaine de plus de 25. lieues de long enfermée de montagnes. Nous voyions des Noirs de temps en temps qui marchaient le long de la plage.

Le troisième jour nous trouvâmes un village & une espece d'entrée ou d'embouchure de riviere. Mr. de Champloret y envoya son canot armé portant pavillon Anglois ; mais nos gens s'étant approché du village, il en sortit quantité de Noirs armez de zagayes, & plusieurs femmes qui leur jetterent des pierres, ce qui les obligea de se retirer.

Le lendemain matin je m'embarquai moi-même dans mon canot armé, menant avec moi un Anglois Flibustier qui s'étoit embarqué sur notre bord à Madagascar, & un Noir que nous avions pris à Anjouan, croyant qu'il fût l'Arabe : Nous côtoyions toujours le rivage, & nos navires rangeoient la côte plus en dehors, lorsque vers les dix heures du matin, étant le long d'une grande plage, nous

nous apperçûmes de la fumée au pié d'une montagne, nous crûmes que nous y trouverions du monde, on trouva que c'étoit une caverne où il y avoit eu du bétail, & que l'on avoit mis le feu dans le fumier.

Un moment après aiant vû une pirogue de pêcheurs arrêtée au bout de cette plage, nous y envoyames notre Noir pour prendre langue; en attendant son retour je m'amulai à faire ramasser des coquillages sur le bord de la mer, & à examiner ceux où se forment les perles; mais nous vîmes la pirogue mettre tout d'un coup à la voile, & s'enfuir. Je m'embarquai sur le champ, & nous la poursuivîmes faisant force de voiles; notre canot plongeoit & enfonçoit son devant de la vitesse dont il alloit, cela m'obligea de faire ferrer la mizaine: peu de temps après la pirogue profitant de ce relâche, doubla une pointe & gagna une anse, où les Noirs l'abandonnerent, emportant la voile de natte & les avirons; nous trouvames dedans un grand filet rempli de poisson, & quelques utensiles de leur métier.

Je fis débarquer tout notre monde excepté le patron du canot, & quatre hom-

Descen-
te sur la
côte
d'Abyf-
linie.

B 3

mes

mes pour le garder, & me mettant à la tête de la troupe, je commençai à monter un côteau de marbre & de jaspe assez escarpé, par où les Noirs s'étoient fauvez. Nous vîmes de là une grande plaine éloignée des montagnes de plus de deux lieues: en même temps j'apperçûs quelques sentiers battus: Notre Anglois suivi de deux soldats bien armez, prit celui qui étoit à droite; pour moi je suivis le sentier qui étoit devant nous, parce qu'il me sembla voir sur cette ligne, à un quart de lieue d'éloignement, une espee de butte ou d'élevation, qui pouvoit bien être la retraite des Negres. J'avois avec moi trois hommes armez de fusils, & un quatrième qui portoit un pavillon blanc au bout d'une demie pique; le pavillon blanc est un signe de paix, & une marque qu'on a quelque chose à demander, par toutes les Indes.

Nous n'étions qu'à une portée de fusil de la butte, lorsque je vis paroître la tête d'un Noir: en même temps je fis donner un coup de sifflet qui l'obligea lui & ses camarades au nombre de sept, de se découvrir tout à fait en se levant; je m'avancai tout aussi-tôt avec mon porte-pavillon, leur faisant signe de venir vers moi;

moi; mais j'eus la peine de monter sur cette élévation, où je trouvai les Noirs debout & rangez en file à cinq ou six pas de distance l'un de l'autre.

Celui qui étoit à la tête tenoit un fort beau sabre de la main droite, soutenu sur le bras gauche, & celui qui étoit à la queue en avoit un pareil; les autres n'étoient point armez, & ils n'avoient tous qu'une simple toile de coton en maniere de tablier pour se couvrir. Notre Noir d'Anjouan, que nous avions envoyé vers la pirogue, étoit avec eux, un peu à côté des autres; je m'approchai du chef de la troupe, & je le saluai le premier en lui disant * Marhaba, terme de civilité fort en usage en Afrique & en Arabie; il me répondit de même: mais du reste lui aiant parlé Portugais, Espagnol, Anglois & François, il fut impossible de nous faire entendre.

Cependant l'Anglois & tous nos gens armez étant arrivez au même lieu, les Noirs prirent l'épouvante, & gagnerent
bien

* Marhaba terme Arabe qui signifie, *Soiez le bien venu*, de la racine Rahhaba, ouvrir & faciliter le chemin.

bien vîte la plaine, se retirant sous des arbres qui n'étoient pas fort éloignés de nous. Alors nôtre Noir nous rendant compte de son voyage, nous dit qu'étant arrivé à la pirogue ils ne songerent qu'à s'embarquer & à s'enfuir, l'emmenant avec eux de force; qu'il n'avoit jamais pû se faire entendre à eux, & que de son côté il ne comprenoit rien à leur langage Abyffin: ensuite il nous indiqua une petite caverne sous cette butte dans laquelle les Noirs avoient retiré leur poisson; nous y trouvâmes en effet près d'un millier de sardines, trois thons, leurs filets, des plats de bois, & d'autres pieces de ménage. Je fis prendre la moitié des sardines & des thons, & je leur laissai dans un plat une piastra & demie.

Je fis encore la tentative d'envoier à cette troupe noire un de nos gens qui parloit bien le Portugais, mais il ne put jamais en rien tirer; de sorte qu'il fallut revenir à nôtre canot, où nous trouvâmes que les matelots avoient préparé le poisson de la pirogue avec de tres beau sel qu'ils avoient trouvé dans le creux des rochers où la mer entre en jaillissant contre; il ne nous manquoit que du
bois

bois pour le cuire, huit hommes armez se détacherent pour en aller chercher.

Ils surprirent en chemin un Noir armé de zagaye, & d'une rondache de cuir, qui parut d'abord étonné de voir des hommes blancs; on me l'amena sur le bord de la mer dans une espece de caverne, où nous nous étions mis à couvert de l'ardeur du soleil; nous mêmes d'abord la main l'un dans l'autre, nous saluant du terme de Marhaba, qui fut toute nôtre conversation. Je lui presentai du vin d'Espagne qu'il trouva bon, je remarquai qu'il étoit fort tranquille, & qu'il ne s'étonnoit plus de rien, buvant & mangeant avec nous de fort bonne grace, il s'essuyoit les mains, & imitoit toutes nos manieres de table; il fuma enfin plusieurs pipes de notre tabac de Virginie, & pour dernier regale, il but un grand verre d'eau-de-vie, qu'il avança un peu de mon côté avant que de l'avaler.

On lui demanda par signes, en lui montrant de l'argent, des provisions du pais, & surtout des bœufs & des moutons, en lui faisant voir la figure de ces animaux dans une estampe. Il comprit fort bien toutes ces choses, & il donna

B S

à

à entendre par d'autres signes fort intelligibles, & même assez spirituels, que dès le lendemain matin, quand le soleil feroit à une telle élévation, il nous feroit apporter tout ce que nous demandions d'un endroit de la montagne où étoit sa demeure, qu'il nous indiqua. Cela fait, il fit signe qu'il avoit besoin de dormir, & prenant sa rondache & sa lance il se retira.

Cependant je n'étois pas sans quelque inquiétude de notre situation, à cause du grand vent qu'il faisoit, qui auroit pû tellement écarter nos vaisseaux, que nous eussions eu de la peine à les rejoindre le lendemain; nous n'avions presque plus de vivres dans le canot, & il nous restoit une traverse de plus de trois journées de la côte sterile où nous étions, à celle de l'Arabie heureuse, qui est à l'opposite. C'est pourquoi vers les neuf heures du soir, le vent étant tombé, je fis embarquer tous mes gens, & nous nous mêmes en mer en prenant le large, & faisant ramer l'équipage; une heure avant le jour, nous découvrimes le feu de notre vaisseau, & qui avoit passé la nuit à nous attendre, & nous l'abordames en peu de temps.

Nous

Nous continuâmes de faire route le long de la côte d'Abyssinie, cherchant toujours un lieu commode pour faire de l'eau & des provisions; & deux jours après, aiant découvert une espece de baye qui nous promettoit quelque chose, nous tâchâmes d'y entrer, mais le vent & la marée ne nous permirent pas d'en approcher de plus près que de deux lieues; en continuant la même route nous découvriâmes enfin une grande plage de cinq ou six lieues de longueur, & d'une de largeur; & après avoir sondé, nous mouillâmes à dix-huit brasses d'eau à trois quarts de lieue de la terre.

Je me mis aussitôt après dans le canot armé, & je descendis à terre accompagné, à peu près, comme dans notre première descente. Ce lieu étoit fort agréable & offroit devant nous une belle plaine, où nous entrâmes d'abord; nous trouvâmes vers son milieu quelques sentiers battus & marquez de pas de chameaux; nous les suivîmes, & après avoir passé un petit bocage, nous aperçûmes quelques Noirs passer le long du rivage de la mer, au nombre de cinq ou six qui alloient du côté de notre canot.

Autre
descente
sur
cette
côte.

B 6

Je

Je n'aurois jamais pensé que les douze matelots qui devoient le garder, & qui l'avoient mouillé sur son grapin à un jet de pierre du rivage, à cause des rochers, le quitteroient tous imprudemment pour descendre à terre, sans prendre du moins avec eux les armes qu'on leur avoit laissé pour leur sûreté. Les Noirs armez chacun de trois ou quatre zagayes s'en approcherent bientôt, on mit la main les uns dans les autres en signe d'amitié, & nos gens en leur montrant des piastres, tâcherent de leur faire entendre que nos vaisseaux avoient besoin de rafraîchissemens ; alors les Noirs se tournant du côté où ils étoient mouillez, virent le pavillon Anglois que nous portions, & firent un certain signe d'indignation, soit que ce pavillon leur déplût, à cause de quelque mécontentement reçû des Anglois, ou que d'aussi gros vaisseaux leur fissent peur. Ils firent mine de se retirer, nos pauvres matelots au lieu de les laisser aller, furent assez simples que de s'avancer avec eux, en continuant leurs demandes, & s'écartant toujours plus du rivage de la mer.

Enfin, quand ils furent tous à une certaine distance, l'un des Noirs lança
une

une zagaye droit dans l'estomac d'un matelot, en criant ouf: chaque Noir en fit d'abord autant à celui qui étoit le plus près de lui, de sorte qu'en un moment il y eut cinq hommes de tuez; les autres aiant pris la fuite vers le canot, essuyèrent plusieurs coups de zagaye, dont il y en eut un qui mourut six jours après. Le premier qui entra dans le canot prit un fusil, & le tira, quoique hors de portée, sur les Noirs occupez à voler ceux qu'ils venoient de tuer, il n'en fallut pas davantage pour les obliger de s'enfuir.

La nouvelle de cet accident, qui fut portée à nos vaisseaux, donna de grandes inquietudes sur mon sujet; on fit embarquer sur le champ cent cinquante hommes, avec des Officiers, dans les chaloupes, pour aller me chercher. J'avois fait plus d'une lieue & demie dans la plaine, & je me trouvois assez près des montagnes, sans avoir vû autre chose qu'une femme & un jeune garçon qui conduisoient une bourrique chargée de joncs, & qui s'enfuirent bien vite. Je fis courir après, & je courus moi-même, pour tâcher d'arrêter le garçon qui grimpoit la montagne, & nous jettoit

B 7

des

des pierres à mesure que nous l'approchions, un coup de pistolet que je tirai seulement pour lui faire peur, & voir son allure, le fit disparoître en un moment, courant plus vite qu'un dain.

Je pris le parti de rassembler ma troupe, & de m'en retourner après avoir fait un petit repas. En avançant dans la plaine, nous découvrîmes un gros de gens qui marchaient vers nous; on les prit d'abord pour des Noirs armez, & nous songions à nous bien défendre, lorsque nous distinguâmes que c'étoit de nos gens; nous nous joignîmes en tres-peu de temps, & nous apprîmes d'eux la catastrophe qui s'étoit passée sur le bord de la mer.

Ils me firent passer par l'endroit même où ces pauvres malheureux étoient encore étendus sur la grève, & où je les fis enterrer en presence des Aumôniers qui étoient descendus pour ce sujet. Avant que de nous embarquer, nos gens me proposerent de les laisser aller à la recherche des Noirs, pour en assommer autant qu'ils pourroient, brûler leurs maisons, & venger la mort des matelots, mais je crûs qu'il étoit plus prudent de nous retirer sans courir davantage de risque dans un país si étrange.

Je

Je reçûs à notre bord bien des compliments sur les dangers que l'on croioit que j'avois courus; il y vint aussi des Officiers des deux autres vaisseaux, & tout le monde assura qu'on se souviendroit longtems de l'Abyssinie.

Nous mîmes à la voile dès le lendemain à la pointe du jour, nous rangeâmes la même côte encore douze ou quinze lieues, & à midi après avoir pris la hauteur du soleil, nous fîmes route vers l'est pour aller reconnoître le Cap d'Aden. Nous vîmes ce Cap dès le second jour, qui nous parut dans l'éloignement comme plusieurs Isles ensemble, à cause des diverses crêtes de montagnes qui le forment, & le troisième jour nous entrâmes heureusement, & nous mouillâmes dans la rade d'Aden, la meilleure de toute l'Arabie Heureuse, comme la ville de ce nom est aussi la plus celebre & la plus connue du même pais.

Arrivée
à Aden.

LET.

L E T T R E II.

Description de la ville, du port & des fortifications d'Aden; avec ce qui s'y est passé par rapport aux François.

A PEINE, Monsieur, avions-nous mouillé l'anchre à la rade d'Aden, avec pavillon François, que le Gouverneur nous envoia deux bateaux chargez de quantité de rafraîchissemens; en nous faisant faire des honnêtetez par un Officier. Nous ne descendîmes point à terre ce jour-là, parce que nous étions à plus d'une lieue de la ville, & que d'ailleurs nous ne jugeâmes pas à propos de nous engager sous une citadelle, dans un pais qui nous étoit encore inconnu.

Mais dès le grand matin du lendemain, nous envoiâmes complimenter le Gouverneur, & cependant nous le saluâmes de sept coups de canon chaque vaisseau, qu'il nous fit rendre par celui de la citadelle, qui commande la rade la plus proche de la ville. Il renvoia tout aussi-tôt faire de nouveaux complimens, & nous inviter de descendre. Les
ba

bateaux du pais venoient en foule à nos bords nous offrir toutes sortes de rafraîchiffemens, & nous trouvions déjà les Arabes de fort bonnes gens, & plus accoutumés que nous ne pensions à voir des étrangers.

Mr. de Champloret & moi, accompagnés des Officiers des trois vaisseaux, descendîmes à terre l'après-dîner : Nous trouvâmes sur le quai des gens armés qui nous conduisirent à la porte, nommée parmi eux la Porte majeure de la mer, parce qu'elle regarde le port, & à cause de sa grandeur ; il y avoit devant un corps-de-garde. Je remarquai en passant que cette porte est d'une épaisseur prodigieuse, garnie de cloux, ou plutôt de grosses chevilles de fer, munie par derrière, & par surcroit de sûreté d'une barre aussi de fer, qui est proportionnée au reste.

Nous entrâmes par cette porte dans un lieu bien voûté ; & après avoir fait quinze pas, nous trouvâmes une espece de cabinet aussi en voûte, & se terminant en angle. C'est là qu'un Officier de considération, qu'ils nomment Emirbar, & nous le Mirebar, c'est-à-dire le Prince de la mer, mais proprement le

le Capitaine du port, nous reçût fort civilement, & nous fit asseoir dans des fauteuils d'une figure singuliere. Il nous demanda d'où nous venions, & le sujet de notre voiage. La conversation fut courte, parce que cet Officier avoit déjà fait avertir le Gouverneur de notre descente, & que son ordre arriva dans le moment, de nous conduire chez lui.

Nous sortimes d'abord par une porte de fer, qui est au fond de ce lieu-là, & qui conduit encore à une autre à barreaux de bois; & nous marchames entre deux rangs de soldats précédés & suivis par beaucoup d'autres, le Mirebar étant à notre gauche, jusqu'au Palais du Gouverneur.

Nous montâmes par un fort bel escalier dans le principal appartement, où nous le trouvâmes au fond d'une sale, assis sur une estrade couverte de magnifiques tapis, & appuié sur des coussins d'une étoffe brodée d'or. Sa compagnie étoit rangée à droit & à gauche, assise sur d'autres tapis, tout le reste de la sale étant couvert de nattes fort fines. Nous arrivâmes à son estrade sans avoir ôté nos souliers, ce qu'on ne permet ordinairement à personne; & après l'avoir
fa-

salué, le Gouverneur en nous présentant la main, nous fit dire par un Renegat Portugais son Interprete, de nous asseoir.

Il commença par nous faire quelques questions générales sur le país d'où nous venions, & sur notre voyage; à quoi aiant satisfait, il nous assura de sa protection dans l'étendue de son Gouvernement: ensuite il nous fit présenter du café à la Sultane*, & il eut l'honnêteté de nous dire qu'il avoit donné ses ordres pour notre logement. Et comme on ne parle jamais d'affaires dans une première audience, nous nous retirames, après lui avoir fait nos remercimens, & avoir promis de revenir le voir le lendemain.

Nous fumes conduits avec le même cortége par le Mirebar dans sa propre maison, que le Gouverneur avoit ordonnée pour notre logement, & où nous fimes venir de nos canots les provisions & les commoditez nécessaires. Cette maison quoique grande & belle en apparence, étoit sans autres meubles que des nattes, qui devoient nous servir de lits, de siéges

* Le café à la Sultane est expliqué ci-après dans le Mémoire sur le café.

ges & de tables , nous en fumes assez surpris , mais c'est la maniere du païs. Le soir on nous apporta des bougies sans chandeliers , à quoi il fallut suppléer par industrie. On soupa , & on passa ensuite une assez mauvaise nuit.

Notre hôte le Mirebar nous vint visiter de bon matin , pour savoir si nous avions bien reposé. Je lui répondis fort ingénument. De quoi paroissant étonné , il demanda ce qui avoit pû troubler notre sommeil , aiant fait , dit-il , garder la maison , pour qu'on ne nous fît aucun bruit. Je lui fis dire que nous n'étions pas accoutumés à coucher si mollement ; ce qui lui fit faire un petit souris , car ces gens-là sont si graves , qu'ils ne rient presque jamais ouvertement.

Nous allâmes ensuite nous promener sur le port , en attendant l'heure commode pour revoir le Gouverneur , qui étoit allé à la maison de ses femmes. Il nous donna là-même sa seconde audience. Nous observâmes dans le mur de l'escalier plusieurs fenêtrés avec des jaloufies , d'où ces Dames nous regardoient passer. On nous introduisit dans un appartement disposé & orné à peu près comme celui du jour précédent , le Gouverneur étant assis

sis dans le fond, mais sa Cour n'étoit pas si nombreuse. Nous lui présentâmes de l'écarlate, & quelques fusils, qu'il reçût fort agréablement. Il nous exhorta beaucoup de négocier dans son Gouvernement, nous assurant de toute sa faveur, & nous parlant singulièrement du café, qui y est excellent & en abondance, sans compter les autres marchandises du pais, & les grandes commoditez que nous trouverions d'ailleurs.

De là nous allâmes visiter le Gouverneur de la Citadelle, qui a une maison dans la ville: nous lui donnâmes deux fusils & du drap. Il nous fit servir du café à la Sultane, & des confitures du pais: on donna des fruits à nos gens. Ce Gouverneur étoit fort affable, & avoit l'air d'un homme de condition; il étoit dans une grande vénération par tout le pais.

Peu de temps après, étant de retour à notre maison, les principaux Banjans, qui sont les Courtiers d'Arabie, y vinrent pour nous faire visite, & pour nous offrir leurs services. Ils nous prièrent de faire venir des marchandises qui étoient sur nos vaisseaux, ou du moins des échantillons: mais comme nous n'avions que des barres de fer, peu de corail & de co-
che-

chenille, notre principal fonds étant en piaftres pour l'achat des cafés, nous nous contentâmes de leur faire voir les échantillons des étoffes qui s'étoient trouvées dans notre navire Hollandois.

L'après-midi nous rendimes vifite au Capitaine des Banjans, à qui nous demandames fans façon du forbet, au lieu de café à la Sultane, que nous n'avions pas encore accoutumé de boire. Nous passâmes de là au Bazar, où se vendent toutes les marchandises : on en voit l'étalage dans les boutiques, qui font le long de plusieurs petites rues, disposées à peu près comme celles de la foire Saint-Germain : les Banjans en font les marchands, & l'on n'y voit jamais de femmes.

Le même jour un Seigneur de la ville nous envoya prier de venir chez lui. Nous trouvâmes plusieurs de ses gens, qui nous reçûrent à la porte de fa maison, & d'autres sur le haut de l'escalier. Ceux-ci nous prièrent de quitter nos fouliers, ce que je refusai absolument de faire, chargeant l'Interprete de dire à ce Seigneur, qu'à cette condition je n'aurois pas l'honneur de le voir.

Là-dessus il fortit lui-même jusqu'à la porte de la fale, & après avoir porté la
main,

main à son turban & ensuite sur son estomac, il me la présenta fort civilement, en m'invitant d'entrer, & me saluant de plusieurs mots arabes; il nous conduisit ensuite jusqu'au bout de la sale, & il nous fit asséoir avec lui sur la même estrade, couverte de fort beaux tapis, & de riches couffins, à la maniere du país.

Après de nouvelles civilitez, ce Seigneur me demanda si dans des voiages d'aussi long cours, nous n'emmenions pas dans nos vaisseaux quelque personne habile dans la Médecine; ce qu'il disoit à cause d'un de ses enfans malade & languissant, qu'aucun Docteur du país n'avoit pû guerir; me priant instamment de lui en donner quelqu'un des nôtres. Je l'assurai que nous avions heureusement avec nous un homme qui passoit pour avoir beaucoup d'experience & assez d'habileté, & que nous nous ferions un plaisir de le lui envoyer. Il me fit sur cela bien des remercimens; & après avoir encore été régalez de café à la Sultane, nous primes congé de lui, pour aller voir les principales étuves de la ville.

Il faut avouer qu'on ne peut rien voir de plus beau en son genre, que les bains & les étuves de cette ville. Elles sont toutes

tes

tes revêtues de marbre ou de jaspe , & couronnées d'un beau dôme à jour , qui est orné en dedans de galeries soutenues par des colonnes magnifiques. Tout le bâtiment est parfaitement bien distribué en chambres , cabinets & autres pieces voutées , qui aboutissent toutes à la sale principale du dôme. Il est inutile d'en faire ici une description plus particuliere , & de parler de ce qui se passe dans ces lieux agréables ; c'est à peu près la même chose que l'on voit dans les grandes villes de Turquie , dont les Relations du Levant font assez de mention.

Il nous fallut passer de là au travers du marché ordinaire , où nous trouvâmes quantité de viande , de poisson , & d'autres choses , qui nous parurent fort bonnes ; & nous gagnâmes ainsi notre logement.

Cependant la réputation de notre Esculape nommé la Lambardiere , qui à la verité étoit habile , & savoit plus que bien d'autres de sa profession , s'étoit tellement répandue par ce que j'en avois dit chez le Seigneur Arabe , que le Gouverneur l'avoit déjà envoié chercher , & nous trouvâmes effectivement des gens de sa part qui avoient ordre de l'emmener. Il

VOU-

voulut le consulter sur des maux d'estomac, & sur un grand dégoût dont il se plaignoit ; notre homme lui fit espérer de le guerir, & pour cet effet il retourna à bord des vaisseaux, chercher des remèdes pour composer une médecine qu'il lui porta, après quoi il revint souper & coucher à notre maison, où l'on ne manqua pas de rire aux dépens du Médecin, en le félicitant sur ses nouvelles pratiques.

Chacun se retira là-dessus ; mais environ une heure après minuit, il nous arriva une alarme assez chaude, par un grand bruit que nous entendimes à la porte, de gens qui y frapportoient avec beaucoup de violence. Un moment après, on vint nous dire que c'étoit le Mirebar accompagné de plusieurs soldats, qui demandoit à entrer. Alors une terreur panique surprit un de nos Officiers, qui la communiqua aux autres ; ils s'imaginèrent que la médecine de notre Docteur avoit fait quelque mauvais effet en la personne du Gouverneur, & qu'on venoit pour nous faire là-dessus une avanie.

Quoique l'heure fût indue, & qu'une pareille visite me surprît assez, je me donnai le plaisir d'augmenter la peur de cet

C

Offi-

Officier , en faisant semblant d'avoir eu la même pensée que lui ; cependant le Mirebar entra avec ses satellites , qui nous fit entendre d'un air assez brusque , que le Gouverneur nous demandoit absolument. Le pauvre Médecin étoit à demi mort , il alleguoit sans cesse la bonne qualité de ses drogues dont il disoit les noms & les vertus , sans oublier la dose , qu'il soutenoit avoir donnée avec toute l'attention imaginable. Nous arrivames dans cette perplexité jusques chez le Mirebar , qui nous fit reposer un moment , en attendant qu'il eût fait avertir le Gouverneur ; on nous presenta des pipes & du tabac , mais personne n'eut envie de fumer , si ce n'est moi qui voulus tenir compagnie au Mirebar.

Peu de temps après nous entrâmes chez le Gouverneur ; je me presentai le premier , il me donna la main comme à l'ordinaire ; & nous ayant fait asseoir d'un air fort tranquile , il nous dit avec une douce gravité , qu'il voyoit bien que nous n'avions pas dessein de negocier dans son Gouvernement , que cependant nous eussions pû y faire bien nos affaires ; mais qu'il nous donneroit une Lettre pour son frere le Gouverneur de Moka , chez qui
nous

nous ferions bien reçus, & où nous profiterions pour le moins autant que dans le Golfe de Perse, car d'abord nous avions feint d'y vouloir aller.

On lui fit, comme l'on peut croire, des remerciemens d'un très-bon cœur, & on lui marqua beaucoup de joie de la Lettre qu'il promettoit, laquelle étoit seule capable de nous porter du côté de Moka, dans l'esperance de trouver la même faveur dans le Gouverneur son frere. Il fit ensuite approcher notre Docteur, pour lui demander à quelle heure il devoit prendre sa medecine; à quoi celui-ci ayant satisfait, nous primes congé avec tout le contentement possible.

Nous revinmes chez le Mirebar où tout le monde fuma & se réjouit, non sans quelque espece de honte d'avoir pris l'alarme sans sujet. Nous apprimes là que le Gouverneur en revenant de l'appartement de ses femmes n'avoit pû dormir, & que ne pensant pas incommoder des gens de mer, accoutumés à veiller, il s'étoit avisé de nous envoyer chercher. Nous nous rendimes ensuite à notre logis pour prendre quelque repos le reste de la nuit. Je me levai de très-grand matin pour me promener, & pour voir à loisir les de-

hors de la ville, accompagné de l'Interprete Portugais, qui m'expliquoit toutes choses.

70. de-
grez de
longitu-
de, 12.
de lati-
tude se-
lon les
Tables
d'Abul-
feda.

Cette ville est assise au pied de hautes montagnes qui l'environnent presque de toutes parts. Il y a cinq ou six Forts à leur sommet, avec des courtines, & d'autres ouvrages en grand nombre, aux cols ou gorges des montagnes. Un bel aqueduc conduit de-là les eaux dans un grand canal ou reservoir, construit à un quart de lieue de la ville, qui fournit d'une très-bonne eau tous ses habitans; car il n'y en a point d'autre * à Aden, & je ne sai sur quelle autorité nos Géographes font passer une riviere à travers de cette ville.

La place est entourée de murailles qui sont aujourd'hui en assez mauvais état, sur tout du côté de la mer, où il y a cependant quelques plates-formes par intervalles, avec cinq ou six batteries de canon de fonte, dont quelques-uns sont de soixante livres de bale. On croit que c'est en-

* Abulfeda dit qu'il y a à Aden une porte du côté de la terre, appelée la Porte des Porteurs d'eau, & que c'est par-là qu'on y porte de l'eau douce d'ailleurs.

encore de l'artillerie que Soliman second y laissa, après avoir pris la ville, & conquis presque tout le pais, que les Turcs furent depuis contraints d'abandonner aux Princes Arabes.

Pour arriver à Aden du côté de la terre, il n'y a qu'un seul chemin pratiqué sur un terrain assez étroit, & qui s'avance dans la mer en maniere de peninsule. La tête de ce chemin est commandée par un Fort avec des corps-de-garde d'espace en espace, & à une portée de canon plus bas il y a un autre Fort en pâtre avec quarante pieces de gros canon en plusieurs batteries, & une garnison, enforte qu'il seroit impossible de tenter une descente de ce côté-là: Et pour aller de la ville à ce dernier Fort, il y a encore sur le chemin de communication, un autre Fort de douze pieces de canon, avec une garnison.

A l'égard de la mer, par où cette ville est veritablement accessible, c'est une baye qui a huit à neuf lieues d'ouverture, & qui est comme divisée en deux rades, dont l'une est fort grande, & assez éloignée de la ville; l'autre moindre, & plus proche, qu'on appelle le Port. Celle-ci est d'environ une lieue de large,

à prendre cette largeur depuis la Citadelle qui la commande, avec cinquante piéces de canon, jusqu'à la pointe avancée où sont les Forts dont je viens de parler. On mouille par tout à dix-huit, vingt, & vingt-deux brasses.

Je ne dis rien de l'interieur de la ville, dont la grandeur est assez considerable, & où l'on voit encore plusieurs belles maisons à deux étages, & en terrasses, mais aussi beaucoup de ruines, & de mazes. On comprend aisément par ce qui reste & par une situation si avantageuse, qu'Aden étoit autrefois une ville fameuse & importante, une forte place, & le principal boulevard de l'Arabie heureuse. Le territoire aux environs est fort agreable, quoiqu'assez étroit, avec beaucoup de verdure au bas des côteaux des montagnes.

Au retour de ma longue promenade, je trouvai à la porte de la mer Monsieur de Champloret qui fumoit avec le Mirebar : il me dit qu'ayant voulu s'embarquer on lui avoit refusé la sortie de cette porte. Je voulus en savoir la raison, & en même-temps on m'arrêta moi-même, au même lieu, sans me donner le moindre éclaircissement. Ce procedé, où je ne comprenois

nois

nois rien, m'obligea de dire à un Officier de notre bord, qui se trouva là par hazard, de partir sur le champ, & de faire venir trois chaloupes bien armées de soldats, qui cacheroient leurs armes, & qui au moindre signal feroient feu sur le corps-de-garde pour nous degager, & pour favoriser notre embarquement: mais à force de faire des instances, le Mirebar nous dit enfin que le Gouverneur avoit donné cet ordre, qu'il avoit pris médecine, & qu'il vouloit absolument nous revoir. Cela nous obligea de rentrer dans la ville pour aller dîner à notre logis.

Deux heures après on vint nous chercher de la part du Gouverneur, & nous allâmes le trouver en grand cortège, parce que nos gens venoient d'arriver avec les chaloupes. D'abord il nous dit mille biens de la médecine qu'il avoit prise, & de celui qui l'avoit composée. Il nous témoigna ensuite le regret qu'il avoit du parti que nous prenions, nous réitérant toutes ses offres, & n'oubliant rien pour nous engager de rester à Aden. Enfin après bien des remerciemens de notre part, le Gouverneur nous quitta pour aller reposer, & faire ensuite expedier

la Lettre qu'il avoit promise ; il avoit aussi promis de nous donner un pilote que nous avions demandé , mais ce pilote ne nous vint pas , le Gouverneur pensant peut-être que cela suffiroit pour nous faire changer de resolution.

J'allai tout aussi tôt me présenter à la porte de la mer , avec quatre ou cinq de nos Officiers , & je ne trouvai plus de difficulté pour notre sortie : cela m'obligea de renvoyer les chaloupes avec ordre de tenir les vaisseaux sous la voile dès le lendemain matin , & de nous envoyer les canots à cette porte , pour baisser avec la mer , si nous ne pouvions pas nous embarquer du plein de l'eau. Le reste de la journée se passa en promenades sur le rivage , & en entretiens avec le Mirebar , à qui je fis present d'un sabre turc qu'il avoit vû à un de nos gens , & qu'il avoit demandé à acheter.

Départ
de la rade
de d'Aden.

Le lendemain 27. Decembre 1708. à peine étoit-il jour qu'on nous apporta la Lettre du Gouverneur d'Aden pour celui de Moka ; & après avoir été conduits jusqu'au rivage par le Mirebar , nous nous embarquâmes pour regagner nos vaisseaux. Ils étoient alors à une lieue & demie de la ville. Des jons ,
ou

ou bâtimens du païs venant de dehors, comme nous nous embarquions, prirent une grande épouvante, en voiant ces vaisseaux inconnus, & allerent mouiller fort près de la terre, avec le risque d'échouer.

Pour nous, nous étions bien avertis de prendre garde aux courans de bonne heure, c'est ce que nous fimes en appareillant de la rade; car du côté du Cap d'Aden, ils portent sur sa pointe avec beaucoup de rapidité; & quelque précaution que nous prissions, nous ne passames qu'à un quart de lieue de ce Cap, qui peut bien avoir le tiers d'une lieue d'élevation. Il est fort droit & escarpé, nous y remarquâmes deux tours avec des soldats en sentinelle, & ces tours sont vûes d'un château qui n'est qu'à une demie lieue de la ville, sur lequel les habitans voient les pavillons, & les signaux qu'on y met pour avertir dans l'occasion, ce qu'elle repete, aussi-bien que la citadelle, qui a la même vûe. On dit que du haut de ce Cap on voit dix lieues de païs à la ronde, & on le découvre lui-même de la mer de 15. ou vingt lieues. Cette côte en général paroît sèche & sabloneuse; mais un peu plus a-

C 5

vant 25

vant, le país est plein de bocages, & d'humidité.

On nous avoit fort recommandé de ne faire route que par l'ouest, & même quart de nord-ouest; mais le pilote de Monsieur de Champloret dont le vaisseau étoit à l'avant de nous, s'entêta toujours de faire l'ouest quart de sud-ouest; cependant il vit le matin le sommet de Babelmandel, montagne fameuse qui est à l'entrée de la mer rouge, du côté de l'Afrique, & il ne la reconnut pas; il continua toujours sa même route en disant qu'il étoit bien instruit, & qu'il avoit des journaux fort justes. Il força de voiles, & nous ne lui pûmes parler, se trouvant à plus de deux lieues loin de nous. Nécessairement engagés dans son erreur, nous nous trouvâmes bientôt à l'entrée d'une baie d'environ six lieues d'ouverture, dans le milieu de laquelle est une Isle.

Monsieur de Champloret aperçut du lieu où il étoit, quelques pirogues de pêcheurs sur la côte; il y envoya son canot pour prendre langue, mais ses gens ne purent jamais se faire entendre. Pour nous, en examinant la baie dont je viens de parler, l'Isle qui est au milieu, &
les

les comparant avec nos Cartes, nous crûmes aisément que ce pouvoit être l'entrée de la mer rouge; prévenus d'ailleurs de l'assurance que nous avoit donné ce pilote de nous y bien conduire, & par le rapport des gens que nous envoiâmes avec la chaloupe, lesquels ne purent découvrir le fond de cette entrée: ce qui avoit assez de ressemblance avec le détroit que nous cherchions.

Comme il faisoit petit vent, nous fumes tous d'avis d'entrer, & bientôt nous trouvant deux lieues en dedans, toujours la sonde à la main, nous vîmes une barque qui venoit à nous, & en même temps nous découvrîmes une ville. Les gens de la barque qui consistoient en deux pilotes, un Banjan, & en vingt hommes d'équipage, nous apprirent bientôt que c'étoit la ville de Tagora en Afrique, dans le Roïaume d'Adel & de Zeila, compris autrefois dans l'Empire des Abissins, & que nous étions dans la baie de ce même nom. On me remit en même tems une Lettre de la part du Roi, que le Gouverneur m'envoïoit, car on nous avoit aperçûs dès la veille; & on ne douta point que nous n'eussions dessein de faire quelque commerce dans

Tagora
en Afri-
que.

ce païs, ou du moins besoin de rafraichissemens. Ces gens-là nous firent ensuite le détail des marchandises, & des grandes commodités & facilités, que nous devions trouver chez eux, en nous disant aussi beaucoup de bien du Gouverneur de Tagora, qui avoit une grande passion de nous voir; cependant on interpreta la Lettre Arabe, dont je viens de parler, & en voici le contenu.

LETTRE DU SULTAN
MEHEMED BEN DEINY,

Du Port bien gardé de Tadgioura, c'est-à-dire, Taghora.

Les Mahométans sont obligés par leur Loi d'écrire le nom Dieu au commencement de leurs Lettres & de tous leurs ou-

AU NOM DE DIEU, CLEMENT, misericordieux.

Louange à Dieu, telle qu'elle lui est due.

» DIEU donne sa benediction à ce-
» lui après lequel il n'y aura plus
» de Prophete, & à sa famille, ses a-
» mis, & la paix.

» L'écriture de cette Lettre est de

» NO

27 notre maître le Sultan Mehemed,
 27 fils de Sultan Deiny, que Dieu très-
 27 haut conserve. Ainsi soit-il.

vrages,
 de le
 louer,
 & enfin
 de benir
 Maho-
 met.

27 Nous vous faisons savoir, ô Capi-
 27 taine de navire, que vous avez sûre-
 27 té & garantie entiere dans ce port de
 27 Taghioura, pour faire de l'eau & du
 27 bois, car nous sommes obligés de vous
 27 en fournir, & nous vous donnerons
 27 un Raban pour vous introduire dans
 27 la ville où vous desirerez descendre.
 27 Si vous voulez aller au port de Zei-
 27 la, il est plus proche du lieu où vous
 27 êtes présentement. Nous sommes
 27 gens de bonne foi, & nous croions
 27 en Dieu & en son Prophete; car no-
 27 tre profession de foi est telle: Je té-
 27 moigne qu'il n'y a point d'autre Dieu
 27 que Dieu, & que Mahomet est son
 27 Prophete; Dieu lui donne sa bene-
 27 diction, & le comble d'un grand nom-
 27 bre de saluts de paix, agréables, &
 27 benits jusqu'au jour du Jugement. Et
 27 louange à Dieu Seigneur des deux
 27 vies. Vous avez la sureté de Dieu,
 27 & la sureté du Sultan Mehemed, fils
 27 du Sultan Deiny; & le salut soit sur
 27 vous, la misericorde de Dieu & ses
 27 benedictions.

A côté est le sceau du Roi qui contient ces mots : *Celui qui se confie au Roi celeste, le Sultan Mehemed fils de Deiry, l'an 1117.*

C'est-à-dire l'an 1117. de l'hegire, qui répond à l'année 1705. de Jesus-Christ, année de l'avenement à la Couronne du Roi d'Adel, & en laquelle le sceau en question a été gravé.

Et de l'autre côté du sceau on trouve après la souscription le mot *Catmir*, qui est le nom du chien que les Mahometans prétendent, selon l'Alcoran, avoir fait la garde des Freres dormans pendant leur sommeil de trois cens neuf ans. Ils écrivent ordinairement ce mot sur les Lettres qui vont au loin, ou qui passent la mer, comme une sauve-garde & une espece de talisman qui en fait la sureté.

Dans ces circonstances jointes à la beauté du país, qui me parut charmant, & n'aïant plus qu'environ une demie lieue de chemin à faire, je pris la resolution d'aller mouiller près de Tagora; mais pour plus grande sureté, comme la nuit étoit proche, j'envoiai toujours devant notre canot avec plomb & sonde; & ce fut un grand bonheur pour

NOUS,

nous, car nos gens trouverent bientôt un banc de roche, sur lequel nous devions nécessairement passer, & trois brasses d'eau seulement: ce qui nous obligea de revirer promptement de bord, & de changer de dessein.

Je pris les deux pilotes sur notre bord, & je renvoïai le Banjan avec la barque, le chargeant de faire mes excuses au Gouverneur, à qui j'envoïai douze livres d'excellent tabac de Virginie, deux fusils, & deux mesures de poudre, avec assurance que je récompenserois les pilotes que je retenois pour nous conduire à Moka.

Je ne quittois pas la baie de Tagora fans quelque regret, à cause de la beauté du pais & des connoissances utiles au commerce, qu'on auroit pû tirer de ce lieu-là, dont il me semble que les voïageurs, ni les gens de mer n'ont point encore parlé; mais la conservation de notre vaisseau étoit préférable à toute autre considération.

Il fallut faire pour sortir, la même route que nous avions faite pour entrer; & le jour étant venu, nous vîmes nos deux camarades, le *Diligent* mouillé à l'entrée de la baie & la *Prise* à une bonne

ne

ne lieue loin de lui. Nous fimes voile pour les aller joindre, & en même temps j'apperçûs de l'écume un peu sur le vent de nous : j'envoiai tout aussitôt un Officier dans le canot, pour voir ce que ce pouvoit être, examiner le canal, & mouiller à l'endroit le plus profond avec un grapin qui nous serviroit de signal pour en sortir heureusement. Je lui avois fait entendre qu'il falloit ranger cette écume, & il ne laissa pas de s'en écarter, faisant toujours tout le contraire de ce que nous lui marquions par signes.

Cependant le vaisseau avec ses deux huniers & petit vent derriere, nous conduisoit insensiblement sur le bord d'un banc très-périlleux, dont le côté opposé formoit l'écume en question, par la rencontre de la mer qui montoit. J'eus besoin alors de descendre un moment dans ma chambre, & en prenant une chemise, je sentis subitement une grande secousse du vaisseau, qui me fit comprendre qu'il venoit de toucher; je remontai précipitamment sur le Gail-lard, & je trouvai une grande desolation, tout le monde se lamentant & s'abandonnant presque au desespoir, au lieu

lieu de songer à se tirer du péril.

Alors après avoir tiré un coup de canon, mis le pavillon en berne ou en signal, & amené les huniers, je fis armer nôtre chaloupe bien équipée, & chargée d'une ancre à jet & d'un greffin, avec un bon Officier, à qui on recommanda de jeter cette ancre sur l'avant & à tribord du vaisseau, pour pouvoir se tirer de dessus ce banc. La chaloupe ainsi chargée & embarrassée, ne pouvoit aller que de quatre rames & assez lentement; mais par bonheur nôtre canot revint assez à temps, & on lui fit prendre la bosse de la chaloupe, afin de la remorquer; ainsi la diligence fut aussi grande qu'on pouvoit le souhaiter.

Pendant ce temps-là le navire battoit sur le bord du banc par une petite vague qui le soulevoit, & le faisoit tomber sur le fond, quand elle étoit passée; ce qui causoit une secousse qui faisoit tout trembler. Je descendis dans la Sainte-Barbe, pour regarder au gouvernail, le vaisseau frappant du talon, crainte qu'il ne se fût cassé en brisant ses ferrures & sa barre: je regardai aussi par les sabords; & comme la mer étoit calme, je vis le fond du banc sur lequel nous étions, n'ayant

n'ayant que 14. pieds d'eau, au lieu de dix-sept au moins qu'il en falloit à nôtre vaisseau. Ce fond étoit de sable, semé de grosses roches, contre lesquelles le dessous du vaisseau frêloit & battoit; ce qui fit enfin sortir plusieurs morceaux de la quille, que je voiois passer sur l'eau.

Mais par l'extrême diligence des gens de la chaloupe à mouiller l'ancre où on leur avoit dit, & par le travail de tout l'équipage, le vaisseau fut bientôt tiré au large de ce banc, & tout le monde rassuré de la crainte du péril que nous avions couru. J'envoiai tout aussitôt le canot, pour ramasser les morceaux qui étoient sortis de la quille, pour reconnoître si ce n'étoit point véritablement du dessous du vaisseau; mais on trouva que ce n'étoit que de la doublure de la quille; ce qui nous mit hors de toute apprehension: & pour dernière épreuve, on pompa, & on vit que par bonheur le vaisseau ne faisoit point d'eau.

Cependant les chaloupes des autres vaisseaux arriverent, pour nous prêter un secours dont nous n'avions plus de besoin. Il étoit question de sortir tout-à-fait de cette baie, & pour cela les
deux

deux Pilotes de Tagora conseillèrent de passer à bas bord de l'Isle qui est à son entrée, quoiqu'il n'y ait pas à mouiller, faute de fond.

Nous levâmes donc l'ancre, & nous appareillâmes toutes nos voiles, parce que le vent avoit presque calmé, & nous gagnâmes ainsi le dehors, en nous éloignant environ une lieuë de la terre. Nous passâmes la nuit suivante en calme; & le matin un petit vent s'étant levé, nous prolongeâmes la terre, & nous entrâmes enfin sur le soir dans le fameux détroit de la Mer rouge, ou du Golphe Arabique & de la Mecque; car les Geographes lui donnent ces trois noms-là.

On sera peut-être bien-aïse, avant que d'aller plus loin, de trouver ici en peu de mots ce qu'on peut dire de plus exact sur la situation de ce Golphe, & sur la disposition de son embouchure. Le Cap Gardafuy dont j'ai déjà parlé, qui est dans le Royaume d'Adel, en regarde un autre qui lui est opposé, qu'on appelle le Cap Fartach, dans un Royaume de ce nom sur les côtes d'Arabie. La distance de l'un à l'autre n'est que d'environ cinquante lieues; mais l'Océan enfermé entre ces deux terres pendant plus de cent cinquante

Entrée
dans le
détroit
de la
Mer
rouge.

te

te lieues d'étendue, est enfin si fort resserré par les côtes qui se rapprochent, qu'il ne reste plus qu'environ quatre lieues d'ouverture ou de distance d'un rivage à l'autre; & c'est cette ouverture qui forme le petit canal, appelé communément le Détroit, ou le commencement de la Mer rouge. Cette Mer s'élargit ensuite, & s'étend sur plusieurs côtes de différens noms, l'espace de près de deux cens lieues, allant du sud-est au nord-ouest.

Comme la nuit étoit assez proche, & que la mer descendoit, nous allâmes mouiller dans une anse de sable à l'entrée du détroit, sur dix brasses d'eau, où nous vîmes une Mosquée, des huttes de pêcheurs, & plusieurs balles de marchandises sur le bord de l'eau. M. de Champloret y envoya sa chaloupe, qui ne trouva personne à qui parler.

Isle de
Babel-
Mandel.

Vis-à-vis de cette anse est l'Isle de Babel Mandel, qui donne le nom à ce détroit, ou qui le reçoit de lui. Ce nom est composé de trois mots Arabes *Bab*, *al*, *mondoub*, que les Geographes ont rendu en Latin par *Ostium luctus*, détroit des pleurs, sans dire la raison de cette dénomina-
mina-

mination. L'Isle nous demeueroit sur la main droite en entrant ; elle peut avoir deux lieues de longueur, sur une largeur un peu moindre : on y voit quelque verdure en certains endroits, quoiqu'en general elle ne soit presque qu'un rocher sterile, battu des vents & des vagues, & brûlé par l'ardeur du soleil. Je la trouve au reste très-mal placée dans la plûpart des Cartes ordinaires, qui la mettent tout au milieu du détroit, au lieu qu'elle est tout-à-fait du côté de l'Arabie, & si proche, qu'il n'y a entre l'Isle & la terre ferme qu'un passage fort étroit pour les plus petits bâtimens.

Dès l'entrée du détroit, & sous la hauteur de l'Isle, le mouillage est fort bon, & il y a une autre anse moins grande que celle où nous avons mouillé, d'un quart de lieue de largeur, avec des terres basses dans le milieu, où l'on voit de petites maisons couvertes de nattes. Nous vîmes là du monde sur le rivage, deux barques mouillées & deux pirogues qui avoient échoué. C'est là que les pirates & les forbans ont coutume de venir mouiller à couvert des vents de la mousson du sud-ouest.

Sur la haute montagne qui porte aussi
le

le nom * de Babel-mandel , & dont le pied borne le détroit du côté de l'Afrique, opposé à celui de la terre ferme d'Aden en Asie , il y avoit autrefois un Fort , qui défendoit le mouillage dont j'ai parlé , mais il est aujourd'hui en ruine. On peut ranger cette côte de près tant que l'on veut , & nous n'en passâmes qu'à un quart de lieuë ; il seroit aisé d'en tirer des rafraîchissemens , de l'encens , des gommes , & d'autres marchandises.

C'est là qu'on envoie de Moka , pour savoir si les vaisseaux Arabes & Indiens peuvent sortir en sûreté , c'est-à-dire s'il n'y a point de pirates cachez dans cette anse , & si on n'en a point vû croiser dans les dehors. En sortant du Déroit ils ont coutume de ranger la terre & le Cap d'Aden , qui par son élévation paroît , de quelque côté que l'on vienne , de plus de

* C'est proprement cette montagne qui donne le nom au Déroit & à l'Isle de Babel-mandel. Abulfeda fameux Geographe Arabe , l'appelle Al-mondoub , & il nomme le Déroit Bab-al-mondoub , c'est-à-dire la porte de la montagne Mondoub. Mondoub signifie le lieu des pleurs , de la racine Arabe Nadaba , *flevit super mortuum* , parce qu'anciennement les Arabes pleuroient comme morts , ceux qui passoient ce dangereux déroit , pour entrer dans l'Océan.

de quinze lieuës loin ; & c'est auffi un parage où tous les gens de l'Asie craignent de trouver des pirates.

Nous levâmes l'ancre de bon matin avec un vent frais , & les quatre grandes voiles dehors , faisant route pour Moka , qui est situé dans le Golphe de la Mer rouge , à vingt lieuës du Détroit. Depuis l'Isle dont j'ai marqué la vraie situation , on voit des terres basses à l'étendue de la vûë , qui est bornée par de hautes montagnes. Nous faisons grand chemin , aidez auffi par la marée qui montoit , nous tenant à deux lieuës de terre de tribord , c'est-à-dire , aiant la côte d'Arabie à notre droite , où nous remarquions par intervalle quelques bocages.

Enfin à six lieuës loin de Moka , nous découvrîmes cette ville , qui nous présenta un fort bel objet , à cause de ses hautes tours & de ses Mosquées , qui sont toutes blanchies en dehors. Cette vûë nous réjouit beaucoup , Moka étant le terme fouhaité , pour lequel nous étions partis de l'Europe , & qui nous avoit fait faire une navigation de plus de neuf mois. Nous commençames dès lors de voir quantité de palmiers qui nous paroissoient border le rivage jusqu'à la ville , qui en a
aussi

aussi beaucoup à ses environs ; ce qui forme une très-agreable perspective.

Le vent étoit toujours fort frais, quoique sans tourmente, & le canot de M. de Champloret, qu'il menoit au cablet, pensa périr, le vaisseau aiant donné une secousse qui le mit de travers & le remplit d'eau, en forte qu'il lui fallut mettre sa chaloupe en mer pour sauver les matelots.

Cependant nous carguâmes deux basses voiles, & mîmes en travers, pour fonder le fond, toujours au large de la terre de deux bonnes lieuës, par la crainte des bancs qui sont sur cette côte. Nous trouvâmes l'un & l'autre huit brasses d'eau. Notre camarade attendit ensuite le retour de sa chaloupe ; après quoi, au lieu de nous suivre, il se tint toujours avec ses quatre voiles majeures, & continua de suivre sa même route.

Pour nous, nous allions la sonde à la main, la jettant de moment à autre, & nous écartant de la terre dès que nous trouvions moins de huit brasses, pour nous remettre à notre même eau, & dans le canal ordinaire : c'étoit aussi pour nous éloigner d'un grand banc de sable que l'on rencontre à deux lieuës en deça
de

server, se gouvernoit suivant la route que nous faisions.

Quand nous eûmes retrouvé le canal de huit brasses, nous y mouillâmes avec la Prise, & tout aussitôt nous mêmes la chaloupe & le canot à la mer, équipés de nos meilleurs matelots, pour aller au secours de notre camarade; mais le vent qui étoit augmenté, & la marée contraire ne leur permirent pas de l'aborder d'une heure entière. Cependant comme la mer montoit, & que le vent souffloit de force dans ses voiles, le banc se trouvant heureusement d'un petit sable mêlé de vase, le vaisseau traîna dessus, s'empara, & en sortit enfin tout-à-fait.

Au retour de notre chaloupe, qui à cause de sa charge & du temps, n'avoit pû faire que le tiers du chemin vers le *Diligent*, nous sondâmes encore, & nous ne trouvâmes plus qu'environ cinq brasses d'eau, la mer étant sur le point de baisser. Alors notre pilote nous fit lever l'ancre & appareiller les huniers, & en peu de temps nous allâmes mouiller près d'une pointe avancée, qui du côté du nord forme la moitié du port de Moka, & sur laquelle est bâti un Fort: nous y trouvâmes six brasses d'eau, & beaucoup meilleur

Arrivée
près de
Moka,

DE L'ARABIE HEUREUSE. 75
leur mouillage, fonds de sable, & peu de
rocaille.

LETTRE III.

Description du Port & de la Ville de Moka, du païs d'alentour, & de l'Arabie en general, avec ce que les François y ont fait pendant leur séjour.

C'EST, Monsieur, le troisiéme de Janvier 1709, que nous mouillâmes à la rade de Moka. Le port est formé par deux langues de terre qui se recourbent en maniere d'arc, & represente ainsi une demi-lune parfaite. Sur les deux pointes sont situés des Forts qui en défendent l'entrée; & cette entrée qui est d'environ une lieuë de large d'un Fort à l'autre, fait une maniere de rade où les grands vaisseaux sont obligez de mouiller. Le reste du port n'est pas assez profond, & ne sert que pour les moyens bâtimens.

D'abord que nous eûmes jetté nos ancres, les Forts arborerent chacun un pavillon rouge en pointe chargé de trois

D 2 croif-

croissans , & d'une * figure en sautoir ; nous remarquâmes aussi , quoique fort éloignez de la ville , le pavillon Hollandois que le Directeur du comptoir avoit fait arborer sur une terrasse pour nous faire honneur , & enfin un autre pavillon semblable à ceux des Forts sur une batterie de canon qui est près de la maison du Gouverneur.

Nous saluâmes de sept coups de canon chacun , & on nous répondit de cinq coups de la batterie de la ville. Le Gouverneur envoya aussi-tôt à notre bord une de ses barques portant pavillon & flamme , avec le Mirebar ou Capitaine du port de Moka , habillé d'une étoffe verte plissée & à larges manches pendantes , de la figure d'un froc de moine , ayant par-dessous une espee de soutane rayée couleur de fouci ; il étoit accompagné du Banjan Bira , parlant Portugais , vêtu de blanc avec une belle ceinture brodée , portant sur son épaule une écharpe de soye de plusieurs couleurs , & d'un
Hol-

* Cette figure est celle de la fameuse épée d'Ally , gendre de Mahomet , appelée Zulficar ; elle est à deux lames , & a servi à de grandes prouesses , selon les Musulmans.

Hollandois du comptoir, qui avoit demeuré en Turquie, & favoit fort bien la Langue franque: ce dernier étoit vêtu à la Turquie.

Après les premières civilités, j'expliquai au Mirebar le sujet de nôtre voyage, que nous avions entrepris sous les auspices, & par la faveur de l'Empereur de France nôtre maître, qui étoit bien-aise que ses sujets liassent amitié & fissent commerce avec ceux du Roi d'Yemen; ce que le Mirebar reçut parfaitement bien, en nous assurant que le Gouverneur de Moka seroit ravi de nôtre arrivée, & de ces dispositions.

Je leur presentai ensuite des liqueurs, mais ils ne voulurent jamais en boire, se contentant de les sentir. Le Banjan Biranous offrit sa maison; ils se rembarquerent avec un de nos Officiers que je chargeai d'une Lettre pour le Gouverneur, & de celle que j'avois de son frere le Gouverneur d'Aden, & je les fis saluer de cinq coups de canon.

Ils revinrent quelque temps après avec des rafraichissemens, m'apportant une Lettre du Gouverneur en réponse de la mienne, & une autre de deux Missionnaires Recollets Italiens, écrite en La-

D 3 tin:

tin: celle du Gouverneur étoit en Arabe, en voici la traduction.

” Au Capitaine François ,

” MONSIEUR DE MERVEILLE ,
” que Dieu dirige.

” *Loüange à celui à qui elle est dûë.*

” S O N Excellence haute & élevée
” le Capitaine François, Monsieur
” de Merveille, que Dieu dirige s'il lui
” plait, benisse ses marchandises & ef-
” fets, & lui donne un état florissant.
” Nous avons reçû votre Lettre par vô-
” tre Envoyé, par laquelle nous avons ap-
” pris votre heureuse arrivée au beni
” port de Moka, toujours florissant, par
” la grace de Dieu & par la justice du
” Commandeur des fideles, ALMAHDI,
” * L Y D I N I L L A H, que Dieu fasse
” triompher. Vous vous conduisez selon
” les

Il y a
dans
l'Arabe, A-
mir Al-
moumi-
nin, c'est à-
dire, Com-
man-
deur des
croians,
ou des
fideles.

* C'est-à-dire le conducteur à la Religion de Dieu. Le Roi d'Yemen se donne les noms & les titres ordinaires des Califes, qui finissent tous par le nom de Dieu.

„ les maximes les plus excellentes, &
 „ les coûtumes les plus parfaites. De-
 „ main, s'il plait à Dieu très-haut,
 „ nous monterons chez vous, & nous
 „ nous informerons à fond de vos affai-
 „ res. Tenez-vous tranquilles en vous-
 „ mêmes, & ne vous inquietez de rien
 „ sur toutes vos affaires. Nous deman-
 „ dons à Dieu sa grace, étant nôtre ap-
 „ pui suffisant, & le meilleur souëtien.
 „ Par le Gouverneur du port de Mo-
 „ ka, Saleh, fils d'Aly, que Dieu con-
 „ serve.

Le lendemain 4, les Peres Recollets
 vinrent à bord, & je les priai de nous
 menager une premiere audience du Gou-
 verneur, ce qui fut executé le même
 jour. Il est vrai qu'il nous fit proposer
 d'attendre au lendemain, aiant dessein
 de nous faire une entrée, comme étant
 les premiers Officiers François arrivez
 dans son gouvernement; mais nous le
 priâmes de nous dispenser de cette cere-
 monie, & de permettre que nous euf-
 sions l'honneur de le saluer incessam-
 ment.

Nous nous embarquâmes donc dans
 nos canots, Mr. de Champloret, &
 moi, accompagnez d'une partie de nos

Officiers, fort proprement habillez, & d'une suite fort leste, & nous descendîmes sur le quai du port. Après avoir passé de ce quai à la porte de la marine, nous trouvâmes douze chevaux parfaitement bien harnachés, & environ deux cens soldats avec des timbaliers à leur tête. Le Mirebar nous reçût à cette porte, & nous conduisit au palais du Gouverneur, qui n'est pas fort éloigné, suivis d'une grande foule de peuple.

A peine étions-nous-entrez dans ce palais, qu'on nous fit dire par l'Interprete de quitter nos souliers, pour passer dans la salle d'audience; compliment qu'on nous avoit déjà fait à Aden, & auquel je répondis pareillement, par un refus que je fondai sur nos coutumes, qui n'exigent pas cette formalité, même chez nôtre Empereur, le plus grand Prince de l'Europe, ajoûtant que j'étois prêt à m'en retourner sans avoir d'audience; & comme j'en fis quelque semblant, on me rappella, & on nous fit tous entrer dans une grande salle, couverte de tapis de pied, & disposée comme celles des Turcs du Levant, avec un sofa, ou une estrade élevée dans le fond.

Le

Le Gouverneur étoit assis sur deux tapis brodez d'or, & appuié sur des coussins de pareille étofe. Il nous reçut fort civilement & me présenta la main. Je lui fis mon compliment, dont le précis étoit que nôtre Empereur, le plus puissant, le plus magnanime, & le plus brillant de gloire, entre tous les Princes de l'Occident, toujours rempli de bonté & d'équité, avoit permis à ses sujets d'une compagnie honorée du nom de * Roïale, de venir pour la première fois ouvrir un commerce dans le Roïaume d'Yemen, dont il confideroit fort le Prince; & que si on nous favorisoit, il en envoïeroit d'autres dans la suite qui pourroient continuer un commerce utile aux deux nations.

Avant que de répondre, le Gouverneur porta la main à son front, & ensuite sur sa poitrine, en faisant une inclination, comme pour marquer son respect profond pour le grand Prince dont je venois de lui parler; & prenant la parole, il me dit qu'il étoit fort content de nôtre arrivée, & qu'il en donneroit
avis

* Cela s'entend par rapport à la Compagnie Françoise des Indes Orientales.

avis au Roi son maître; ajoutant que c'étoit un Prince excellent, grand, bien-faisant, aimant la justice, qui avoit une attention particuliere à faire bien traiter les Européens, & que nous nous appercevrons de la distinction qu'il sauroit faire d'une nation comme la nôtre. On servit ensuite du café, qui termina cette premiere audience.

Nous allâmes de là chez le Banjan Bira, qui est le truchement & le principal facteur des Européens, & nous y primes nôtre logement pour quelque temps. Le lendemain le Directeur du comptoir Hollandois nous vint voir, & nous invita à dîner chez lui. Nous y allâmes, après lui avoir rendu sa visite, & il nous fit fort bonne chere. Ce comptoir est là établi à cause que les Hollandois envoient tous les ans un vaisseau de sept cens tonneaux de Batavia à Moka, pour charger du café & d'autres marchandises de l'Arabie, qu'ils transportent à cette premiere place, où est leur magasin général, & l'entrepôt de toutes les marchandises, pour les apporter en Europe, ou pour les transporter ailleurs dans l'Inde même.

Il fut question quelques jours après de
par-

parler d'affaires & de traiter avec le Gouverneur, pour nôtre commerce, qui devoit nous engager à faire une longue résidence dans son Gouvernement. Voici le Traité qui fut fait à cette occasion, & que le Gouverneur me fit expedier en bonne forme, quand on fut d'accord de part & d'autre de toutes les conditions.

Traité fait entre le Gouverneur de Moka, & les Capitaines des Vaisseaux François, le seize Janvier 1709.

AU NOM DE DIEU, CLEMENT,
misericordieux.

Louange à Dieu, Seigneur des deux vies.

SALEH BIN ALY, que Dieu
conserve.

Ici est son Cachet.

” **A** P R È S la louange à Dieu, qui
” a fait l'ouverture de son discours
D & ” aux

„ aux hommes par sa louange , pour
 „ leur enseigner à entrer par cette por-
 „ te de la louange dans tout ce qu'ils
 „ commencent ; & après lui avoir ren-
 „ du graces de ses grands bienfaits , &
 „ beni son saint nom , la verité de ses
 „ promesses , & l'élevation de sa paro-
 „ le , & souhaité ses benedictions & ses
 „ saluts à ses prophetes , qui ont verita-
 „ blement accompli son testament , lors-
 „ qu'ils ont dirigé son peuple au droit
 „ chemin.

„ Nous déclarons que l'an 1120.
 „ sous le regne de nôtre maître , le
 „ Prince des Fideles , le Seigneur des
 „ Musulmans , * ALMAHDI LY DIN
 „ ALLAH RABBI LAAL IMAI-
 „ NA , que Dieu protege , il est arri-
 „ vé en ce port , florissant par la bon-
 „ ne conduite de sa Majesté , trois Na-
 „ vires de l'Empire François , suivant
 „ ce qu'ont déclaré les illustres Capitai-
 „ nes desdits vaisseaux ; lesquels nous ont
 „ demandé un écrit qui leur reste entre
 „ les mains , en maniere de témoigna-
 „ ge , par lequel ils auront confiance
 „ en-

* C'est-à-dire , le Conducteur à la religion de Dieu , Seigneur des deux mondes.

envers nous; & de leur côté ils observeront les conditions qui y seront marquées à leur égard.

Premièrement, ils pourront exercer leur religion à laquelle ils croient, à la vie & à la mort; ce qui ne peut leur être refusé, & comme c'est la coutume.

II. Leurs chaloupes débarqueront & embarqueront depuis le lever du soleil jusqu'à son coucher; mais leurs gens ne pourront passer la nuit que dans leurs vaisseaux, ou au Daké, & leurs gens débarqueront & embarqueront, excepté dans les hautes marées, qui les empêchent de travailler, ils ne débarqueront qu'avec permission.

III. Ils pourront arborer leur pavillon sur la maison où ils logeront.

IV. A l'égard des marchandises qu'ils débarqueront, elles seront posées auprès de la porte Alforfa, jusqu'à ce que les Ecrivains soient avertis; & de la porte Alforfa elles seront portées dans leurs maisons, & elles seront ouvertes selon la coutume envers les étrangers.

V. Pour ce qui est de la douane,

„ ils paieront trois pour cent, & ils ne
 „ paieront douane que des marchandises
 „ qui seront vendues; & ce qui re-
 „ viendra d'Ainelmal, ne paiera point
 „ de douane.

Chalou-
 pes du
 Gouver-
 nement,
 de 14.
 tonne-
 aux.

* Rai-
 mes,
 moien-
 nes bar-
 ques de
 sept ton-
 neaux.

„ VI. Lorsqu'ils auront besoin des
 „ chaloupes du Beitelmal, ils paieront
 „ pour le débarquement deux piaftres,
 „ & pour l'embarquement auffi deux
 „ piaftres; & pour les petites * Raimes
 „ une piaftre seulement.

„ VII. Et lorsqu'ils mettront pied
 „ à terre, ils paieront par personne ce
 „ qui a été ci-devant pratiqué à l'égard
 „ de leurs semblables.

„ VIII. Si aucun des habitans du
 „ port de Moka insulte quelqu'un d'i-
 „ ceux, c'est à nous d'en faire justice.

„ IX. Les marchandises seront sur le
 „ compte du Courtier, si on les vend
 „ en sa presence & de sa connoissance;
 „ c'est à nous de faire justice de ceux
 „ qui se revolteront contre eux, ou qui
 „ feront banqueroute, ou qui s'enfui-
 „ ront d'eux avec quelques marchandises
 „ qu'ils auront par eux-mêmes ven-
 „ dues fans mediateur.

„ X. Et d'autant que les gens de ces
 „ trois vaisseaux qui viennent à droitu-

„ FC

„ re de leur país, favoir le Capitaine
 „ Monsieur de la Merveille, & le Ca-
 „ pitaine Monsieur de Champloret le
 „ Brun, sont des hôtes dans le país du
 „ Commandant des Fideles, Seigneur
 „ des Musulmans, * Calife du Seigneur
 „ des prophetes, Almahdi ly din allah
 „ Rabbil al imayn, que Dieu conserve,
 „ & qu'ils nous ont demandé de leur
 „ accorder quelque grace qui leur fasse
 „ honneur; voici que nous leur accor-
 „ dons le quart de la douane des mar-
 „ chandises qui sont dans leurs vais-
 „ seaux, qu'ils débarqueront en cette
 „ année seulement. Et au moment qu'a
 „ été dressé cet écrit, ils ont assuré
 „ qu'ils avoient informé les gens de
 „ leur país, qu'ils avoient été exemptez
 „ pour cette année de ce qui seroit de-
 „ barqué & embarqué; c'est pourquoi
 „ nous avons réglé cela tant aux em-
 „ barquemens qu'aux débarquemens,
 „ pour cette année seulement, à cause
 „ qu'ils sont hôtes du Roi; à condition
 „ qu'ils s'abstiendront d'attaquer aucun
 „ des

* C'est-à-dire, Vicaire ou Lieutenant de leur faux prophete Mahomet, tant pour le spirituel que pour le temporel.

„ des bâtimens arrivez en cet heureux
 „ port, quel qu'il puisse être, ami ou
 „ ennemi, & qu'ils n'attaqueront pas
 „ les nations qui ont accoutumé d'ar-
 „ borer pavillon sur leurs maisons, &
 „ que leurs gens ne feront aucune insulte
 „ dans le Daké, & à l'endroit où
 „ l'on fait de l'eau des autres Dakés, à
 „ l'Intendant de la mer; le premier ar-
 „ rivé fera de l'eau le premier, & au
 „ balancier tout de même; la regle de
 „ de toutes ces choses étant déjà con-
 „ nue. Ils feront aussi justice de ceux
 „ de leurs gens qui insultent quel-
 „ qu'un; & s'il arrive par hazard que
 „ leurs vaisseaux se rencontrent dans la
 „ rade de Moka avec des vaisseaux d'au-
 „ tres nations, il ne sera pas permis à
 „ l'un d'insulter l'autre, la rade étant
 „ un lieu sacré, où il y a sûreté de Dieu
 „ & du Commandant des Fideles, que
 „ Dieu conserve; c'est pourquoi ils sont
 „ obligez de s'abstenir, & il est de leur
 „ honneur. Enfin lorsqu'ils s'en iront,
 „ ils sortiront avec les enseignes dé-
 „ ploïées, les trompettes sonnantes, &
 „ au bruit des armes, suivant la cou-
 „ tume des autres nations: & si quel-
 „ qu'un de leurs gens s'enfuit à terre,
 „ nous

„ nous le leur rendrons ; & si aucun
 „ d'iceux vouloit changer de religion,
 „ nous ne le recevrons pas, jusqu'à ce
 „ qu'il ait obtenu le consentement des
 „ Capitaines ; & si quelque Musulman
 „ ou autre vouloit passer sur leurs vais-
 „ seaux, ils le conduiront en toute su-
 „ reté. Ecrit le 30. de la lune Zilcade,
 „ l'an 1120. de l'Hegire du Prophete,
 „ à qui Dieu donne sa benediction.

C'est-à-
 dire, le
 16. Jan-
 vier
 1709.

„ **N**ous Directeur de la Compa-
 „ gnie Roïale de France, pro-
 „ mettons au Seigneur Cheik Saleh El
 „ Hareby, Gouverneur de cette ville
 „ de Moka, que nos trois vaisseaux qui
 „ font en rade, n'insulteront & n'offen-
 „ seront aucun de ceux qui sont de ses
 „ amis dans cette mer rouge, le regar-
 „ dant comme nôtre allié & bon ami,
 „ & nous obligeant de prendre sa défen-
 „ se, comme il s'oblige de prendre la
 „ nôtre en toute occasion. Fait sous
 „ nos seings & le sceau de nos armes,
 „ à Moka le 16. Janvier 1709.

Avant, & après la conclusion de ce
 Traité, je fus toujours parfaitement bien
 reçu du Gouverneur, & fort honoré
 de sa confiance ; il falloit cependant
 quand

quand nous voulions, Mr. de Champloret & moi, aller à nos vaisseaux, lui faire une espece d'honnêteté, du moins l'en avertir, selon l'usage du pais à l'égard des étrangers, & c'est pour la sûreté des droits de sortie, qui ne se paient que lorsqu'on est sur le point de partir, & pour les dettes contractées dans le pais.

Ce Gouverneur a sous lui, en divers lieux, sept autres Gouverneurs, ou Lieutenans, il est absolu, & extrêmement riche, se mêlant aussi beaucoup de commerce; il paie au Roi d'Yemen trente mille piaftres qu'il leve sur le peuple, comme font les Bachas de Turquie.

Au reste, la ville de Moka * n'est pas si considerable que celle d'Aden, mais elle est devenue plus marchande, aiant fait notablement diminuer le commerce de cette premiere ville depuis quelque temps; elle ne contient qu'environ dix mille habitans, presque tous
Ma-

* *Ex Ptolomæi Arabiâ, Joan. Gravio Anglo Interprete, notatur in Arabia felici in Adramitarum Regione Moscha portus, cum longit. 88. 30. lat. 14. Notatur quoque in Arabia petraa urbs Moka, cujus longit. 67, 50. lat. 30, 10.*

Mahometans, avec quelques Armeniens, & beaucoup de pauvres Juifs dans un quartier separé ou une espece de faux-bourg hors de la ville, tous gens basanés assez bien faits, & extremement civils. La ville est entourée de murs à l'antique, moitié de pierres, moitié de terre battue avec de la paille; il y a quatre portes, sans fossé, & plusieurs tours, avec du canon sur quelques-unes.

Ces tours sont habitées par des soldats qui font des patrouilles pendant la nuit, & qui durant le jour se tiennent sur le port & dans le Bazar pour empêcher les defordres & les friponneries; car en ce pais-là on est fort jaloux de la tranquillité publique, & de la bonne police: ils amènent les coupables devant le Gouverneur, qui sur le rapport d'un vieux Officier, qui commande ses gardes, les fait punir severement.

Tous ces soldats au nombre de cinq ou six cens s'assemblent tous les jours depuis midi jusqu'à deux heures dans la grande place, pour conduire le Gouverneur à la Mosquée, où il va avec beaucoup de faste & d'appareil, accompagné de ses fils, & de tout ce qu'il y a de gens considerables superbement montés, faisant

font porter les drapeaux du Roi, & ceux de Mahomet & d'Aly, au son des timbales. En sortant de la Mosquée toute cette infanterie fait une décharge, & toujours à bale; ce qui obligea un jour le Gouverneur, qui en passant m'aperçut sur la terrasse de nôtre logement, d'envoyer un de ses gens me prier de sa part de me retirer, crainte de quelque accident.

Les femmes, excepté un petit nombre de celles du commun, ne paroissent jamais de jour dans les rues de Moka: le soir elles ont un peu plus de liberté, qui consiste à s'entrevisiter; c'est ainsi que nous avons rencontré quelquefois à une heure de nuit, les dames du Gouverneur, allant d'une maison à l'autre, éclairées seulement d'un falot, porté par un esclave, & suivies de leurs femmes. Quand elles trouvent des hommes en leur chemin, elles se rangent aussi-tôt toutes d'un même côté, contre les maisons pour les laisser passer, gardant le silence, & une grande modestie.

Elles sont à peu-près vêtues comme le sont en general toutes les femmes de l'Orient, dont les habits sont décrits par les voyageurs, ayant sur toutes choses un
grand

grand voile d'une toile fine de couleur, qui leur cache le visage sans les empêcher de voir à travers : elles portent aussi de petites botines de maroquin.

Il y a chez les gens de considération de très-jolies personnes qui ne sont pas plus brunes que des Espagnoles, avec des traits fort fins, & capables d'inspirer de la passion : on peut même conjecturer qu'elles ne sont ni farouches, ni insensibles, par ce qui nous est arrivé à Moka : la digression, si c'en est une, ne fera pas longue.

Après avoir demeuré quelque temps chez le Banjan Bira, je louai une maison dans la ville ; j'avois pour voisin un jeune Seigneur Arabe dont le pere avoit été plusieurs fois en ambassade pour le Roi d'Yemen. Une cour seulement separoit sa maison de la nôtre, les deux maisons appartenant à un même maître, qui étoit un gros marchand de Surate. Toutes les fenêtres de cette maison étoient grillées en jalousies, qui s'ouvrent à la maniere du pais, avec un avancement, ou faillie en dehors. C'est-là que les femmes viennent se mettre le soir, comme dans une espece de balcon pour prendre le frais ; elles sont assises
sur

sur des couffins en travaillant à quelque ouvrage, ou lisant des romans. Du commencement les dames se cachotent avec un grand soin, & n'ouvroient jamais la jalousie: mais il plut à sept ou huit de nos volontaires, jeunes gens de famille, que j'avois pris sur mon vaisseau, & que je faisois loger avec moi dans la même maison, pour plus grande sûreté, de se divertir le soir dans la cour, quand tout le monde étoit retiré, & la première porte d'entrée fermée, ce qui se faisoit d'assez bonne heure. Ce n'étoient que danses & chansons continues & le plus souvent sous la fenêtre des dames: il n'en falut pas davantage pour les apprivoiser.

D'abord on ouvrit un peu la jalousie, comme pour mieux voir les danses, & ensuite on l'ouvrit tout-à-fait: bientôt on entendit ces dames qui chantoient sur le même air; & pour marque que la chose leur plaisoit, elles battoient souvent des mains: enfin elles danserent elles-mêmes au son d'un de leurs petits tambours, accompagné d'un chant tout-à-fait agréable. Ainsi accoutumées peu à peu à voir des étrangers, & à être vûes, leur jalousie s'ouvrit en plein jour,
en

en sorte que de nôtre terrasse plus basse d'un étage que celle de leur maison, on voioit tout ce qui se passoit dans leur appartement, qui se trouvoit justement au même niveau.

J'avois fait faire sur cette terrasse un petit logement couvert de nattes pour y être plus au frais que dans la maison, où l'on étouffoit de chaleur. Je n'eus pas de peine à distinguer que ces dames étoient au nombre de quatre, dont la plus âgée étoit la maîtresse de la maison, & n'avoit pas plus de vingt-cinq ans, fort bien faite, quoiqu'un peu chargée d'embonpoint; les trois autres étoient plus jeunes, & celle qui l'étoit le plus paroïssoit n'avoir que quatorze ou quinze ans: c'étoient toutes trois de fort belles personnes, & de ce petit nombre on en distinguoit une qui effaçoit les autres.

Celle-ci se présentoit plus souvent à la fenêtre que ses compagnes, & affectoit fort de se faire voir. Elle parut un jour coëfée en cheveux bouclez, & en rubans, habillée d'une étoffe de soye, couleur de feu, se tournant d'un côté & d'autre pour se faire remarquer; quelque temps après elle alla prendre un au-
tre

tre habit , qu'elle vint montrer de la même maniere , ce qu'elle repeta jusqu'à cinq fois , faisant toujours voir de plus beaux ajustemens ; la dernière fois elle prit un ruban sur sa tête ; & en avançant la main du côté où j'étois , elle fit plusieurs signes , qui faisoient entendre que c'étoit de ceux-là qu'elle aimoit le plus : ensuite elle passa la main sur ses bras , en affectant de les montrer jusqu'au coude , & ajoutant avec ses doigts plusieurs tours de gentillesse , qui passent en ce pais-là pour autant de marques de consideration & d'amitié. Pour dernière scene , cette belle personne alla reprendre son premier habit de couleur de feu , & parut de nouveau à la même fenêtré avec une petite fille de six ou sept ans , aiant toujours ses airs enjouez.

J'étois alors couché sur un lit de repos , fort incommode d'un mal assez ordinaire aux étrangers , lorsque les grandes chaleurs se font sentir ; mais pour répondre en quelque maniere à tant de galanteries , je me fis apporter un cabinet de la Chine rempli de petites curiositez , dans lequel je pris des rubans & des éventails , que je montrai à cette dame ; ce qui étoit fort facile par la
proxi-

proximité, & par la disposition des deux maisons.

Elle en tressaillit de joie, & sur le champ elle m'envoia par un esclave la petite fille, qui n'eut que la cour à traverser en entrant par une petite porte de communication, que je n'avois pas encore remarqué. Je la reçus avec toutes les caresses possibles, on l'avoit fort parée & ajustée, & encore mieux instruite à faire des civilitez, dont elle s'acquitta fort bien. Je lui montrai d'abord le cabinet de la Chine, & tout ce qui étoit dans les tiroirs: elle s'attacha à un éventail fort propre, & bien doré, & à un ruban d'or à fond bleu, que je lui donnai: ensuite je lui fis voir par ordre tout l'appartement qui étoit assez proprement meublé: rien ne la frappa tant que les estampes enluminées qui représentoient la maison roïale, & toute la Cour de France, dont on avoit paré ma chambre, & le plafond aux armes du Roi, orné d'une large bordure de drap bleu, semée de fleurs-de-lis. Elle ne manqua pas aussi de se regarder avec étonnement dans deux grandes glaces de miroir, & d'examiner attentivement une toilette garnie de dentelles d'or,

E &

& un buffet sur lequel il y avoit plusieurs pieces d'orfèvrerie : enfin tous les meubles, & sur tout les chaises, dont on ne connoit point l'usage en ce pais-là, furent pour cette enfant un sujet d'admiration. On voulut la faire reposer sur des carreaux mis exprès avec des tapis de Turquie pour recevoir les gens du pais, mais elle ne pouvoit se lasser d'admirer, & on eut bien de la peine de lui faire manger quelques confitures.

Enfin elle prit congé de moi avec des complimens, & une politesse qui me surprirent. L'esclave m'avoit fait entendre que c'étoit la fille de la principale dame du logis, je chargeai cet esclave d'un pot de cloux de girofle confits à la maniere des Indes, pour la dame qui s'étoit montrée depuis peu coiffée & habillée de la façon que j'ai dit ci-devant, ce qui fut tres-bien entendu de l'esclave.

A peine la petite fille fut-elle rentrée chez elle, que j'entendis de grandes exclamations, & des termes de remerciemens plusieurs fois repetez : ensuite la dame en question parut plusieurs fois à la fenêtré, tenant son éventail ouvert, & marquant en plusieurs manieres la joie
qui

qui la possédoit. Quelques jours après, cette belle personne s'humanisant toujours davantage, s'avança à la fenêtre d'une chambre qui joignoit nôtre terrasse, & me donna fort gracieusement à travers des barreaux de bois, une poignée d'une petite fleur blanche fort estimée en Arabie, qui a presque l'odeur, & la figure du jasmin d'Espagne.

C'est à quoi aboutirent toutes les galanteries entre ces dames, & moi: il est vrai que connoissant fort le Seigneur qui occupoit la maison, à qui même je rendois visite deux ou trois fois la semaine; je pris un soir la liberté d'entrer chez lui dans le temps que les dames venoient de la ville de faire des visites; je les trouvai arrêtées dans le vestibule, & les complimens commençoient déjà de part & d'autre, lorsque ce Seigneur entra, qui d'un seul mot les fit retirer bien vite, me faisant au reste des honnêtetés comme à l'ordinaire.

Après avoir fait connoître la ville de Moka & ses habitans, il faut vous dire que le país en général est fort sec, n'y aiant que de mauvaises eaux nitreuses, & presque salées, comme l'est presque tout celui qui borde la Mer rouge;

mais le territoire de Moka est le pire de tous, il y fait une chaleur excessive, & il ne tombe presque jamais de pluie; enforte qu'à nôtre arrivée, il y avoit deux années entieres qu'on n'avoit vû tomber de l'eau: & il faisoit aussi chaud au mois de Janvier, qu'il fait ordinairement à Paris dans celui de Juillet; cependant les gens du pais accoutumez encore à de plus grandes chaleurs en Juin & en Juillet, lorsque le vent du sud se fait sentir, disoient quelquefois avoir froid, & les plus aisez prenoient la veste de drap, qu'ils ne quittent d'ordinaire qu'au mois de Mars. Il plut deux fois dans ce mois-là pendant nôtre séjour: nous remarquâmes aussi que vers les neuf à dix heures du matin, il vient de la Mer un vent de bise qui raffraichit beaucoup, sans quoi on ne sauroit resister à la chaleur, car on sue bien fort sans faire aucun exercice.

On voit aux dehors de Moka quelques palmiers plantez parmi le sable que l'on a soin d'arroser par le moïen des puits que l'on a creusez, & qui portent des dattes fort communes. Il vient aussi du mil en quelques endroits, qui est blanc & trois fois plus gros que le nô-

nôtre. Après le temps des pluies la terre se couvre d'une espece de croute de sel; celui dont on se sert en ce pais, se fait presque sans aucun travail, par le moien des fosses & des rigoles qui reçoivent l'eau de la Mer, lorsque la marée monte; & le sel s'y durcit si fort, que pour le retirer il faut le rompre comme une pierre avec des pics.

LET TRE IV.

Suite du même sujet, avec quelques remarques historiques sur les descendans du faux Prophete, & sur les Cherifs de la Mecque & de Medine.

JE reprends, Monsieur, le sujet de nôtre voiage, qui étoit l'achat, le transport, & les chargemens des cafés que nous devions porter en Europe; pour cela il est bon avant toutes choses, de vous faire connoître le pais qui produit une plante si chérie, & que l'on vient chercher de si loin.

L'Arabie en général est, comme l'on fait, ce vaste pais qui s'étend depuis le détroit de la Mer rouge, jusqu'au Golfe

ou Sein Perfique, & depuis l'Ocean oriental, ou la grande Mer des Indes, jusqu'aux frontieres de la Syrie, de la Palestine & de l'Egypte, formant la plus grande presqu'Isle qui soit dans le monde connu. On fait aussi la division ordinaire de ce grand pais en trois Arabies, qui sont, la Deserte, la Petrée & l'Heureuse, division qui n'a pas été suivie des Geographes & des Historiens orientaux.

Ceux-ci ont partagé toute l'Arabie en divers Roïaumes & Regions ou Provinces, qui sont encore aujourd'hui possedez par des Rois & des Princes particuliers, lesquels ne dépendent ni du Grand Seigneur, ni du Roi de Perse.

Entre ces Roïaumes, l'un des plus considerables est celui d'Yemen; il comprend la plus grande partie du pais qui a été nommé Arabie Heureuse. Ce pais s'étend du côté de l'Orient le long de la côte de la Mer Oceane, depuis Aden jusqu'au Cap de Rasalgat, c'est-à-dire, d'un Golphe à l'autre: une partie de la Mer rouge le borne du côté du Couchant & du Midi, & le Roïaume ou pais de Hidgias, qui appartient au Cherif de la Mecque, en fait les li-
mi-

mites du côté du Septentrion.

Le seul Roïaume d'Yemen, à l'exclusion de toutes les autres regions de l'Arabie, produit l'arbre du café; encore cet arbre ne se trouve-t-il en grande abondance que dans trois Cantons principaux, qui sont ceux de Betelfaguy, Senan ou Sanaa, & Galbany, du nom de trois villes qui sont dans les montagnes, & dont Sanaa passe pour la capitale de tout le país. Il est vrai que les montagnes font l'agrément, l'abondance & toutes les richesses du Roïaume d'Yemen; car comme j'ai déjà dit, tout ce qui s'étend le long de la Mer rouge, n'est qu'une mauvaise plage fêche & presque sterile, qui en quelques endroits a jusqu'à dix ou douze lieues de largeur, mais qui est bordée en revanche par ces mêmes montagnes, lesquelles outre le café portent beaucoup d'autres arbres, des fruits en quantité, & où se trouve enfin de l'eau fort saine, une agréable fraîcheur, & un printemps presque continuel.

Nous aurions pû étant à Aden, charger des cafés de Sanaa & de Galbany; qui en sont assez à portée; mais ils ne sont pas si estimez ni si recherchez que

ceux de Betelfaguy. Cette considération, & l'esperance de trouver le café moins cher, nous firent venir à Moka, où après avoir fait nôtre traité avec le Gouverneur, & pourvû à tout ce qui regardoit nôtre établissement & la sûreté des navires, nous allâmes à Betelfaguy établir aussi une maison pour nôtre commerce & pour le transport des cafés, qui se devoit faire par terre de cette ville à celle de Moka.

Betelfaguy est éloigné de Moka d'environ trente-cinq lieues, en tirant vers le fond de la Mer rouge, dont il est à dix lieues de distance. On y va en deux petites journées, en côtoyant les montagnes, & on trouve vers les deux tiers du chemin la ville de Zebit ou Zebide, où nous couchions ordinairement, qui paroît avoir été grande & considerable, & où il n'y a presque point d'eau, quoique quelques Geographes y marquent une riviere. Il est vrai que sur toute cette route on trouve divers petits ponts qui servent à passer les ruisseaux, ou plutôt les torrens qui descendent des montagnes en certains temps, mais qui n'arrivent presque jamais jusqu'à la Mer, se perdant
dans

dans les sables brûlans de cette côte.

La ville de Betelfaguy, quoique plus grande que celle de Moka, est du même Gouvernement, & le Gouverneur de Moka y tient un Lieutenant, qui prend aussi la qualité de Gouverneur. Elle est ornée de fort belles Mosquées, dont les hautes tours, ou minarets, sont blanchies en dehors comme en dedans. Les maisons y sont de brique, à un & deux étages avec des terrasses. La ville n'a point de murailles, mais à une portée de Mousquet on voit un fort joli Château, où il n'y a point d'autre eau que celle d'un puits extrêmement profond, dont l'eau que l'on tire par le moien d'un chameau, sort toute fumante comme si elle bouilloit, de sorte qu'il est impossible d'en boire d'abord; mais en la laissant reposer pendant la nuit, elle devient la meilleure & la plus fraîche qu'on sauroit trouver.

Il y a en cette ville un fort grand bazar ou marché au café, qui occupe deux grandes cours avec des galeries couvertes. C'est là que les Arabes de la campagne viennent apporter leur café dans de grands sacs de natte; ils en mettent deux sur chaque chameau. Les Mar-

E s

chands

Betelfa-
guy ville
du Gou-
verne-
ment de
Moka.

chands qui en veulent acheter, le font par l'entremise des Banjans, gens qui font en Arabie toutes les fonctions des Juifs de Turquie & des Courtiers d'Europe, sur tout pour le commerce de café, qu'ils savent parfaitement connoître.

Dans le milieu du fond du bazar il y a un Divan ou Sopha, élevé de quatre pieds, où se mettent sur des tapis les Officiers de la douane, & quelquefois le Gouverneur en personne. Ces Officiers tiennent registre du poids qui se fait en leur presence, & du prix de tout le café qui est vendu, pour en faire paier les droits au Roi. Les peseurs se servent de grandes balances; & pour poids, de grosses pierres envelopées dans de la toile.

Pour tout droit de vente sur le café, le vendeur seul paie la valeur d'un sol par piastre du prix qu'il est acheté; & il faut toujours paier ces achats comptans, les villageois Arabes ne faisant aucun credit. On paie en piastres Mexicanes, celles du Perou & les Sevillanes n'ayant presque pas de cours depuis que les Portugais leur en mêlerent, disent-ils, de fausses de cette espece; de quoi
ils.

ils n'ont jamais perdu le souvenir. Ils reçoivent aussi l'or en sequins.

On porte journellement du café à Betelfagui de la montagne, qui n'en est qu'à trois lieues de distance: le marché s'y tient tous les jours à l'exception du Vendredi, que le Gouverneur & les Douaniers vont à la Mosquée l'après midi, accompagnés de leurs Officiers & des soldats, portant les drapeaux de Mahomet, & ceux du Roi. Les païsans ont l'adresse de n'apporter gueres de café, quand le prix n'en est pas tel qu'ils peuvent le souhaiter.

C'est à Betelfaguy que se font les achats de café pour toute la Turquie; les Marchands d'Egypte & ceux de Turquie y viennent pour ce sujet, & en chargent une grande quantité sur des chameaux, qui en portent chacun deux bâles, pesant chacune environ deux cens soixante-dix livres, jusqu'à un petit port de la Mer rouge, qui est à peu près à la hauteur de cette ville, à dix lieues d'éloignement. Là ils le chargent sur de petits bâtimens qui le transportent cent cinquante lieues plus avant dans le golfe, à un autre port plus considérable, nommé Gedda ou Zieden, qui

E 6

est

est proprement le port de la Mecque.

De ce port le café est encore rechargé sur des vaisseaux Turcs, qui le portent jusqu'à Suès, dernier port du fond de la Mer rouge, qui appartient au Grand Seigneur; d'où étant encore chargé sur des chameaux, il est transporté en Egypte, & dans les autres Provinces de l'Empire Turc, par les différentes caravanes, ou par la Mer mediterrannée; & c'est enfin de l'Egypte que tout le café qui s'est consommé en France, a été tiré, jusqu'au temps que nous avons entrepris le voyage d'Arabie.

Les achats que nous faisons actuellement, faisoient rencherir le café tous les jours de marché; l'arrivée de nos vaisseaux à Moka en aiant d'ailleurs fait hauffer le prix, qui fut encore augmenté par l'enlevement qu'on en faisoit dans le même temps pour l'Egypte & pour la Turquie.

Et à propos de prix en général, les choses sont bien changées, & il est aisé de voir que la consommation du café n'a jamais été si grande qu'elle l'est aujourd'hui; car il n'y a pas plus de vingt-cinq ans que l'on avoit pour dix ou dou-

ze

ze piaftres le bohar de Betelfaguy, qui est un poids de sept cens cinquante livres de France, lequel coûte à present cent quinze piaftres, & quelquefois davantage.

Mais revenons à Moka, qui fut toujours le lieu de ma résidence, comme aiant la direction des principales affaires durant tout le temps que nos vaisseaux resterent à cette rade. J'avois prié Mr. de Champloret de faire son sejour à Betelfaguy pour les achats & l'envoi des cafés par terre d'une ville à l'autre. J'étois toujours fort bien avec le Gouverneur, dont je prenois grand soin de cultiver l'amitié en faveur de nôtre commerce, & singulierement pour donner cours & credit à nos piaftres du Perou, dont nous avions une bonne quantité. Il m'invitoit de le venir voir souvent à la douane, où il alloit d'ordinaire le matin, faisant passer toutes les Marchandises devant lui, & me priant de choisir ce qui pourroit me convenir.

Il m'arriva cependant une affaire qui pensa tout gêter, & rompre la bonne intelligence qui étoit entre nous. Les Peres Italiens qui me servoient souvent d'Interpretes, avoient introduit chez

moi un Marchand de la ville, nommé Sidy Mehemet, qui se faisoit de nos amis, & qui s'accoutumoit à boire de nôtre vin. Il passoit pour être riche, & pour avoir du talent en fait de commerce. Il me fit un jour offrir par les Peres de me faire avoir le plus beau café du païs, qu'il feroit acheter sur les lieux, sans qu'il m'en coutât aucun droit de provision, ni autre chose que le déboursé, pourvû que je lui fournisse de l'argent, n'étant pas en état de faire des avances.

Dès le même jour je fis porter chez lui deux mille cinq cens piastrès, avec priere d'envoier incessamment à la montagne, & d'emploier cette somme selon sa promesse. Il envoia effectivement faire des achats; ce qui m'aïant été rapporté, j'eus la facilité de lui envoier encore six mille piastrès; mais il s'en falut beaucoup que nôtre homme ne fit faire des emplettes à proportion. Après une assez longue attente, il nous arriva du café en petite quantité, & encore fort mal nettoïé, sujet par consequent à une grande diminution, sans parler de plusieurs bâles qui étoient tout-à-fait de rebut.

Mal

Mal satisfait de ce procédé, & encore plus ennuié de ne point voir venir les cafés promis pour mon argent, j'entraî dans une juste défiance qui me fit rever tout de bon aux meilleurs expédiens pour me tirer d'affaire. J'étois assez persuadé de la bonne justice du Gouverneur; mais dans ce fait particulier je craignois avec raison un reproche de sa part, d'avoir agi sans sa participation, ce qui m'excluoit en quelque maniere de la garantie portée par nôtre traité. D'un autre côté en prenant la voie de la procédure, & de la discussion, je donnois à mon debiteur le temps & les moiens d'inventer des artifices pour tirer l'affaire en longueur, & peut-être l'envie de quitter le país. Dans cette perplexité, & continuant toujours d'être amusé, voici le parti que je pris.

J'envoïai prier le Banjan Bira que le Gouverneur m'avoit donné, comme un homme de confiance pour être mon courtier, de venir chez moi accompagné de Sidy Mehemet. Ils arriverent l'un & l'autre sur le soir; je fis dire à ce dernier par le Banjan même, que puisqu'après une si longue attente il ne m'avoit pas envoïé les cafés promis, je
 vou-

voulois absolument r'avoir mon argent sans differer d'un moment, sinon qu'il resteroit en ôtage dans ma maison, jusqu'à parfait paiement, ou jusqu'à ce qu'il m'eût donné une caution suffisante; & en m'adressant au Banjan, je lui demandai s'il vouloit en servir: mais le Banjan s'en défendit, me priant de ne le point embarrasser dans cette affaire. Ensuite on me servit à souper, pendant lequel temps nos deux hommes ne cessèrent de s'entrecognoir, & de parler ensemble par intervalles. Je fis offrir du vin à Mehemet, qui n'eut point envie d'en boire contre sa coutume.

Après le souper il y eut entre eux & moi une autre conversation, dont le resultat fut que Mehemet ne se déterminant à rien, & le Bira ne pouvant pas, disoit-il, le quitter avec honneur, crainte qu'on ne l'accusât de l'avoir trahi; on envoya chercher chez eux tout ce qu'il falloit pour passer la nuit dans ma maison; je pris la clef de la grande porte d'entrée, & je mis des gardes dans la chambre où ils couchèrent, & où j'appris que l'inquietude avoit été grande pendant toute la nuit.

Le jour étant venu, on raisonna en-

co-

core beaucoup fans rien conclure d'effectif; enforte que le Bira fut obligé de s'en aller à ses affaires, & Mehemet resta avec deux gardes que je lui donnai. Vers les neuf heures, le Mirebar & le Marchand du Roi vinrent me rendre une visite, j'envoiai chercher mon interprete, & après quelques discours ils me dirent qu'ils avoient appris l'arrêt que j'avois fait de la personne de Sidy Mehemet, me priant de leur en dire le sujet.

Il étoit fort aisé de voir qu'ils étoient déjà bien instruits par le Banjan, & qu'ils venoient de la part du Gouverneur; je ne laissai pas de faire venir devant eux mon debiteur, & de leur en dire brièvement l'histoire. Ils m'écoutèrent tranquillement, & ensuite avec ce flegme, & cette gravité qui sont si naturels à ces gens-là, le Mirebar me fit un long discours, dont le precis étoit que cette maniere d'agir étoit violente, & tout-à-fait inusitée dans leur pais, que le Gouverneur auroit d'autant plus de raison d'en être surpris, qu'il étoit homme juste, & assez dans mes intérêts; qu'en cela je bleffois extrêmement son autorité, étant le premier

mi-

ministre de la Justice, à qui seul il étoit permis d'avoir des prisons, & d'y faire mettre les sujets du Roi son maître; que c'étoit enfin manquer à ce que je lui devois de ne l'avoir pas du moins prevenu par quelque honnêteté, & mal reconnoître toutes les considérations qu'il avoit pour moi.

Je savois bien que l'action étoit hardie, & la chose délicate; mais la conjoncture où je me trouvois m'avoit fait prendre mon parti: ainsi ma réponse fut prompte & précise. Je commençai par faire l'éloge du Gouverneur, & de relever les obligations que je lui avois, ajoutant que bien loin de vouloir rien entreprendre sur son autorité, j'étois sur le point d'aller le trouver lorsqu'ils étoient venus chez moi, pour lui rendre compte de ce que j'avois été obligé de faire, les priant de vouloir bien l'en instruire, en attendant l'audience que j'irois lui demander, n'ayant pas jugé à propos la veille de l'importuner à une heure si incommode.

Ces raisons assez foibles, comme l'on voit, n'empêcherent pas les envoyés de me repliquer qu'ils croioient que je ne devois pas manquer d'envoier mon prison-

sonnier au Gouverneur, qui certainement me rendroit bonne & prompte justice. Alors païant de hardiesse, & s'agissant de soutenir la gageure, je répondis que j'étois très-persuadé de ce qu'ils me disoient, mais que dans cette affaire il y avoit un malheur qui étoit que du moment que l'homme en question se trouvoit arrêté dans la maison de la Compagnie * Roïale de France, je n'avois pas le pouvoir ni l'autorité de l'en laisser sortir, que tout l'argent qui appartenoit à cette Compagnie, n'y fut rentré, à moins de paier moi-même pour le debiteur; que d'ailleurs c'étoit un des privileges de la même Compagnie, attaché à la prééminence & à la liberté de la Nation Françoisse, privilege reconnu & mis en usage dans tous les lieux de l'Orient, où elle avoit des maisons, d'y arrêter ses debiteurs sans autre formalité; que j'aurois pû selon cet usage, envoyer chercher Mehemet par des soldats & à grand bruit; mais que j'avois ménagé les choses par considération pour le Gouverneur & pour le pais; & qu'enfin personne ne pouvoit trouver mauvais que je me servisse de nos privileges dans une occasion aussi importante.

* Toujours par rapport à la Compagnie des Indes &c.

Com-

Comme nous étions les premiers François venus en Arabie par la Mer rouge, pour le commerce, & qu'avec nos trois grands vaisseaux, nos maisons, & toute nôtre apparence, nous faisions une fort bonne figure dans le pais, on ne s'avisa point de me contester le privilege que j'alleguois; au contraire je crois que ces bonnes gens y firent grande attention: mais parce qu'enfin l'autorité du Gouverneur étoit commise, & que c'étoit tout ce qui faisoit le plus de peine, les deux Envoiez, après une bonne heure de raisonnement, me prièrent de les recevoir eux-mêmes pour cautions.

J'avois prévu cette proposition, & sans sortir de ce sang froid, dont ils me donnoient eux-mêmes l'exemple, je répondis sans hesiter, que je connoissois toute la valeur d'un tel cautionnement; mais que regardant desormais cet homme dans ma maison comme de l'argent comptant, il ne pouvoit en aucune façon en sortir, que la Compagnie ne fût entierement payée; sinon, que j'allois l'emmener en France à la même Compagnie, qui approuveroit ma conduite.

Cette declaration pensa les deconcerter; je vis bien qu'ils en furent piquez.

Il s

Ils se leverent , en disant qu'ils alloient trouver le Gouverneur , dans l'esperance que s'il vouloit bien m'assurer lui-même sur sa parole d'honneur que je serois payé sans retardement , & prendre sur lui toute cette affaire , je ne lui ferois pas l'affront de les refuser.

Je crus alors qu'il étoit temps de se relâcher ; ce que je fis , en leur disant que je respectois trop le Gouverneur , pour lui rien refuser , & que je comptois d'autant plus sur l'exactitude de sa parole , qu'il s'étoit déjà engagé à moi de me faire payer en general de tous nos debiteurs , avant le départ.

Les negociateurs revinrent peu de tems après , amenant avec eux le Commandant des troupes du Gouverneur , qui me salua de sa part , & me pria en son nom de lui envoyer mon debiteur , me donnant sa parole qu'en dix jours au plus tard , je serois entierement payé , soit en marchandises , soit autrement. Le Mirebar & le Marchand du Roi me dirent la même chose , ajoutant qu'ils se rendoient cautions conjointement avec le Gouverneur. Ce qui me parut plus que suffisant , connoissant la probité du Gouverneur , que j'avois d'ailleurs beaucoup d'interêt de ménager. Je

Je leur mis donc mon prisonnier entre les mains ; le Commandant le fit prendre par quatre soldats , & ils sortirent tous de chez moi , l'emmenant au Palais du Gouverneur. J'appris qu'on l'avoit d'abord mis en prison & dans les fers , & qu'ensuite on lui avoit donné des coups de bâton sur la plante des pieds. Cependant la parole du Gouverneur fut bien tôt dégagée ; car dans les huit ou neuf jours que le malheureux Mehemet resta en prison , ceux qui avoient négocié sa sortie de ma maison , m'amasserent eux-mêmes des cafés , & m'en firent apporter jusqu'à concurrence de mon argent , à très-peu de chose près : & c'est ainsi qu'avec un peu d'adresse & de fermeté , je me tirai d'intrigue dans cette affaire d'honneur & d'interêt , assez délicate.

Pendant nôtre séjour de Moka , nous avons vû un des Cherifs de la Mecque , de la race du faux prophete Mahomet , qui étoit venu se refugier chez le Roi d'Yemen , après avoir perdu la bataille qu'il avoit livrée à l'autre Cherif son proche parent , lequel étoit resté le maître de tout le pais. Le Roi lui avoit assigné cent écus par jour pour son entretien , & la ville de Moka pour le lieu de sa demeure.

Ce

Ce Prince dépouillé avoit pour toute suite vingt hommes bien montez; il étoit habillé d'un drap verd, avec un turban de même couleur, dont les bouts étoient brochez d'or & ornez d'une crepine de même: nous l'avons vû souvent aller à la Mosquée avec son petit cortège, faisant porter devant lui l'étendart de Mahomet, & affectant une extraordinaire gravité. Il alloit aussi quelquefois à une espèce de chapelle qui est dans les dehors de Moka, où l'on prétend qu'il y a des Prophetes enterrez. Le peuple y va en grande devotion, & s'arrête en chemin à prier sur les tombeaux qui sont hors la ville.

Le Cherif demeura cinq mois entiers à Moka, au bout duquel temps le Cherif de la Mecque fit savoir au Roi, que s'il continuoit de donner retraite à son ennemi, il porteroit la guerre dans son pais. Il n'en fallut pas davantage pour faire sortir de ses terres le malheureux Cherif. Nous l'avons vû partir de Moka, accompagné de beaucoup de gens de distinction de la ville, pour aller chercher un asile plus éloigné.

Comme l'Arabie est le pais où le Mahometisme a pris naissance, on y est mieux instruit qu'ailleurs, de plusieurs points

points d'histoire & de religion, qui y ont du rapport; & je puis assurer que je me suis defait en ce pais-là de quantité de faux préjugez sur cette matiere: j'ai fait sur tout à l'occasion de nôtre Cherif disgracié & fugitif, deux observations qu'on ne fera peut-être pas fâché de trouver ici.

La premiere, que c'est une erreur de la plûpart des Européens, erreur qui se trouve aussi dans de bons livres, que le Grand Seigneur est le Souverain de la Mecque & de Medine, & que les Cherifs, c'est-à-dire les Princes de la race de Mahomet qui y commandent, ne sont que des Gouverneurs ou des Vassaux tributaires.

Il est vrai que les Turcs ayant détruit l'Empire des Califes, & leur ayant succédé par droit de conquête, le Sultan a aussi succédé à la dignité & à toute l'autorité des anciens Califes, premiers successeurs de Mahomet, qualité très-éminente, qui le constitue Chef de la Religion & de l'Empire, & qui est reconnue en lui par les quatre principales sectes du Mahometisme.

Mais il est vrai aussi que dans la décadence & la diversion de cet Empire, la

ra-

les Cherifs ou descendans de Mahomet, qui sont aujourd'hui dans le monde.

La maison d'Hassan a été divisée en deux branches principales, dont la première est restée en Arabie, & a donné des Rois ou des Princes souverains à la Mecque & à Medine. La seconde branche est passée en Afrique, & a donné naissance aux Rois de Maroc, & aux autres Cherifs qui sont en Afrique.

Je nedis rien ici de la Maison ou des descendans de Hussein, second fils de Fatime, qui sont, selon les Orientaux, les Rois de Perse d'aujourd'hui, & les autres Cherifs de l'Asie, parce que cela n'est pas de mon sujet, renfermé dans les seuls Cherifs de l'Arabie.

Cependant, quoique la branche aînée de la maison de Hassan se soit multipliée en une infinité de maisons, ou de familles différentes dans l'Arabie, il n'y a jamais eu que quatre principales maisons qui ont régné à la Mecque & à Medine, qui sont celles de Beni Cayder ou Kader, de Beni Moussatani, autrement Benihassan, de Beni Hachem, & de Beni Kitada.

Le Cherif qui regne aujourd'hui à la Mecque, est de cette dernière Maison, la-

laquelle, à ce qu'on prétend, occupe la principauté depuis plus de cinq cens ans; & celui qui regne à Medine, est de la Maison de Beni Hachem, qui regnoit aussi à la Mecque avant celle de Beni Kitada.

Mais celle-ci se trouvant encore multipliée & divisée en plusieurs autres branches, la parenté qui est entre tous les Cherifs d'une même Maison, devient souvent parmi eux un sujet de discorde; ils prennent les armes les uns contre les autres pour la souveraineté, & se font de cruelles guerres.

Quelquefois la division se met aussi entre les deux Cherifs regnans de la Mecque & de Medine, ils se font la guerre, & tout est en confusion dans leurs Etats.

Alors le Grand Seigneur en qualité de Calife, ne manque gueres de prendre connoissance de leurs differends, de parler aux Cherifs avec fermeté, & d'installer quelquefois par force un Cherif, en la place d'un autre; mais toujours ce Prince favorisé doit être de la Maison regnante, toute l'autorité du Sultan ne pouvant pas interrompre cet ordre établi.

Il y a un exemple celebre de ces guer-

res civiles entre les Cherifs de la Mecque & de Medine, & de la part que peut y prendre le Grand Seigneur, qui merite d'être rapporté. Il m'a été fourni par un homme extrêmement versé dans les laugues & dans l'histoire des Orientaux, lequel m'a aussi donné la traduction du trait dont il s'agit, en ces propres termes.

„ Louange à Dieu. Lorsque les Rois
 „ des deux sacrées villes se firent la guer-
 „ re l'un à l'autre, après plusieurs com-
 „ bats où fut répandu le sang des Mu-
 „ fulmans pour leur querelle particu-
 „ liere, la nouvelle en parvint au Prince des
 „ vrais croïans, l'Othoman, que Dieu
 „ assiste, lequel leur écrivit cette Lettre.
 „ Après la louange à Dieu, & le sa-
 „ lut aux Rois des deux sacrées villes.
 „ Enfans de la Maison du Prophete,
 „ sachez que les bonnes œuvres sont
 „ bonnes par elles-mêmes, mais que
 „ quand elles sont faites par les enfans de
 „ la Maison du Prophete, elles en sont
 „ plus pures & plus excellentes : & au
 „ contraire les iniquitez sont mauvaises
 „ par elles-mêmes ; mais quand elles
 „ viennent de la part des enfans de la
 „ Maison du Prophete, elles sont enco-
 „ re

„ re plus pernicieuses & plus criminelles.
 „ Je vous conjure donc par le saint Tem-
 „ ple de Dieu, par l'Angle sacré, & par
 „ le Makam, ou le Domicile d'Abraham,
 „ de mettre fin à cette indecence scan-
 „ daleuse, & de vous retirer auprès de
 „ votre Ayeul; sinon, je tirerai son Sa-
 „ bre du fourreau, & je le déchargerai
 „ sur vous.

C'est-à-
 dire,
 Maho-
 met.

„ Le Sultan leur envoïa cette Lettre,
 „ ils la lurent avec attention, & ils en
 „ conçurent une si grande confusion,
 „ qu'ils convinrent tout aussi-tôt de faire
 „ la paix, & ils écrivirent la réponse en
 „ ces termes, au bas de la même Let-
 „ tre.

„ Après la louïange à Dieu, & le sa-
 „ lut. Le serviteur avoüe sa faute, & se
 „ repent devant son Createur. Si vous
 „ voulez châtier, en vos mains est la
 „ puissance; mais si vous pardonnez,
 „ cela sera plus digne de votre pieté.

Mais cette hauteur de la part du Sul-
 tan, & la soumission de la part des Che-
 rifs, ne détruisent pas pour cela leur sou-
 veraineté. Il est vrai qu'elle a reçu quel-
 quefois des atteintes considérables; sur-
 tout du temps de Selim I, & du grand
 Soliman son fils, à qui rien ne résistoit,

& qui par le moyen d'une flote qu'il fit équiper dans le fond de la mer rouge se rendit maître des côtes d'Arabie, & d'une partie du Royaume d'Yemen: mais ses successeurs n'ont pas gardé long temps ces conquêtes; car à l'exception de Gedda, qui est proprement le port de la Mecque, & où les Turcs tiennent encore un Bacha, dont l'autorité est assez bornée, ils ne possèdent plus rien de fort considerable en Arabie. Il n'en est pas de même de la côte opposée, qu'ils ont presque toute usurpée sur les Abyssins, lesquels par ce moien ne possèdent plus de port en propriété sur la mer rouge.

La seconde observation qu'on peut faire, est que la Mecque & Medine, avec les pais qui en dépendent ne sont point situées dans l'Arabie Heureuse, ou dans l'Yemen d'aujourd'hui, comme l'écrivent plusieurs Auteurs, mais dans une Province de l'Arabie en general, qui est contigüe à l'Yemen, à laquelle les Arabes donnent le nom de Hegiaz & de Tahamah: aussi voit-on que ces deux pais ont leurs limites qui les divisent, & qu'ils obéissent à des Princes differens, & independans les uns des autres.

Après le départ du Cherif, qui a donné
né

né lieu à cette digression, il courut un bruit que le Gouverneur de Moka avoit été mandé à la Cour, & qu'il avoit des raisons pour éluder ce voiage; cependant il envoïa au Roi son maître de fort beaux presens de tout ce qui lui étoit venu de plus curieux des Indes, s'excusant sur le grand nombre de vaisseaux qui étoient à Moka, dont les plus considérables étoient les François, qu'il étoit bien aise de voir expedier avant son départ, ce qui lui donneroit lieu de faire d'autres presens de plusieurs raretez de l'Europe.

Le Roi aiant reçu favorablement les presens & les excuses du Gouverneur, il lui envoïa par un de ses principaux Officiers une veste, un sabre, & un beau cheval, comme une marque de distinction, & de son agrément. Lorsque le conducteur de ce present fut arrivé à un lieu de Moka, il envoïa en donner avis au Gouverneur, qui se mit aussitôt en marche accompagné de ses fils, & de toute sa maison, suivi de toute la cavalerie & de la soldatesque, qui sont sous ses ordres; ce qui faisoit un cortège de deux ou trois mille hommes. Le Directeur Hollandois à qui on avoit envoïé des chevaux,

s'y trouva, faisant porter les drapeaux de la Compagnie, avec une escorte de vingts soldats.

La rencontre de l'Envoïé du Roi & du Gouverneur se fit à une demie lieue de la ville, & la reception de la veste se passa avec beaucoup de ceremonie. Le Gouverneur mit d'abord pied à terre pour recevoir la Lettre du Roi, & pour baiser la veste que l'Officier portoit élevée sans descendre de cheval; ensuite cet Officier étant descendu, il la lui revêtit, lui ceignit le sabre & lui presenta le cheval qu'il avoit amené. Le Gouverneur monta dessus, & l'on commença la marche vers la ville au son des timbales, l'Envoïé du Roi étant à la gauche du Gouverneur. Le peuple étoit cependant sorti de la ville en grande affluence pour voir cette ceremonie.

J'ai toujours fort regretté de n'avoir pas pû, par l'embarras & la multitude des affaires, dont j'étois seul chargé, faire un voyage à la Cour du Roi d'Yemen, qui fait sa residence ordinaire à Mouab, ville & château situés dans les montagnes, à plus de cent lieues loin de Moka. On dit que c'est le plus agreable sejour de l'Arabie Heureuse, & où

où le Roi est en même temps en plus grande sûreté que dans les places maritimes.

Ce Prince tient son Roïaume en toute souveraineté, ne reconnoissant pas même le Grand Seigneur en qualité de * Calife; d'ailleurs le Roi d'Yemen outre la grandeur de sa Maison, dont on fait remonter l'origine à une haute antiquité, prend le titre d'Imam par excellence; qualité très-distinguée dans le Mahometisme, que les premiers Califes ont porté, & qui les constituoit Chefs & Pontifes souverains de la Religion Musulmane.

L'Imam est le dépositaire de l'autorité Prophétique parmi les Musulmans.

Cependant le Roi d'Yemen ne possède pas toute l'Arabie Heureuse; car dans l'Yemen même, & sur les côtes de l'Océan, il y a une assez grande étendue de pais qui n'est pas sous sa domination. Dans cette étendue se trouve particulièrement le Roïaume de Fartach, où croissent l'encens, les gommes, & tous les aromates les plus estimés. La ville de Fartach est la capitale de ce Roïaume, aiant aujourd'hui pour principal port celui de Chéer, vil-

F 5 le

* Ce Roi prend lui-même la qualité de Calife.

le située entre Aden, & le Cap de Far-tach.

J'ai déjà dit que les terres seules du Roi d'Yemen, ou pour mieux dire les montagnes les plus fertiles de l'Arabie Heureuse, produisent le café: ceux qui les ont le plus fréquentées, m'ont assuré que dans ces montagnes, & au-delà dans de belles plaines, on y trouve aussi des vignobles, & de beaux arbres fruitiers en quantité, & sur tout des orangers, dont nous avons vû les fruits à Moka, ainsi que des raisins excellens, dont les Arabes ne font point de vin; cela est seulement toléré à l'égard des Juifs, qui le font en cachete, il y a aussi de très-bon blé, & beaucoup de gommes, & d'aromates.

L'animal le plus commun & le plus utile en Arabie, c'est le chameau, sur tout celui de l'espece destinée pour les courses, qu'on nomme Dromadaire, & qui ne porte pas ordinairement la somme; on les dresse de jeunesse à marcher d'une extrême vitesse à force de travail & de coups; enforte qu'il n'y a point de cheval d'amble qui puisse les suivre, un de ces chameaux faisant fort bien vingt lieues de chemin dans une matinée,

née, chose presque incroyable, eu égard à la lenteur de cet animal & à sa grosseur.

Au commencement de la lune de Mars, le Gouverneur de Moka fit égorger en cérémonie quelques-uns de ces animaux, avec un certain nombre de bœufs & de moutons: on en distribua la chair à plusieurs femmes assemblées dans la grande place qui est devant le palais. Celui qui faisoit cette distribution reçût de chaque femme un *commassi*, qui est la plus petite monnoie du pais, de la valeur d'environ deux sols; elle est d'argent avec quelques caracteres Arabes; ces femmes firent ensuite une seconde distribution au reste du peuple, qui passa ce jour-là en grande joie; c'étoit pour célébrer la grande fête du Mahometisme, nommée par les Arabes *Aid al Adhha*, la fête du sacrifice ou des victimes. Cette fête arrive le 10. jour du dernier mois de leur année, auquel jour les pelerins assemblez à la Mecque assistent à un sacrifice solennel, qui se fait à Dieu, au nom de tous les Musulmans.

Il arriva pendant cette fête quelque desordre dans la ville par la facilité qu'a-

voit eue Monsieur de Champloret de permettre à ses gens, contre mon avis, de tenir une espece de cabaret à la porte de sa maison, pour la commodité de nos matelots. D'abord un canonier de son bord, après s'être enyvré de vin d'Espagne & d'eau-de-vie, étant allé se promener hors de la ville dans la plus grande chaleur du jour, fut trouvé mort en pleine Campagne. Ensuite un Banjan s'étant aussi enyvré au même lieu, maltraita plusieurs de ses camarades à coups de sabre, enforte que les plaintes en étant portées au Gouverneur, il envoia un Officier & des soldats pour se saisir de lui: mais ce furieux s'étoit enfermé dans sa maison qu'il ne vouloit ouvrir à personne: les soldats entrèrent par une fenêtré, & le trouverent le sabre à la main, dont il tua trois soldats; l'un desquels mourut le soir même: on le prit enfin de force, & le Gouverneur lui fit trancher la tête dès le lendemain.

Les
Banjans
d'Arabie.

Ce malheureux me fait souvenir de dire ici quelque chose des Banjans en général, par l'entremise desquels se fait tout le commerce d'Arabie. Ils sont tous originaires des Indes, & particu-
lie-

lièrement de l'Isle de Diu dans le Roïaume de Cambaïe, assez près de Surate. Ils viennent en Arabie dès leur bas âge pour y chercher à faire fortune par le commerce; ils se répandent aussi pour ce sujet dans les autres parties de l'Inde.

Il y a parmi eux de tres-riches Marchands, beaucoup de peseurs d'or & d'argent, & des gens enfin de toute sorte de métiers. Au reste ils sont les plus fins Arithmeticiens du monde: car en trois ou quatre caracteres tracez sur l'ongle du pouce, quand ils sont pressés, ils font un compte exact en un clin d'œil. Il faut cependant être sur ses gardes avec eux, car ils trompent avec une merveilleuse adresse. Pour moi je crois que le commerce de ces gens-là a gâté les Arabes, ceux-ci aiant naturellement de la bonne foi & de la probité, se faisant un point d'honneur de paroître tels; mais ils ne laissent pas de tromper aussi, quand ils peuvent le faire seurement.

La Religion des Banjans est une idolatrie bizarre & grossiere; car on dit qu'ils adorent toute sorte d'animaux, mais principalement la vache, qui est le grand objet de leur culte & de leur

amour. Entêtés des opinions de la metempsychose, en sorte qu'ils ne font jamais de mal à aucune creature vivante, & qu'on ne peut leur faire un plus grand déplaisir que de tuer en leur presence quelque animal que ce soit, ils n'ont pas en mourant de plus grand souci que de pouvoir tenir une vache par la queue, afin, disent-ils, que leur ame puisse entrer dans le corps de cet animal chéri.

D'ailleurs, entre plusieurs pratiques superstitieuses, comme de se laver tout le corps à leur lever, & avant & après le repas, de ne rien manger de tout ce qui a vie, & d'aller tous les soirs au bord de la Mer faire leurs prieres, en se mouillant le front avec la main; ils prennent tous les matins d'une certaine composition faite avec de la bouze de vache, mêlée de safran, dont ils se marquent au front, en se prosternant, & en touchant la terre, & aussi aux extrémités des oreilles.

Parmi tant d'absurditez ils ont cela de bon, qu'ils pardonnent aisément les injures, & qu'ils ne font jamais de mal à personne. Enfin ils ont en apparence une grande innocence de mœurs; on dit même que leur nom de Banjan ne signifie

fié autre chose, qu'un homme simple & innocent. Ils ont une langue & une écriture particuliere, dont j'ai rapporté plusieurs pieces, que je crois n'être autre chose que le Malabar.

Au reste, leur habillement est fort singulier, sur tout celui de la tête, qui est une eípece de turban de mouffeline blanche, qu'ils tâchent de faire imiter, tant qu'ils peuvent, les cornes & la tête de la vache; & pour le reste ils portent une eípece d'aube de coton, qui leur descend fort bas, & par deffous une maniere d'écharpe assez longue pour les ceindre tout autour du corps, & qui leur passe aussi entre les cuiffes, ne portant ni bas, ni calçon, & la plûpart allant les pieds nuds. Les plus notables ont une écharpe de foie blanche, brodée aux extrémitez d'autre foie de différentes couleurs.

Les Arabes, qui ont ces Banjans en horreur, & qui ne les souffrent que pour le commerce, ne leur permettent pas de se marier en Arabie, ni d'avoir aucune communication avec les femmes; en sorte qu'ils sont obligez de s'en retourner dans l'Inde, lorsqu'ils veulent se marier, & qu'ils ont fait quelque fortune dans l'Arabie.

El

Il y avoit déjà plus de six mois entiers que nos vaisseaux étoient à Moka, & le terme de nôtre départ approchoit; nous n'avions plus personne à Betelfaguy, tous les achats & tous les envois des cafés de ce canton-là, étoient faits: Monsieur de Champloret, qui y avoit fait sa principale résidence, s'étoit même déjà embarqué sur son vaisseau, à quoi le Gouverneur avoit eu assez de peine de consentir, se contentant de son Ecrivain pour regler ce qui pouvoit le concerner en particulier. Enfin tout nôtre argent se trouvoit employé en cafés, pour la valeur de plus de deux cens mille piastres, en y comprenant le prix des Marchandises du navire Hollandois; & il ne restoit plus qu'à finir quelques comptes avec les Officiers de la douane, & avec quelques particuliers pour d'autres affaires.

Dans ce temps-là je fus obligé de rectifier un assez mauvais procédé de l'Ecrivain dont je viens de parler, lequel s'ennuiant à Moka, s'avisa de s'en aller sans congé, travesti en matelot: il fut reconnu par le Mirebar même, qui en fit grand bruit, & en parla au Gouverneur, après l'avoir arrêté; mais
à

à la priere de cet Ecrivain qui avoit pris une grande allarme, & aussi par honneur, & pour l'interêt de M. de Champloret, qui blâmoit fort le procedé de l'Ecrivain, je racommodai son affaire.

Je commençai par satisfaire pour lui aux petits engagements qui le regardoient: je dis ensuite au Mirebar tout ce qu'il falloit; & un moment après je fus trouver le Gouverneur dans la maison de son Lieutenant, où il étoit assis au bout d'un grand balcon avec plusieurs personnes de consideration, entre lesquelles étoit ce Seigneur dont j'ai déjà parlé au sujet des Dames nos voisines.

On me fit d'abord asséoir; & avant que de m'entendre, le Gouverneur se mit à gronder ce pauvre Mehemet, dont j'ai raconté l'histoire; & s'emportant tout de bon contre lui, il le frappa rudement d'une baguette, & il lui jeta son turban par terre, ce qui est parmi eux une grande ignominie. Je pris alors la liberté d'interceder pour ce malheureux, voiant bien que c'étoit ma presence qui avoit rappellé un fâcheux souvenir. Le Gouverneur s'adoucit, & puis il me donna audience sur l'affaire de l'Ecrivain, à qui je donnai beaucoup
de

de tort. Il eut égard à ma remontrance, & consentit à son embarquement, après toutefois qu'il auroit rapporté un acquit du Serraf, c'est-à-dire de son Orfevre ou Changeur, formalité nécessaire à tous les étrangers qui partent du port de Moka, après y avoir fait commerce. Cela étoit fort aisé, puisque M. de Champloret & son Ecrivain ne devoient plus rien, & que j'avois païé pour eux environ deux cens piaftres avant que de venir au Palais.

Je restai encore bien du temps avec le Gouverneur, qui s'étoit mis en humeur de causer avec moi sur les manieres de l'Europe, s'informant singulièrement des armées du Roi, & de la marine de France. Nous tombâmes ensuite, je ne sai comment, sur le chapitre des femmes ; il trouva nos coutumes bien étranges, par rapport à la liberté dont elles jouissent parmi nous, & à la familiarité que les hommes ont avec les femmes ; familiarité, disoit-il, que les François portent jusques dans l'Arabie, & dont il lui étoit revenu des plaintes de la part des plus considerables habitans de Moka, dont les femmes étoient observées sans nul scrupule, du haut des

ter-

terrasses, jusques dans l'intérieur des maisons; sans parler, ajouta-t-il, en riant, d'une histoire assez galante, arrivée à Betelfaguy, que l'on mettoit sur le compte de l'un de nos Officiers.

Enfin la conversation fut tout-à-fait gaie entre le Gouverneur & moi; & l'on ne peut pas s'entretenir plus agréablement à l'issue de deux affaires assez délicates. Il ne me parla jamais de celle de Sidy Mehemet, qui lui avoit tant fait de peine, soit par considération, soit qu'il voulût l'oublier, pour ne pas commettre davantage son autorité.

Toutes nos affaires de commerce étant enfin expédiées, & le jour fixé pour mon embarquement, arrivé, j'allai prendre mon audience de congé du Gouverneur, qui redoubla toutes ses honnêtetés à mon égard; il voulut même m'engager à faire un plus long séjour en Arabie, me promettant de me fournir les moyens de charger encore des cafés & d'autres Marchandises du pays à un prix dont je serois content, & m'assurant qu'il ne tiendrait qu'à moi de m'enrichir à Moka: & sur ce que je lui représentai, en le remerciant de ses bontés, que tous mes fonds en pia-

tres

tres étoient employés, il me repliqua qu'il m'en fourniroit tant que je voudrois, & que je n'avois qu'à prendre confiance en lui.

Alors je compris qu'avec un peu de bonne volonté, le Gouverneur auroit été bien-aise de se servir de moi pour ses interêts particuliers; car il aimoit fort les profits du commerce, & il s'en mêloit un peu trop ouvertement, dont on commençoit à murmurer dans le pais. J'aurois pû trouver mon compte en entrant dans ses vûes; mais je crus devoir preferer le bien général de la Compagnie, qui m'avoit confié ses interêts, à toute autre consideration: un plus long séjour avoit ses inconveniens; la fortune du Gouverneur pouvoit changer, & nos navires avoient absolument besoin de quitter une Mer, qui par la qualité de ses eaux, engendre à la longueur du temps, des vers dangereux dans les meilleurs bois de l'Europe. Je me débarrassai donc le plus honnêtement que je pus, des offres du Gouverneur, & je me retirai fort satisfait de lui en toutes manieres.

Mon dernier soin fut de paier tout ce que je devois de reste, pour la maison
son

son principale, que j'avois occupée à Moka, & d'en tirer une espece de quit-tance generale, au nom de celui qui l'a-voit louée pour moi. Voici l'écrit qui me fut remis entre les mains, & qui n'est peut-être pas indigne de l'attention des cu-rieux.

„ LOUANGE A DIEU.

„ Cet écrit est pour témoigner que le
 „ Moula, ou le Docteur Aly fils d'Ab-
 „ dalouahab, a payé tout le loyer de la
 „ maison du Rosaire de l'Alfagih * Ke-
 „ der, qu'il avoit prise à ferme en son
 „ nom pour la somme de quatre-vingts
 „ ducats d'or, & qu'il ne reste plus rien
 „ sur son compte dudit loyer qui soit con-
 „ nu. Ce jourd'hui 16. de la lune de
 „ Mouharram, l'an onze cent vingt-un;
 „ écrit par le pauvre devant Dieu, Ca-
 „ sem Alouadgih.

Keder si-
gnifie
propres-
ment
verd ou
ver-
doiant:
les Mu-
sulmans
donnent
ce nom
à Elie
parce
qu'ils le
croient
encore
plein
d'une
vie flo-
rissante
&c.

Sur le point de m'embarquer, il m'ar-
riva un incident avec le Banjan Bira, le-
quel

* *Alfagih Keder* est le nom d'un Docteur en
Droit, appelé Elie, qui avoit fait bâtir cette mai-
son pour y reciter les prieres journalieres en pu-
blic: on donne à ces prieres le nom de Rosaire,
du mot *ouerd*, une rose.

quel au lieu de me satisfaire de plus de mille piaftres, qui me revenoient encore de toutes les affaires que nous avions eues ensemble, dont les comptes arrêtés faisoient foi, prétendit ne me rien devoir; il étoit appuyé du Mirebar & de quelques Officiers du Gouverneur, lequel ne pouvoit pas entrer par lui-même dans cette discussion. Un Capitaine Anglois nouvellement arrivé des Indes, dont le vaisseau étoit mouillé près des nôtres, s'entremet fort honnêtement de nous ajuster, & je lui remis mes interêts; mais il ne put rien gagner sur l'avarice du Banjan, enforte que je fus obligé de m'embarquer avec assez de chagrin, en disant au Mirebar, que puisqu'on me faisoit cette injustice, je pourrois bien me dedommager par quelque represaille, avant que de sortir de cette rade.

Ce n'étoit nullement mon intention; mais je voulus voir ce que la crainte pourroit operer en ma faveur; & pour l'augmenter, étant arrivé sur mon vaisseau, je fis armer les chaloupes, & je les envoyai sonder le port en plusieurs endroits. Cette manœuvre fit d'abord tirer quelques volées de canon des Forts, & peu de temps après, on vit une barque portant pavil-

pavillon blanc , qui vint droit à mon bord ; il en sortit un homme qui me rendit une Lettre du Capitaine Anglois, avec un sac de cinq cens piaftres , qui étoit tout ce que l'obligeant Capitaine avoit pû faire pour moi , me confeillant de m'en contenter ; il me prioit auffi d'ajouter à cette grace une autre faveur , que le Banjan demandoit avec instance, favoir de lui envoyer du drap pour se faire une veste , en figne de reconciliation & de bonne amitié , & pour sauver , disoit-il , son honneur dans le païs , où nôtre différend avoit éclaté.

J'étois fi content des manieres de nôtre Anglois , & j'avois de fi bonnes raisons pour partir incessamment , & avec l'amitié de tout le monde , que j'accordai tout ce qu'on voulut , non fans admirer l'hypocrisie plus que pharifienne du Banjan , qui en me volant visiblement , avoit encore foin de menager fa reputation. Je remerciai le Capitaine Anglois par une Lettre , & puis nous mîmes à la voile, en faluant la Ville & les Forts, comme nous avions fait en entrant.

LET-

L E T T R E V.

Derniere Lettre, qui comprend ce qui s'est passé au retour, depuis le depart de Moka, jusqu'à l'arrivée des vaisseaux à Saint-Malo.

N Ous fortîmes, Monsieur, de la rade de Moka le vingtième Août 1709, & bientôt après du détroit de la mer rouge; nous rangeâmes ensuite la côte d'Afrique jusqu'au Cap de Guardiafui, d'où les courans nous portant trop au Nord, nous fumes contraints de passer entre l'Isle de Zocotora, & la côte de Fartach.

Le 18. Septembre nous trouvant à l'ouest des Maldives, nous rencontrâmes un navire d'Amsterdam, armé de quarante-quatre canons, allant de Batavia à Surate; nous l'attaquâmes, & après une assez bonne défense, nous nous en rendîmes les maîtres. Sa charge fut estimée plus deux cens mille écus: il y avoit plusieurs caisses d'argent, & de l'or en lingots. Nous le menâmes à l'Isle Maurice, pour en débarquer l'équipage.

Nous

Nous vîmes cette Isle, & nous en ap-
 prochâmes, en rangeant sa côte d'une
 demie lieue. Nous apperçumes presque
 sur le bord de la mer un petit bâtiment
 de pierre blanche en forme de chapelle;
 ce qui nous fit juger qu'il y avoit là des
 habitans. En continuant la route, nous
 vîmes peu de temps après, les montagnes
 marquées dans nôtre miroir de mer, à la
 hauteur desquelles devoit se trouver le
 meilleur havre de l'Isle, appelé le Port
 de Peterbothed; nous en mouillâmes à
 trois quarts de lieue; on mit les chalou-
 pes & les canots dehors, pour aller recon-
 nôître ce havre.

L'Isle
 Mauri-
 ce.

Nos gens bien armez descendirent à
 terre, & ayant trouvé un troupeau de
 bœufs sauvages, ils en tuerent deux, &
 les porterent à bord de M. de Champlo-
 ret, qui nous en fit part. Les matelots a-
 voient cependant pris de fort beau pois-
 son, qui se trouva excellent; ce qui nous
 fit bien augurer du pais en général, pour
 y faire nôtre relâche. Nous tirâmes trois
 coups de canon de nôtre navire, pour ap-
 peller les habitans, mais personne ne pa-
 rut.

Le lendemain matin on renvoya les
 chaloupes à terre, pour tâcher de retrou-

G

ver

ver des bœufs, ou d'autres animaux, ce fut assez inutilement; mais on fit une meilleure découverte, car nos gens trouverent un chasseur Hollandois avec une meute de chiens; on l'amena à bord, ses chiens faisant un terrible bruit sur le rivage, où ils l'attendirent deux jours entiers, en criant presque toujours après lui.

Cependant on apprit du Hollandois, que lui & un autre chasseur que nos gens n'avoient pas vû, demeuroient à une habitation proche de la maison blanche, que nous avions prise pour une chapelle; qu'ils appartenoient au Gouverneur Hollandois de l'Isle, lequel leur donnoit une piastre pour chaque douzaine de peaux de cerfs qu'ils rapportoient; qu'ils avoient pour toute arme un bon couteau, dont ils se servoient, après que les chiens avoient forcé le Cerf, leur donnant la chair à manger, pour ne garder que la peau, laquelle étoit ensuite passée en chamois. Ils étoient partis au lever du soleil pour chasser, & ils n'avoient point entendu nôtre canon.

Là-dessus on trouva bon de faire deux choses; la premiere, de renvoyer le lendemain matin cet homme avec une Lettre pour le Gouverneur, par laquelle on
lui

lui demanderoit en payant, des vivres & des rafraîchissemens, tant pour nous, que pour les Hollandois dont nous avions pris le vaisseau, sans quoi ils ne pouvoient manquer de souffrir extrêmement, lui promettant de lui rendre les prisonniers. On resolut aussi que ce même chasseur, lequel nous avions empêché d'avoir dans le vaisseau aucun entretien avec les Hollandois de nôtre Prise, seroit conduit par dix de nos soldats jusqu'au lieu où il trouveroit son camarade; que de là il poursuivroit son voyage vers le Gouverneur, en nous envoyant son camarade en ôtage jusqu'à son retour, s'il n'aimoit mieux revenir lui-même au vaisseau, & faire partir l'autre chasseur avec la Lettre.

Tout cela fut fort bien executé, car le canot revint le soir même, & nous amena le second chasseur, en attendant le retour de l'autre & la réponse du Gouverneur. Nous apprîmes de lui que les Hollandois ne faisoient presque plus de cas de l'Isle Maurice depuis qu'il ne s'y trouvoit plus d'ambre gris, & que le bois d'ébene se vendoit si mal en Hollande; que d'ailleurs les recoltes de ris manquoient depuis long-temps par l'extrême secheresse, ajoutant qu'une mul-

titude infinie de finges & de rats détruisoit tout. Il nous dit aussi que du côté où nous étions mouillez il y avoit beaucoup de cerfs & de cabris ; & que de l'autre côté de l'Isle audelà des montagnes on trouvoit force sangliers , qui faisoient un tel dégât , qu'on avoit depuis peu ordonné une chasse générale pour les détruire , & que les habitans s'étant assemblez , on en tua en un jour plus de quinze cens. Cet homme nous dit enfin qu'il ne restoit plus dans cette Isle qu'environ quatre-vingt Hollandois , & qu'un navire de la Compagnie , qui étoit passé il y avoit deux ans , avoit apporté au Gouverneur un ordre de les transporter avec leurs familles à Batavia , & qu'on attendoit à tout moment le bâtiment qui devoit les y emmener.

Ce même jour-là nous entrâmes avec deux de nos vaisseaux dans le port de Peterbothed , après l'avoir fait sonder , & avoir envoyé les canots de nos prises à la pointe des bancs qui sont à craindre. Les autres navires entrèrent le lendemain , & le jour d'après nôtre chasseur revint avec une Lettre du Gouverneur , & un present de fruits du país , oranges , citrons , patates , &c. La Lettre portoit qu'à

qu'à la rigueur il ne pouvoit rien nous fournir, à cause de la guerre ouverte entre les deux nations, & qu'il étoit en état de se défendre, si nous entreprenions de l'insulter; que néanmoins en considération des serviteurs de la Compagnie de Hollande, nos prisonniers, il nous enverroit des chasseurs, qui pourroient fournir du cerf & des cabrits, s'excusant d'envoyer des bœufs, n'en ayant que pour la subsistance; outre qu'il étoit presque impossible de les conduire de si loin, à travers les bois; que pour des legumes & autres semblables choses, nous en trouverions fort aisément.

Sur cette réponse nous résolûmes de lui envoyer un present. Un Lieutenant qui savoit le Hollandois, & l'Ecrivain de M. de Champloret, en furent les porteurs. Il y avoit, du lieu où nous étions mouillez, sept lieues à faire pour aller par terre au Port & à la Forteresse, où demeure le Gouverneur. Ils trouverent en chemin une petite riviere qu'ils passerent, audelà de laquelle ils le rencontrerent escorté de 25. hommes bien armez. Nos gens furent bien reçus de lui, & regalez en ce lieu-là même de viandes froides; ils bûrent de la biere &

de la ponche , qui est une boisson faite d'un tiers d'eau-de-vie sur deux tiers d'eau , avec des citrons , du sucre & de la muscade.

Le Gouverneur les mena au Fort , où il leur donna fort bien à souper ; la Gouvernante fut de ce repas. Le lendemain il les expédia , en faisant porter avec eux quantité de fruits & d'autres rafraîchissemens. A leur retour nous fîmes assembler les Officiers Hollandois , qui écrivirent eux-mêmes à ce Gouverneur , pour lui représenter que deux ou trois cerfs par jour , c'étoit bien peu de chose pour les équipages de quatre vaisseaux. Le Gouverneur envoya tout aussi-tôt le Lieutenant de la garnison , qui vint nous faire des complimens de sa part , & visiter les Officiers Hollandois , emmenant avec lui deux chasseurs d'augmentation : alors nous eumes quatre & cinq cerfs par jour.

Monsieur de Champloret & moi , & quelques Officiers , tous bons tireurs , allâmes aussi à la chasse , & nous fîmes assez de chemin sans rencontrer les bœufs à qui nous en voulions principalement. Nous nous partageâmes en deux troupes , pour parcourir les deux côtés de la
mon-

montagne, qui étoit fort haute, & tâcher de tuer du moins quelques cerfs & des cabrits ; mais il nous fut toujours impossible de les approcher. Nous avions seulement le plaisir d'en voir une grande quantité. On voit du sommet de cette montagne toute la côte qui est fort couverte de bois.

Nous redescendîmes dans la plaine, marchant toujours à l'ombre, & nous rejoignîmes nos gens, qui étant descendus par un autre côté, avoient trouvé un grand étang dont l'eau étoit très-bonne ; un ravin assez profond y entroit, & son dégorgement se faisoit du côté de la mer, qui en cet endroit-là forme un bras, qui s'avance tout contre l'étang.

Cette découverte nous dedommagea de nôtre rude & inutile chasse ; car nous choisîmes ce même lieu pour faire nôtre aiguade : & les eaux sont là d'une qualité si parfaite qu'elles ne se sont jamais gâtées pendant nôtre traverse, de près de cinq mois, de l'Isle Maurice en France.

Toute nôtre chasse se borna à quelques pigeons rougeâtres, que nous tuâmes, & qui se laissent tellement approcher, qu'on peut les assommer à coups de pier-

rés : je tuai aussi deux chauves-souris d'une espèce particulière , de couleur violette , avec de petites taches jaunes , ayant une espèce de crampons aux aîles , par où cet oiseau se prend aux branches des arbres , & un bec de perroquet. Les Hollandois disent qu'elles sont bonnes à manger ; & qu'en certaine saison , elles valent bien nos becasses. Enfin nous vîmes des chats devenus sauvages , & qui ont été mis dans l'Isle pour tâcher de détruire les rats , qui y sont en très-grande quantité.

En tirant vers les bords de la Mer , nous trouvâmes , à côté d'un petit ravin , un fort beau tombeau de pierre taillée , couvert d'une table de marbre , avec une inscription qui nous apprit que c'étoit le tombeau de la femme d'un Général Hollandois , qui étoit morte en cette Isle , en allant aux Indes. Avant que de nous embarquer , nous mangeâmes sur le rivage d'excellentes huitres , ce qui acheva de nous remettre de nôtre fatigue.

Je fus au bord de Monsieur de Champloret , où nous déliberâmes sur le carénage de nos vaisseaux , qui en avoient un extrême besoin , outre que la dou-
blu-

blure pouvoit être endommagée par les vers. Je crus que l'Isle Sainte-Marie, ^{Isle} éloignée seulement d'une lieue de Ma- ^{Sainte} ^{Marie.} dagascar & d'environ vingt lieues de circuit, nous seroit plus commode pour cette manœuvre par beaucoup de raisons. Monsieur de Champloret, au contraire, fut d'avis de carener au port où nous étions, malgré la disette des vivres, & les autres incommoditez. Je ne voulus point m'opposer à son avis, & pendant qu'on travailloit, je fus me promener à la maison blanche, où je vis un tres-bon port & quelques loges au pied du côteau, qui avoient apparemment servi à des vaisseaux, qui y étoient venus mouiller. Nous y déjeunâmes en intention d'aller aussi voir l'habitation de nos chasseurs Hollandois. Nous poursuivîmes nôtre chemin par des bois, pendant une bonne lieue; c'étoient pour la plûpart des ébeniers & d'autres bois propres à diverses teintures: au reste nous sentions par intervalles une tres-forte odeur de cloux de girofle, quoique cette Isle n'en produite point: ce qui venoit, à ce qu'on nous dit, d'une certaine plante, qui croît à la hauteur de deux ou trois pieds, qui a le même

G 5

goût.

goût & la même odeur que le clou ; on me la montra, & j'en fis moi-même l'épreuve.

Après avoir passé un grand ruisseau sur de grosses pierres de marbre, nous arrivâmes au logement des Hollandois, qui est assez agreable, & environné de cinq autres maisons, dans l'une desquelles est tout le menage des canes de sucre ; nous y vîmes le pressoir, pour faire ce qu'on appelle là le vin de canes, & ailleurs du frangorin, liqueur blanche, aiant de la force & de la douceur, mais dont l'odeur est desagreable à ceux qui n'y sont pas accoutumez. Nous vîmes dans les dehors une belle & grande allée en berceau d'orangers, & d'un autre côté un grand jardin bien entouré de petits citronniers, qui servent de haie contre les singes. Tout cela est entouré de champs cultivés, dans lesquels croissent les patates : nos Hollandois me menerent aussi voir les habitations voisines, où c'étoit à peu-près la même chose ; & enfin un beau bois d'ébeniers : au retour nous mangeâmes du cerf, & nous bûmes du frangorin. Le lendemain, en me promenant dans leur jardin, j'eus le plaisir de voir de derrie-

re la haïe plus de quatre mille singes dans le champ voisin; ils étoient de la plus petite espece; en un moment ils eurent tiré de terre avec leurs pattes de devant, assis sur le derriere, une grande quantité de patates : à mesure que les uns s'en alloient, il en venoit d'autres, qui faisoient le même manège; ce qui auroit longtemps duré sans les chiens qui survinrent, & leur firent gagner le bois.

J'allai me promener ensuite jusqu'à la petite riviere où nos gens avoient rencontré le Gouverneur: je vis de fort belles plaines, & quantité de bois, avec des habitations abandonnées. A mon retour chez nos chasseurs, je fus assez surpris de voir des poulets à la broche: ils me dirent qu'ils venoient des coqs & des poules apportés d'Europe, qui depuis étoient devenus sauvages, en sorte que pour tuer des poulets il falloit aller à la chasse; ces animaux vivent singulierement d'une espece de petit piment, ou de graine, d'un gout si fort, qu'une seule a plus de force dans un ragoût que le poivre concassé. Le lendemain je fis couper du bois d'une grande beauté, propre à faire des meubles, & je retour-

nai à nos vaisseaux, en traversant les bois, dont tout le país est presque couvert jusqu'au rivage de la Mer.

Cependant nos gens continuoient d'aller à la pêche, & prenoient beaucoup de poisson, qui étoit d'un grand secours aux équipages, ennuiés de manger du bœuf & du lard salés: le peu de cerf qu'on avoit, étoit réservé aux malades, & à la table des Officiers, qui le plus souvent étoient réduits à manger du poisson. On en fit même beaucoup saler & secher au soleil pour le voiage, ce qui nous a été d'une grande utilité.

Enfin nos malades étant rétablis, nos vaisseaux bien réparés, nos eaux & notre bois embarqués, nous tinmes la parole que nous avions donnée au Gouverneur de l'Isle, en lui rendant tous nos prisonniers Hollandois: & après avoir pris congé de lui, nous partîmes du port de Peterbothed le 16. Decembre 1709.

L'Isle de Bourbon, ou Mascarin.

Nous mouillâmes encore au dehors, & puis nous mîmes à la voile pour aller à Mascarin, ou l'Isle de Bourbon, habitée par des François. Je m'étois trouvé au bord de Monsieur de Champloret, qui m'engagea d'y rester, nôtre

na-

navire étant trop écarté: & le second jour nous arrivâmes à la rade mal assurée de Saint Denis, la seule où de gros vaisseaux puissent aborder l'Isle de Bourbon. Nous descendîmes à terre le lendemain 19. du même mois. Nous avions salué de sept coups de canon, après avoir mouillé dans cette rade, où il y a un Fort qui nous rendit un pareil salut. Un Capitaine accompagné de quelques habitans, vint nous recevoir au débarquement qui n'est pas bien facile à cause du galet, espece de caillou mouvant, dont tout ce rivage est rempli, & qui fait là un étrange bruit par le roulement de la Mer qui frappe contre, & qui est presque toujours grosse. Nous allâmes de là saluer Monsieur de Charanville, qui nous reçût fort obligeamment, & nous fit servir une colation, où il nous sacrifia plusieurs bouteilles de son meilleur vin, qui commençoit à lui manquer. Nous couchâmes chez lui, & nous y restâmes tout le lendemain pour faire quelques provisions; nous achetâmes des bœufs, mais l'embarquement en fut très-difficile.

Monsieur de Charanville
Gouverneur de l'Isle de Bourbon.

Ce jour-là même nous vîmes passer nos autres navires, qui avoient ordre de

nous d'aller à l'Anse de Saint Paul qui n'est pas si exposée aux vents, & où le débarquement est plus aisé, n'y ayant que des sables. Le lendemain il se leva un vent terrible, qui grossit beaucoup la mer; cependant nous apperçûmes du haut de la maison une chaloupe qui partoît de nôtre bord, prenant le chemin du lieu où nous étions descendus. On jugea d'abord qu'il y avoit quelque chose d'extraordinaire; c'étoit en effet pour nous donner avis que le navire avoit chassé sur ses ancres, & qu'il n'étoit plus en sûreté.

Un François, que nous avions pris en Arabie, venant des Indes, s'étoit embarqué de bonne volonté dans cette chaloupe, en intention de se jeter à la Mer dès qu'elle ne pourroit plus avancer par un si gros tems, & de venir à la nage nous informer de l'état du vaisseau; & c'est ce que nous vîmes du rivage où nous étions accourus. On n'a jamais vû mieux nager que faisoit cet homme, mais son entreprise étoit téméraire; car quand il fut question d'aborder, la Mer étoit si furieuse, & donnoit avec tant de violence contre le rivage, tout rempli de ces grosses pierres
dont

dont j'ai parlé, que c'étoit assez pour l'écraser. Cependant il tenta plusieurs fois de se prendre quelque part; mais le retour de la vague le reportoit au large en un instant. En vain les plus hardis mariniers de ce lieu s'avancerent & firent tous leurs efforts pour le secourir; ce pauvre homme aiant enfin perdu toutes ses forces, fut encore quelque tems le jouet des vagues, & puis il disparut à nos yeux; spectacle bien triste pour nous, & accident dont nous eumes tous un sensible regret.

Nous renvoiâmes à bord la chaloupe qui étoit demeurée au large, en lui faisant un signal; & comme le même gros tems continuoît, nous en fîmes un autre au navire de partir incessamment pour la rade de Saint Paul, prenant la résolution de nous y rendre par terre au travers des montagnes. Nous passâmes encore cette nuit là chez le Gouverneur, où le vin nous manquant tout-à-fait, nous bûmes d'un certain vin de miel, que nous trouvâmes bon, & qui lorsqu'il est bien épuré, a un gout aussi délicat que celui du meilleur vin de Malaga.

Le lendemain matin après avoir bien
de-

dejeûné, nous nous remîmes en marche; le Gouverneur qui voulut être de la partie, & nous, faisant porter un drapeau pour marquer encore aux Officiers du vaisseau de mettre à la voile incessamment, & que nous partions pour l'autre rade: ce qu'ils comprirent fort bien, & executerent à nôtre vûe.

Nous eumes bien de la peine, après quatre grandes pauses sous des arbres, de gagner le sommet de la montagne, moi sur tout qui ne croiant pas aller à pied, n'avois qu'une espee de souliers à la sibustiere faits d'un morceau de peau de cerf, avec un tissu de corroie par dessus; la chose du monde la moins propre à grimper une montagne. Le Gouverneur m'avoit donné deux ou trois Noirs avec un Hamaq pour me porter, mais je ne voulus jamais me risquer dans cette voiture, par la grande difficulté des chemins, tous remplis de precipices & de passages fort dangereux.

Nous trouvâmes après cette montagne, un terrain fort pierreux & mal aisé, & ensuite une autre rude montagne qu'il nous fallut descendre pendant une lieue & demie, sans pouvoir aller au-

tre-

trement qu'à pied, appuyés sur de longs bâtons. Nous arrivâmes ainsi en un lieu nommé la Barque, qui est justement à la moitié du chemin. On se mit sous des arbres pour manger & se reposer, mais il ne s'y trouva point d'eau.

Nous avions jusques là passé par des montagnes couvertes de bois, en trouvant quelques citronniers & quantité de choux palmites, ou de palmiers à qui on a coupé la tête. Il s'agissoit de continuer nôtre route sur le bord de la Mer tout rempli de gros galets, comme à la rade de Saint Denis, n'y aiant point d'autre passage: celui-ci étoit encore rendu impraticable par les vagues de la Mer, qui venoient se briser contre les rochers, & s'étendoient jusqu'au pied de la montagne qui borde toute cette côte; enforte qu'il falloit être fort adroit & fort attentif pour passer, en sautant de roche en roche dans l'intervale du retour des vagues; cependant on voïoit des femmes & de jeunes esclaves faire tout ce chemin, & celui des montagnes, les pieds nuds, avec une facilité surprenante. Pour surcroit de peine, en quittant les bords de la Mer, il falut

se

se refoudre à monter une dernière montagne fort droite, appelée la Couronne, en se tenant des mains autant que des pieds.

Enfin nous arrivâmes au sommet de cette montagne, entièrement épuisés de fatigue, & sans avoir pû trouver une goutte d'eau : ma soif étoit extrême, mais il fallut reprendre courage, n'ayant plus qu'une demie lieue à faire pour arriver au lieu où nous devions coucher. Par bonheur à force de chercher à droit & à gauche sur cette effroïable route, on trouva enfin de l'eau qui fut d'un grand secours pour achever le reste du chemin. La nuit nous prit avant que d'arriver au village où il falloit passer la nuit, auquel on a donné le nom de Bien-venu. Nous y trouvâmes assez bien à souper, & nous y bûmes du frangorin, ou du vin de cannes.

Le lendemain nous eumes des chevaux pour nous porter à Saint-Paul, habitation des François, éloignée d'une bonne lieue de ce village; une lieue de ce pais-là en vaut deux grandes de France. La rade ou plutôt l'anse de Saint-Paul, est au bout d'une plaine, bornée par la montagne que nous venions de

des-

descendre, & formée en partie par une pointe qui s'avance dans la Mer. Cette plaine est d'environ deux lieues de longueur, sur une petite demie lieue de largeur, aiant dans son milieu un grand & profond étang d'eau douce, sur lequel on voit des oies & des canards en quantité, & sur les bords beaucoup de moutons, & d'autre bétail. Tout est bon en ce quartier-là, & singulierement la volaille, mais on la vend cherement aussi bien que les cochons, dont l'espece est fort petite: les tortues de terre & de Mer y sont fort communes; enfin le poisson y abonde, quoiqu'on n'en pêche gueres qu'à la ligne avec les canots du pais, qui ne sont que de troncs d'arbres creusés, qui ne portent pas beaucoup, ni ne peuvent aller au large.

Cependant il s'est trouvé des Noirs de Madagascar, esclaves à Mascarin, qui pour se sauver ont entrepris de faire avec un de ces canots, le trajet d'une Isle à l'autre, en quoi quelques uns ont réussi, & d'autres sont peris. On nous dit que depuis ce temps-là la Compagnie Roïale de France, qui est en possession de Mascarin, avoit resolu de défendre aux habitans d'acheter des Noirs
de

de Madagascar, outre que ces Noirs font les plus méchantes gens du monde. On venoit d'en arrêter quatre, que l'on mit aux fers, accusés d'avoir comploté avec plusieurs autres contre la vie du Gouverneur, des Officiers, & des principaux habitans. La catastrophe devoit se passer la nuit de Noël qui étoit fort proche, & on faisoit les informations de ce complot.

Le jour de la solennité nous assistâmes à la grande Messe, où il y avoit assez de peuple, & nous y vîmes des femmes aussi blanches, & d'un tein aussi frais qu'en France. Elles portent de petits corps, & des jupes legeres, coiffées à la Françoisse; les plus riches ont de la dentelle, & la plûpart vont les pieds nuds. Les hommes & les femmes font là tout à-fait gracieux & obligeans, jusqu'à vous arrêter quand on passe devant leurs maisons, pour vous inviter d'y entrer & de se rafraichir.

Nos Officiers trouvoient ces manieres fort à leur gré; mais pour y répondre, il falloit presenter de la ponche, liqueur assez chere en ce pais-là, puisque l'eau de-vie s'y vend souvent une piastre & demie la bouteille.

Les

Les maisons ou les habitations de cette rade ne sont pas bâties en file, & ne composent pas des rues, comme dans une ville; ce sont tous bâtimens de bois isolés, & n'ayant qu'un seul étage, à cause des ouragans assez frequens, qui renverferoient tout si on leur donnoit plus d'élevation.

L'Isle en général, dont le circuit est d'environ soixante lieues, est fort montagneuse, & assez garnie de bois. On trouve dans certains endroits un fort bon terrain, où l'on recueille du froment & du ris. Tout le travail de la campagne se fait par les esclaves, les habitans travaillant fort rarement.

Parmi les arbres on voit de fort beaux palmiers, qui ne sont pas steriles. Le Gouverneur m'a dit qu'il y avoit tout au plus deux mille ames dans toute l'Isle, qu'elle est bonne, & fort saine pour la vie; enforte que c'est avec quelque raison qu'on l'a comparée au Paradis terrestre: mais elle est presque sans aucun commerce que celui du passage des navires François qui vont aux Indes.

Cependant dès le lendemain des fêtes nous fîmes embarquer nos bœufs & toutes nos autres provisions, pour partir

Cette Isle a environ 60 lieues de circuit. Un Auteur la compare au Paradis terrestre. Les François y aborderent en l'année 1650.

im-

immédiatement après, malgré l'honnêteté du Gouverneur, & celle des habitans qui vouloient toujours nous retenir encore quelques jours.

Comme nous ne demeurâmes pas longtemps à Mascarin, je ne pûs pas apprendre tout ce qu'il y a de remarquable; mais après mon retour un ami me mit entre les mains la relation que je vais joindre à ce que j'ai déjà dit de cette Isle. On ne peut en être mieux informé, puisque celui de qui je la tiens, l'a faite sur les écrits & sur le rapport de M. de Villers, qui a été Gouverneur du païs pour la Compagnie des Indes Orientales, pendant huit ou neuf ans, & a parcouru toute l'Isle avec soin, l'examinant avec exactitude pour la rendre propre à une bonne colonie, comme elle l'est déjà, & qu'elle pourra devenir encore meilleure dans la suite, & même un entrepost considérable pour nos voïages d'Orient. Quoique plusieurs ayent écrit de cette Isle, personne n'en a rapporté les curiositez que l'on va apprendre ici, & qui paroîtront tout-à-fait extraordinaires.

„ L'Isle de Bourbon est dans l'Océan
 „ Ethiopique ou Indien, presque sous le
 „ Tro-

„ Tropique Meridional, à l'est de l'Isle
 „ de Madagascar, dont elle est éloignée
 „ d'environ 80. lieues. Il ne paroît pas
 „ que les Anciens l'ayent connue; aus-
 „ si n'y trouva-t-on point d'habitans
 „ lorsque les Portuguais, après avoir
 „ doublé le Cap de Bonne-esperance,
 „ la découvrirent. Ils lui donnerent le
 „ nom de *Mascaregnas*, à cause que leur
 „ Chef se nommoit ainsi: & le vulgaire
 „ même le lui conserve encore à pre-
 „ sent, en appellant *Mascarins* ses ha-
 „ bitans. Elle n'a proprement commen-
 „ cé d'être habitée qu'en 1654, lorsque
 „ M. de Flacour, Gentilhomme Fran-
 „ çois & Gouverneur de ce qu'on pos-
 „ sedoit dans l'Isle de Madagascar, é-
 „ tant informé que celle de Mascaregnas
 „ étoit d'un excellent terroir & d'un air
 „ merveilleusement sain, y envoya sept
 „ ou huit de ses gens, qui ne pouvoient
 „ guerir des maladies qu'ils avoient con-
 „ tractées à Madagascar. Comme ils
 „ guerirent facilement & en peu de
 „ temps, ils firent naître l'envie à d'au-
 „ tres d'y passer. Depuis ce temps-là on
 „ la nomma l'Isle de Bourbon, mais il
 „ ne s'y est fait d'établissement confide-
 „ rable que lorsque la Compagnie Roia-
 „ le

„ le d'Orient s'en est enfin emparée vers
 „ l'an 1680 , & l'a peuplée particulie-
 „ rement de François sous la domination
 „ du Roi : auffi n'y parle-t-on que la
 „ Langue Françoisse , & on n'y professe
 „ que la Religion Catholique , avec des
 „ Prêtres seculiers qui en ont soin. Cet-
 „ te Isle plus longue que large , est d'en-
 „ viron 65. lieuës de tour , s'étendant
 „ de l'ouest à l'est.

„ Son terroir est un plat pais tout au-
 „ tour & sur les bords de la mer , de peu
 „ d'étendue jusques aux montagnes qui
 „ font le milieu de l'Isle selon sa lon-
 „ gueur. Elles sont entrecoupées de Val-
 „ lons , & plusieurs rivieres en sortent
 „ & arrosent les terres. Le plat pais est
 „ divisé en trois quartiers , sçavoir Saint
 „ Denis , Saint Paul & Sainte Suzan-
 „ ne , dans lesquels les habitans ont bâti
 „ leurs *cases* & établi leurs habitations,
 „ qui ne forment point encore de ville ,
 „ ni de bourg. Il y a déjà considerable-
 „ ment de terres défrichées & cultivées.
 „ On y cueille du blé , du ris , du blé
 „ d'Espagne , du mil , & beaucoup de
 „ legumes.

„ La terre dans ce qui est plat pais ,
 „ n'a de profondeur jusqu'au roc qu'en-

„ vi-

„ viron deux pieds ; ce qui fait qu'elle
 „ est bientôt lasse, & qu'il faut la lais-
 „ ser reposer. On trouve davantage de
 „ profondeur de bonne terre dans la
 „ montagne, chose assez extraordinai-
 „ re. Ceux qui ont assez de courage &
 „ de moiens pour défricher, y trouvent
 „ leur compte. En 1708. il y avoit en-
 „ viron neuf cens habitans dans l'Isle,
 „ tant en Chefs de famille qu'enfans &
 „ esclaves Negres. Il y a un Gouver-
 „ neur, un Greffier & un Garde-maga-
 „ sin pour la Compagnie d'Orient. Tout
 „ leur commerce, outre celui qui peut
 „ être entre les habitans, consiste à en-
 „ voier tous les ans une barque à Pon-
 „ ticheri, sur la côte de Coromandel,
 „ & à recevoir les navires qui passent
 „ pour l'Orient, ou qui en reviennent,
 „ auxquels on fournit ce qui leur est ne-
 „ cessaire, & sur quoi le vendeur fait
 „ un grand profit.

„ L'air de cette Isle est admirable
 „ pour la santé, les *Crioles* néanmoins,
 „ qui sont ceux qui naissent sur les lieux,
 „ ne vivent pas vieux ordinairement ;
 „ mais les autres vont souvent jusqu'à
 „ cent ans. Les maladies extraordinai-
 „ res du país sont la colique, & un ac-

H

„ ci-

„ cident qu'ils appellent *mal de chien*,
 „ que l'on guerit en brûlant le talon du
 „ malade jusqu'au vif avec un fer rou-
 „ ge. On ne voit point de bête veni-
 „ meuse dans cette Isle. Vers l'Orient
 „ il y a un furieux *volcan*; montagne,
 „ qui vomit du feu & fait de grands ra-
 „ vages, tantôt d'un côté, tantôt de
 „ l'autre. Ses feux sont perpetuels, &
 „ les environs sont tout brûlés & cou-
 „ verts de pierres fondues par ces feux,
 „ cassantes & tranchantes comme les
 „ pierres à fusil. Ce pais est desert, sul-
 „ fureux, & ne vaut du tout rien : on
 „ le nomme *le pais brûlé*. Les terres du
 „ haut des montagnes sont meilleures
 „ que celles d'en bas : il y fait très-
 „ froid, & on n'y manque point de gla-
 „ ce, chose à remarquer, car c'est sous
 „ le Tropicque.

„ Entre ces plaines, qui sont sur les
 „ montagnes, la plus remarquable, &
 „ dont personne n'a rien écrit, est celle
 „ qu'on a nommée *la plaine des Caffres*,
 „ à cause qu'une troupe de Caffres es-
 „ claves des habitans de l'Isle, s'y é-
 „ toient allé cacher, après avoir quitté
 „ leurs maîtres. Du bord de la mer on
 „ monte assez doucement pendant sept
 „ lieues,

„ lieuës, pour arriver à cette plaine par
 „ une seule route, le long de la riviere
 „ de Saint Estienne, on peut même fai-
 „ re ce chemin à cheval: le terrain est
 „ bon & uni jusqu'à une lieuë & demie
 „ endeca de la plaine, garni de beaux
 „ & grands arbres, dont les feuilles qui
 „ en tombent servent de nourritures aux
 „ tortues que l'on trouve en grand nom-
 „ bre. On peut estimer la hauteur de
 „ cette plaine à deux lieuës au-dessus de
 „ l'horison; aussi paroît-elle d'enbas tou-
 „ te perdue dans les nues. Elle peut a-
 „ voir quatre ou cinq lieuës de circon-
 „ ference: le froid y est insupportable;
 „ & un brouillard continuel, qui mouil-
 „ le autant que la pluie, empêche qu'on
 „ ne s'y voie de dix pas loin; comme
 „ il tombe la nuit, on y voit plus clair
 „ que pendant le jour: mais alors il y
 „ gele terriblement, & le matin avant
 „ le lever du soleil, on découvre la plai-
 „ ne toute glacée. Mais ce qui s'y voit
 „ de bien extraordinaire, ce sont cer-
 „ taines elevations de terre, taillées pres-
 „ que comme des colonnes, rondes, &
 „ prodigieusement hautes; car elles n'en
 „ doivent gueres aux tours de Nôtre-
 „ Dame de Paris. Elles sont plantées

„ comme un jeu de quilles , & si sem-
 „ blables qu'on se trompe facilement à
 „ les compter. On les appelle des *Pitons* :
 „ si on veut s'arrêter auprès de quel-
 „ qu'un de ces pitons pour se reposer,
 „ il ne faut pas que ceux qui ne s'y re-
 „ posent pas , & qui veulent aller ail-
 „ leurs , s'écartent seulement de deux
 „ cens pas : ils courroient risque de ne
 „ plus retrouver le lieu qu'ils auroient
 „ quitté; tant ces pitons sont en grand
 „ nombre , tous pareils , & tellement
 „ disposez de même maniere , que les
 „ Crioles , gens nez dans le país , s'y
 „ trompent eux-mêmes : c'est pour ce-
 „ la que pour éviter cet inconvenient,
 „ quand une troupe de voyageurs s'ar-
 „ rête au pied d'un de ces pitons , & que
 „ quelques personnes veulent s'écarter ,
 „ on y laisse quelqu'un , qui fait du feu
 „ ou de la fumée , qui serve à redresser
 „ & à ramener les autres : & si la bru-
 „ me étoit si épaisse , comme il arrive
 „ souvent , qu'elle empêche de voir le
 „ feu ou la fumée , on se munit de cer-
 „ tains gros coquillages , dont on laisse
 „ un à celui qui reste auprès du piton ;
 „ ceux qui veulent s'écarter emportent
 „ l'autre ; & quand on veut revenir , on
 „ souf-

„ souffle avec violence dans cette co-
 „ quille comme dans une trompette ,
 „ qui rend un son très-aigu , & s'entend
 „ de loin ; de maniere que se répondant
 „ les uns les autres , on ne se perd point ,
 „ & on se retrouve facilement. Sans
 „ cette precaution on y feroit attrapé.
 „ Il y a beaucoup de Trembles dans
 „ cette plaine , qui sont toujours verds :
 „ les autres arbres ont une mousse de
 „ plus d'une brassée de long , qui couvre
 „ leur tronc & leurs grosses branches.
 „ Ils sont secs , sans feuillages , & si moi-
 „ tes d'eau , qu'on n'en peut faire de
 „ feu. Si après bien de la peine on en a
 „ allumé quelques branchages , ce n'est
 „ qu'un feu noir sans flâme , avec une
 „ fumée rougeâtre qui enfume la vian-
 „ de au lieu de la cuire. On a peine à
 „ trouver un lieu dans cette plaine pour
 „ y faire du feu , à moins que de cher-
 „ cher une élévation autour de ces pi-
 „ tons ; car la terre de la plaine est si
 „ humide , que l'eau en sort par tout ;
 „ & on y est toujours dans la boue &
 „ mouillé jusqu'à mi-jambe. On y voit
 „ grand nombre d'oiseaux bleus , qui se
 „ nichent dans les herbes & dans des
 „ fougères aquatiques. Cette plaine étoit

„ inconnue avant la fuite des Caffres :
 „ pour en descendre , il faut reprendre
 „ le chemin par où on y est monté , à
 „ moins qu'on ne veuille se risquer par
 „ un autre , qui est trop rude & trop
 „ dangereux.

„ On voit de la plaine des Caffres la
 „ montagne des trois *Salases* , ainsi nom-
 „ mée , à cause des trois pointes de ce
 „ rocher , le plus haut de l'Isle de Bour-
 „ bon. Toutes ses rivieres en sortent , &
 „ il est si escarpé de tous côtez que l'on
 „ n'y peut monter.

„ Il y a encore dans cette Isle une au-
 „ tre plaine appelée de *Silaos* , plus hau-
 „ te que celle des Caffres , & qui ne
 „ vaut pas mieux : on ne peut y mon-
 „ ter que très-difficilement.

„ L'Isle de Bourbon est fort bien boi-
 „ sée , mais d'autres arbres que ceux
 „ d'Europe. Il y en a d'une hauteur &
 „ d'une grosseur étonnante. On y trou-
 „ ve l'*Ebene* , qui n'est que le cœur de
 „ l'arbre , & qui n'a jamais plus d'un
 „ demi-pied de diametre de sa grosseur.
 „ Il y croît aussi certains arbres , dont
 „ on peut faire de fort bonnes futailles.
 „ On y recueille beaucoup d'aloès ; &
 „ sans le grand soin que demandent les

„ gom-

„ gommés, on y en recueilleroit beau-
 „ coup d'excellentes que l'on néglige.
 „ L'arbre *Tacamaca* & celui du *Benjoin*
 „ y viennent fort haut, aussi-bien qu'un
 „ autre appelé *Natte*. On y trouve des
 „ oiseaux appellez *Flamans*, qui exce-
 „ dent la hauteur d'un grand homme.
 „ Cette Isle a un grand défaut, elle
 „ n'a aucun port, ni de lieu pour en fai-
 „ re. Deux rades foraines, l'une à S.
 „ Paul, l'autre à S. Denis, sont le seul
 „ ancrage où les navires qui passent,
 „ peuvent s'arrêter & se rafraîchir: mais
 „ gare la saison & la rencontre des ou-
 „ ragans, ces horribles tempêtes qui dé-
 „ folent ces mers en certains temps. On
 „ voit dans cette Isle une riviere fort re-
 „ marquable, en ce que son fond est
 „ tellement couvert & pavé, pour ainsi
 „ dire, de longues & très-grasses an-
 „ guilles, qu'on lui en donne le nom.

Le soir qui précéda celui de nôtre em-
 barquement, on s'apperçut que le ciel,
 ordinairement assez serein en ce lieu-là,
 se couvrait, & il commença de faire u-
 ne petite brume, qui se convertit en
 pluie douce, sans qu'il fît le moindre
 vent. Ce fut là le premier signe d'un
 ouragan qui se formoit, La nuit on en-

Tempête
 te par
 un oura-
 gan.

tendit un grand bruit , comme de roulemens dans les montagnes , & un peu après il arriva des gens de la campagne , qui rapportèrent avoir vû les ruisseaux se déborder & les oiseaux sortir des bois , où l'on entendoit des bruits effroiabiles.

Nous nous préparâmes dès la pointe du jour à gagner nos bords en diligence. Il pleuvoit & éclaircit beaucoup , & l'air étoit fort épais. Monsieur de Champloret & moi ayant pris congé du Gouverneur , nous nous embarquâmes separement dans des canots , qui nous portèrent chacun à nôtre bord. Ce fut le canot du Capitaine du port qui me rendit ce service ; car je fus obligé de laisser le mien pour porter nos Officiers , qui malgré l'apparence d'un ouragan , étoient encore venus à terre , croyant se bien divertir.

Le vent , qui s'étoit mis à souffler , augmentoit de moment à autre , & les vagues grossissoient de même ; les navires chassoient , & l'ouragan ne pouvoit pas se manifester plus ouvertement ; le ciel étant tout couvert de nuages bas , & épais , au moment que je fus à bord.

J'y arrivai heureusement assez-tôt pour faire appareiller les huniers ; car comme
me

me je viens de dire, nous chassions, & par surcroit de disgrâce la beque de nôtre ancre rompit, & il étoit à craindre d'aller nous briser sur nos navires, que nous eussions aussi fait perir. J'avois déjà fait mettre le cable au cabestan, lorsque nous vîmes nôtre navire demarcher & culer en arriere; je fis tout aussitôt couper le cable, hisser les huniers à un certain point, & appareiller l'artimon qui se déchira.

Dans ce moment Monsieur de Champloret se trouvoit sur le vent à nous, & couroit un bord pour nous doubler; mais il ne pouvoit gueres le faire sans courir le risque de nous aborder. Heureusement je fis tenir le vent, & nôtre navire qui gouvernoit parfaitement bien, para; mais il étoit en même temps dans un autre peril; car nous ne pouvions presque arriver sans perdre nos autres navires, & nous perdre avec eux.

Lorsque je fus tout-à-fait hors de la rade, je fis ferrer les huniers pour demeurer à la cape; car le vent augmentoit toujours: ce qui me fit prendre la resolution de me mettre au large, c'est que dans les ouragans les vens tournent d'un moment à l'autre, & font plus

H 5

de

de la moitié du tour du compas.

Nos Officiers arriverent cependant avec beaucoup de peine & de risque, après avoir été bien mouillez, le canot étant si plein d'eau, qu'on fut obligé de l'abandonner, en coupant l'amarré qui le tenoit.

Nous voyions encore nos autres navires dans le même embarras où nous avions été. Monsieur de Champloret avoit mis en travers, & attendoit sa chaloupe, qui étoit allé sauver son ancre; mais elle ne put gagner le navire pour être trop au vent, & courut risque de se perdre. Elle joignit enfin le bord du *Vainqueur*, qui heureusement l'attendit, & la sauva.

La pluie & le vent continuoient toujours de la même force, & j'étois si mouillé que je fus obligé d'aller un moment dans ma chambre pour changer, pendant lequel temps nos Officiers firent indiscrettement faire route, vent derriere: & quand je remontai sur le Gaillard, je ne vis plus nos autres navires. Nous revinmes au vent pour tâcher de les revoir, ce que nous ne pûmes plus faire depuis. Le matin du lendemain, le vent diminua quelque peu, mais

mais la Mer étoit toujours fort agitée.

Cet ouragan qui causa fans doute, autant & plus de dommage sur la terre, que sur la Mer, nous fit un grand tort en particulier : car de tous nos bœufs embarqués, nous n'en pûmes rechaper que deux, les autres perirent dans la tourmente; on en sala la chair inutilement, n'ayant pas pû se conserver. On sauva par bonheur quarante grosses tortues de terre, auxquelles on ne donnoit rien à manger, se nourrissant de leur graisse, à ce que l'on croit.

Nous trouvâmes encore quelque mauvais temps par le travers du banc des aiguilles, & ayant alors le vent contraire & la Mer fort grosse, nous y demeurâmes deux jours à la cape. Nous avions rencontré un navire Danois, venant de la côte de Coromandel, où cette Nation a un comptoir à Tringuebare : il fut long-temps à se résoudre de nous venir parler, malgré les coups de canon que nous lui tirâmes; il nous fuïoit tant qu'il pouvoit, croïant que nous devions nous contenter de voir son pavillon. A la fin les coups reïterés, dont les boulets commençoient d'incommoder ses mats, le firent résoudre d'arriver sous

le vent, en nous demandant d'où nous étions. Nous avions pavillon Anglois, & nous le forçâmes de mettre sa chaloupe dehors, ne pouvant s'excuser sur le temps, qui étoit beau, & la Mer calme.

Nous visitâmes son passeport qui étoit de plus de quatre années, les livres du comptoir de Trinquetbare que le Directeur envoioit à la Compagnie de Danemarck, & nous lûmes quantité de lettres. Nous retinmes toutes celles qui étoient pour l'Angleterre & la Hollande, où l'on faisoit de grandes plaintes sur les Armateurs François, & de nous en particulier, disant que trois navires Malouins troubloient tout le commerce des deux Nations dans la Mer des Indes, & que si on n'y remédioit, il arriveroit de plus grandes pertes, ajoutant que quatre navires Anglois avoient été obligez de se retirer dans un Port, & de mettre leur argent à terre, crainte d'y être forcés. Après avoir renvoié la caisse des papiers du comptoir, & toutes les lettres qui ne nous regardoient point, nous souhaitâmes un bon voyage au Capitaine Danois, qui alloit relâcher au Cap de Bonne-esperance.

Nous

Nous passâmes ensuite à la hauteur de ce Cap, mais à plus de 60. mille de distance, & on pensa à faire route pour gagner l'Isle de l'Ascension, esperant d'y rencontrer nos camarades, ou d'en apprendre des nouvelles, & d'y prendre des tortues, qui sont là en grande abondance; mais nous ne pûmes jamais trouver cette Isle. On y laisse ordinairement une bouteille bien bouchée, avec une Lettre dedans, au pied d'une croix, pour donner avis de son passage & de tout ce que l'on veut.

Isle de
l'Ascen-
sion.

Il ne nous arriva rien d'extraordinaire dans la suite de nôtre navigation, jusqu'au passage de la Ligne, qui nous fut fort heureux, par un petit vent frais, & très-peu de pluie. Nous n'y sentimes pas les mêmes chaleurs que nous avions trouvé en venant d'Europe; mais je crois que ce changement n'étoit gueres que par rapport à nous, qui étions déjà accoutumés aux chaleurs brûlantes des côtes d'Arabie, en sorte que nous ne trouvions plus rien qui en approchât.

Sous la hauteur de trente-quatre degrés de latitude Nord de la Ligne, nous eûmes la vûe d'un Navire que la nuit

nous fit perdre : il louvoïoit comme nous, courant les bordées par les vents contraires, ce qui nous fit croire qu'il tenoit comme nous la route de l'Europe : nous le revîmes le lendemain, & nous l'approchâmes. Je jugeai que ce pouvoit être un de nos camarades, ce que nous eussions bien-tôt reconnu, si dans le temps que je prenois un peu de repos, nos gens n'avoient pas changé la route, enforte que nous ne le revîmes plus.

Isles
Açores.

Nous passâmes fort au large des Isles Açores, & nous vîmes beaucoup de ces oiseaux nommés des Calculots & des Dardins, ce qui nous fit croire que nous n'étions pas éloignés des Vegies, trois grands écueils qui sont au large de ces Isles.

Dix ou douze jours après, nous vîmes un navire : & comme il faisoit sa route sans crainte, ayant un passeport d'Angleterre, nous le joignîmes en peu de temps. Son pavillon étoit Espagnol, & le nôtre Anglois. Il mit sa chaloupe à la mer, pour nous faire entendre qu'il étoit de S. Sebastien, & nous faire voir ses expéditions de ce lieu-là. On se servit de sa chaloupe pour aller visiter

ter son bord , & on nous rapporta que tout l'équipage étoit Basque. Il n'y avoit que huit jours que ce vaisseau étoit parti pour aller à la pêche de la baleine : il nous fit voir son * Point , suivant lequel il s'estimoit être à quarante lieues à l'ouest de Waterfort , sur quoi nous corrigeâmes nos routes , trouvant que nous avions fait erreur dans l'estime du chemin de nôtre navire , qui n'alloit pas si vite que nous le pensions , à cause qu'on n'avoit pas pû le nettoyer entierement des rocailles , qui étoient demeurées dessous.

Nous eûmes ensuite pendant huit jours , des vents d'est tout-à-fait contraires à nôtre route , sans pouvoir aborder aucune terre , & nous avions déjà consommé deux barriques de biscuit que l'Espagnol , dont je viens de parler , nous avoit donné , en nous apprenant qu'il y avoit eu en Europe un tres-rude hiver , & que le blé étoit fort cher partout. A la fin les vents étant devenus bons , nous continuâmes nôtre route :
 &

* Point , ou estime journaliere du chemin que fait un vaisseau , marquée par un point sur la carte marine.

& deux jours après nous fondâmes, trouvant le fond à quatre-vingt-dix brasses; nous connûmes par là que nous étions sur le banc, qui est au dehors des Sorlingues à la distance de cinquante lieues.

Le lendemain sur les huit heures du matin, nous découvrîmes quatre navires, dont trois avoient le vent sur nous, & l'autre étoit devant nous. On vint m'en avertir, & je les vis avec la lunette, sans pouvoir discerner, & reconnoître le corps du bâtiment. Je fis toujours faire la même route, & le vaisseau qui étoit devant nous faisant la sienne, il se trouva en peu de temps à une portée de canon du nôtre; il ferra ses perroquets, & carga ses basses voiles. Cependant j'avois fait rafraichir l'équipage pour se préparer au combat; mais ce navire qui avoit l'air Hollandois, voiant la disposition du nôtre, qui ne lui étoit inferieur en rien, repareilla ses voiles, & sans montrer son pavillon, fit sa route, & nous continuâmes la nôtre, le perdant de vûe, lui & ses camarades.

Isle
d'Ouef-
lant.

Le jour suivant qui étoit le sept de
Mai 1710, à demeure de jour nous eû-
mes

mes l'agréable vûe de l'Isle d'Ouessant, & nous l'approchâmes. Alors quelques Officiers, qui avoient acquis des Marchandises de l'argent qu'ils avoient detourné dans nos prises, ne souhaiterent rien tant que d'entrer à Brest, & ils me le firent proposer, sous pretexte de mes propres interêts: je répondis que ni ma santé, qui étoit déjà fort altérée, ni mon interêt particulier, ne me feroient jamais oublier l'interêt général de la Compagnie, à laquelle on favoit bien que j'étois fortement attaché; qu'ainsi le vent étant bon, j'étois d'avis d'en profiter.

Il est sûr qu'il auroit été très-avantageux pour moi d'aller à Brest, mais j'étois incapable de prendre ce parti-là, quand j'aurois prévu même qu'on me feroit paier à Saint Malo des droits exorbitans, & que la Compagnie à qui je faisois ce sacrifice de mes propres interêts, me traiteroit ensuite avec assez de rigueur, en oubliant ses promesses & mes services.

En faisant route pour Saint Malo, nous vîmes un navire de trente canons qui sortoit du Four, & qui venoit droit à nous: on se prepara encore au combat,

Arrivée
à Saint
Malo.

bat, cependant à une lieue de distance il prit un autre parti, commençant à fuir par la même route que nous avions à tenir; nous le perdîmes de vûe à deux heures après midi.

Le lendemain matin nous trouvant à la vûe de Saint Malo, & du côté de la Conchée, je fis faire des signaux. Nôtre principal Interessé dépêcha tout aussi tôt un batteau à son Commis, qui me rendit une Lettre de sa part, me donnant ses ordres pour faire entrer le navire, & m'envoiant un Pilote pour cet effet. J'avois déjà approché de l'endroit qu'on appelle la grande porte, contre la mauvaile intention des Officiers dont j'ai déjà parlé, qui avoient comploté entre eux, aiant à leur tête l'homme le plus mutin & le plus déterminé qu'on puisse voir, & fait serment de mener le navire malgré moi sous le Cap de Frehele, & d'y mouiller, dans le dessein de débarquer là tout ce qu'ils pourroient, menaçant de casser la tête à quiconque voudroit s'y opposer. Cependant malgré tous ces discours je fis gouverner, pour entrer dans la rade, & nous y mouillâmes heureusement le huitième.

Le

Le principal Interessé, dont j'ai déjà parlé, vint à nôtre bord. Après les premières civilités, je lui dis nettement que tels & tels Officiers qu'il voioit devant lui, étoient autant de serviteurs infideles de la Compagnie. Je le tirai ensuite à l'écart pour lui faire le détail de tout, & singulierement pour lui apprendre que le nommé Guillaume Serot, dit la Croix, homme de néant, brutal & rempli de mauvaises qualités, auteur du complot dont j'avois empêché l'exécution, avoit pris un barreton d'or, de valeur de près de vingt mille livres, qu'il avoit ferré dans son coffre, où il avoit fait une cache exprès. Là-dessus on appella le Lieutenant général de l'Amirauté, devant lequel on commença une procédure dans les formes, contre ce Serot, qui fut mis en prison dans la ville, & nia le fait pendant deux jours entiers; mais enfin deux de ces Messieurs de la Compagnie l'ébranlerent à force de menaces. Il dit alors qu'il n'avoit que le milieu de la barre d'or, les deux bouts aiant été sciés; sur quoi on le fit embarquer, & ces Messieurs allerent avec lui sur le vaisseau pour chercher dans
le

le lieu où il disoit avoir mis cette pretendue portion de barre d'or. Ils virent veritablement la cache en question, & ils trouverent le barretton d'or en son entier, sans avoir été le moins du monde diminué, ni alteré.

Quelques jours après, les autres navires dont j'avois été separé, arriverent heureusement au même port, & la Compagnie eut tout lieu d'être satisfaite du succès de son entreprise.



R E.

RELATION

DU VOYAGE DE MOKA,
à la Cour du Roi d'Yemen, dans les
montagnes d'Arabie, fait dans la secon-
de Expedition des années 1711, 1712,
& 1713.

LA Compagnie des Negocians
de Saint Malo, formée prin-
cipalement pour faire le com-
merce du café dans l'Arabie
Heureuse, s'étoit si bien trouvée de la
premiere Expedition, dont on vient de
lire le détail, qu'elle ne tarda pas long-
temps d'en entreprendre une seconde,
laquelle n'a pas eu un moindre succès,
& n'interessera pas moins la curiosité du
public que la precedente. Cette Com-
pagnie fit pour cela armer deux des meil-
leurs Navires de ce port, *la Paix*, &
le Diligent, lesquels sortirent de Saint
Malo au commencement du mois de Jan-
vier 1711, sous le commandement de
Messieurs de la Lande & de Briselaine,
Capitaines experimentés.

Ces Navires ne pûrent jamais gagner
le

le détroit de la mer rouge dans le mois d'Août , temps auquel les vents étoient encore propres pour y entrer. Ils virent bien l'Isle de Zocotora , mais ils ne pûrent pas l'approcher , non plus que la côte d'Aden , parce que la mousson regnoit alors du nord-est. Pour ne point perdre de temps , les Capitaines prirent le parti d'aller croiser sur le Cap Comorin , lequel avec l'Isle de Ceilan , forme le détroit de ce nom , & est un des plus grands passages de l'Asie.

Ce Cap tire son nom de l'Isle de Comar , à l'Orient des Maldives.

Ils furent assez heureux dans cette course pour enlever deux Navires Anglois richement chargés , qu'ils joignirent à un Navire Hollandois , pris en-deça du Cap de Bonne-esperance ; & environ un mois après , ils retournerent sur les côtes d'Arabie.

Ils furent d'abord à Aden pour y prendre des pilotes capables de les conduire sûrement dans la mer rouge , mais ils n'en pûrent pas trouver. On dit que les Arabes se font un scrupule de religion de s'embarquer sur nos vaisseaux ; cependant ils arriverent heureusement à Moka , & ils y mouillèrent avec les prises le 2. Decembre 1711. Ils trouverent pour Gouverneur de Moka , celui qui l'étoit

l'étoit d'Aden lors du premier voyage. Il avoit pris la place de son frere Cheik Saleh, que le Roi d'Yemen avoit fait Visir, ou son principal Ministre. Ce nouveau Gouverneur reçut parfaitement bien nos Capitaines, & il leur accorda même quelque distinction particuliere pour les droits.

Quelque temps après, le Roi d'Yemen tomba malade; son nouveau Ministre lui vanta l'habileté des Medecins François, lui conseillant d'en faire venir quelqu'un des navires arrivés à Moka. Le Roi donna là-dessus ses ordres à Cheik Saleh même, lequel envoya tout aussitôt des députés à nos Capitaines, avec une Lettre fort civile, qui contenoit le sujet de leur députation. Pour marquer que le voyage étoit important, le Ministre avoit donné pour Chef à ces députés Sidy Abedil, premier Secretaire du Roi, accompagné d'un Officier: il portoit pour marque de son autorité, une petite hache d'arme à manche d'argent, pendue à sa ceinture, ou à la selle de son cheval.

La Lettre du Ministre ayant été reçue, & interpretée, les Capitaines prirent un peu trop à la rigueur le terme
de

de Medecin , qui s'y trouvoit plusieurs fois repeté , & ils répondirent en vrais marins , qu'ils n'avoient point de Medecins sur leurs vaisseaux , mais des gens habiles à couper des bras & des jambes , & à panser des plaïes , lesquels se mêloient aussi de traiter les malades , & que quelquefois ils les guerissoient.

Les deputés dirent que c'étoit de cette espece de Medecins que le Roi avoit besoin , s'agissant d'un abcès fâcheux qu'il avoit dans l'oreille , & qu'il se promettoit beaucoup de leur habileté. Alors nos Capitaines delibererent entre eux , & ils resolurent de profiter de cette conjoncture , pour faire connoître la Nation Françoise au Roi d'Yemen , & pour connoître mieux qu'on n'a encore fait , le país qui est sous sa domination , pour tirer de tout cela le plus d'utilité qu'il seroit possible pour le commerce.

Dans cette vûe , & pour répondre à l'honneur qui leur étoit fait , ils firent au Roi d'Yemen une députation dans les formes ; ils en chargerent Monsieur de la Grelaudiere Major de la garnison de Pondichery , originaire de la Province d'Anjou , lequel étant bien aise de repasser en France , étoit venu des Indes à
Moka

Moka avec nos Capitaines, qui l'avoient mis sur la prise Hollandoise pour Commandant. Ils le choisirent comme un homme d'esprit & de conduite, & qui favoit assez les langues, pour n'être pas la duppe d'un Interprete Portuguais qu'on lui donna pour l'Arabe.

On forma quelque suite à ce Député, & on le fit accompagner singulierement du Sieur Barbier, habile Chirurgien du vaisseau le *Diligent*, mais qui ne l'étoit qu'en second du Sieur des Noyers, premier Chirurgien de l'armement, lequel on jugea à propos de retenir pour le besoin des navires. Enfin les Capitaines chargerent les Députés de quelques presents pour le Roi; la principale piece étoit une fort belle glace de cinq à six pieds de hauteur; il y avoit aussi une paire de pistolets curieusement travaillés, & quelques pieces de nos plus beaux draps.

Nos Députés, & ceux du Roi d'Ye-
men partirent de compagnie de Moka,
le 14. Février 1712, vers les quatre heu-
res du soir, montés sur de fort beaux
chevaux, & très-proprement harnachez.
La troupe étoit d'environ vingt person-
nes, escortée par une Compagnie de Ca-
valeur.

Départ
de Mo-
ka pour
la Cour
du Roi
d'Ye-
men.

valerie, & suivie de plusieurs chameaux & d'autres bêtes de charge, car on portoit toutes les commodités nécessaires pour ce voyage.

Mofa.

On marcha tout le reste du jour, & une bonne partie de la nuit, & on se rendit à trois heures du matin à Mofa, petite ville champêtre assez agreable, après avoir fait dix lieuës de chemin. Cette ville fournit presque toute la volaille qu'on apporte à Moka, & c'est aussi l'entrepôt & le passage des fruits, qui viennent des montagnes.

Manze-
ry.

On monta à cheval sur les dix heures du matin, & on alla coucher à Manze-ry, où il n'y a que cinq ou six maisons. On passa la nuit sous des palmiers & des peupliers. Cette seconde traite avoit été de 15. lieuës.

Tage.

Le lendemain on partit de très-grand matin pour se rendre à Tage, où l'on arriva après avoir fait dix-huit lieuës, mais par un fort beau chemin, & presque toujours plaine. Cette ville est fort renommée dans le pais: elle est grande & fermée de belles murailles, qu'on dit être un ouvrage des Turcs, avec un bon château sur une montagne qui commande la ville, & qui paroît de six lieuës loin;

loin ; il y a trente gros canons de fonte , & c'est là qu'on met ordinairement les prisonniers d'Etat. On a pratiqué plusieurs jardins sur le penchant de cette montagne , qui font un fort bel effet à la vûe , & qui donnent à la ville de grandes commodités. Le Gouverneur de Tage est fils du Roi , predecesseur de celui qui regne aujourd'hui. Nos Députés ne manquerent pas d'aller le saluer dans le Château ; ils en furent très-bien reçus & regalés , principalement avec du café à la Sultane. Il les questionna fort sur la grandeur de la France , & sur la puissance du Roi , & il entroit en admiration à toutes les réponses qu'on lui faisoit. Ils virent ensuite une partie de la ville , où il y a neuf ou dix belles Mosquées.

De Tage en continuant le chemin pour se rendre à Manzuel , nos gens eurent le plaisir de voir à six lieues de Tage des arbres de café pour la première fois. Ils passent pour être les plus beaux , & les mieux cultivés de tout l'Yemen ; ils virent aussi là beaucoup d'arbres fruitiers. Il n'y a à Manzuel que ^{Man-} deux châteaux fort antiques , dont ^{zuel.} l'un servoit autrefois de demeure aux
 I 2 Rois,

Rois, du temps des guerres avec les Turcs.

Gabala. De Manzuel on entreprit d'aller en deux jours à Yrame, ville qui en est éloignée de trente lieuës, passant par Gabala, petite ville murée d'un côté, & dont les Mosquées ont de fort belles tours ou minarets. C'est un fils du Roi regnant qui en a le gouvernement; nos Envoyés allerent le saluer: ce Prince est bien fait & de bonne mine.

Yrame. On coucha en chemin sous des arbres, & le lendemain on se rendit à la ville d'Yrame, qui est grande, sans murailles, & où il y a aussi un Gouverneur.

A la sortie d'Yrame on trouve les plus hautes montagnes qui soient peut-être dans l'Yemen. Le país qui jusqu'alors nous avoit paru assez agreable, quoique souvent entrecoupé de montagnes, commence à être fort sec & sterile. On n'y voit plus ni arbres ni valées remplies de plantations de café, comme dans la precedente route, où d'ailleurs la terre est arrosée par les eaux qui coulent des montagnes moins élevées, lesquelles forment de frequens ruisseaux, sans faire cependant aucune riviere.

D'Yra-

D'Yrame on se rendit à Damar, autre ville considérable, éloignée de la première de quinze lieuës par des chemins fort difficiles, toujours dans des montagnes d'une grande élévation, où l'on sent durant le jour une chaleur brûlante, sans presque aucun vent, ni autre fraîcheur, qu'après le coucher du soleil.

Mais quand on est arrivé à Damar, on n'a presque plus de fatigue à souffrir, & on commence, pour ainsi dire, à respirer; car le país vient à s'ouvrir & à s'étendre en plaines fort agréables; & d'ailleurs à un quart de lieuë seulement de Damar, on trouve la ville de Mouab, qui est le séjour ordinaire du Roi d'Yemen.

Mouab
demeure
du Roi
d'Ye-
men.

Elle est assise sur la pente meridionale d'une petite montagne: c'est le Roi regnant qui l'a fait bâtir. A une pareille distance d'un quart de lieuë, ce Prince a aussi fait bâtir sur une montagne plus élevée, un château qui porte encore le nom de * Mouab; c'est comme une maison

* J'ai vû des Expéditions datées de ce Château, lequel y est nommé en Arabe HISN AL MAOUA-
HIB, c'est-à-dire le Château, ou le Palais des Graces.

fon de plaifance , où le Roi va fouvent fe delaffer ; enforte que , par ce que l'on vient d'observer , Damar , Mouab , & le château de ce nom , font posés comme en triangle , & à une pareille distance d'un lieu à l'autre.

A deux lieuës & demie de Mouab , le Roi a encore fait bâtir fur une petite montagne , une Citadelle , où il tient en garnifon fes meilleurs foldats , & une nombreufe artillerie. C'est-là qu'il fe retire dans le temps des guerres avec les Princes voifins , quand il craint l'approche des ennemis , & de n'être pas le plus fort.

Les Envoyés Arabes qui avoient toujours accompagné les nôtres , fe fepererent d'eux à une petite distance de Mouab , & ils s'avancerent en les priant de s'arrêter un peu , pour leur donner le temps d'avertir le Roi de leur arrivée. Ce Prince refolut tout auffi-tôt d'envoier au devant des François , & de leur faire une reception diftinguée ; mais nos gens n'eurent pas la patience d'attendre cette ceremonie , par l'extrême chaleur qu'il faisoit. Ils marcherent un moment après , ce qui n'empêcha pas qu'il ne fe trouva beaucoup de monde dans les dehors de
Mouab

Mouab pour les voir , ce qui leur étoit aussi arrivé presque par tout où ils avoient passé.

C'est ainsi que nos Députés , après avoir marché presque jour & nuit , en changeant souvent de chevaux , arrivèrent enfin à Mouab , le huitième jour de leur départ de Moka , aiant fait plus de six-vingts lieues par des chemins assez rudes , & presque toujours dans les montagnes. Leurs memoires portent que la route depuis Moka fut presque toujours dirigée vers le nord-est.

Ils descendirent dans la cour du Palais , après avoir passé par cinq différentes portes , où il y a des corps-de-gardes. Ils furent reçûs dans cette cour par un Officier de la Chambre du Roi , qui les conduisit par un bel escalier dans l'interieur de ce palais , lequel est bâti sur deux grandes aîles , de trois étages chacune.

On les pria d'attendre quelque temps à la porte de l'appartement du Prince , & cependant cet Officier les entretenoit par le moïen de l'interprete. Cette attente fut un peu longue , & enfin on vint dire qu'ils pouvoient entrer ; ce qu'ils firent , après avoir laissé leurs sou-

liers à cette porte. Ils trouverent d'abord le premier Ministre Cheik Saleh, qui après les avoir complimentés, en ajoutant qu'il étoit bon ami des François, leur servit d'introducteur dans la chambre du Roi.

Ce Prince qui est un vieillard, âgé de quatre-vingt sept ans, bien fait, d'une physionomie agreable, & mediocrement bâsané, étoit assis sur son lit, ou plutôt sur une estrade couverte de tapis, & placée dans le fond de la chambre, faisant face à la porte. Il étoit appuyé sur des coussins, aiant auprès de sa personne les deux Princes ses fils, un peu plus loin ses principaux Officiers; & ensuite, à commencer du pied de l'estrade, une partie des gens de sa Cour, rangés sur deux lignes, qui laissoient un large passage à ceux qui devoient venir à l'audience du Roi.

Le Chef de nôtre députation se presenta le premier, fit au Roi une profonde reverence, & voulut commencer le petit discours qu'il avoit préparé; mais le Roi, apparemment pressé de son mal, l'interrompit, pour demander lequel d'entre les François étoit le Medecin. On le lui montra, & tout aussitôt

tôt le Prince se leva, deux de ses Officiers l'aiderent à descendre du sopha, & le conduisirent auprès d'une grande fenêtré. Là en relevant son turban, il montra au Chirurgien François, le mal dont il étoit question.

Celui-ci reconnut bien-tôt, & l'abcès formé dans l'oreille, & l'ignorance de ceux qui s'étoient mêlé de le panser. Ils s'étoient contentés, parce que l'humour couloit un peu, d'appliquer dessus une espece de terre jaunâtre, croiant guerir ce mal en desséchant la partie affligée ; mais c'étoit tout le contraire, car ce remede à contre-temps avoit déjà causé une inflammation ; enforte que ce pauvre Prince souffroit des douleurs continuelles, qui lui donnoient la fièvre, & qu'il avoit perdu l'usage du sommeil.

Nôtre homme assura d'abord le Roi qu'il le gueriroit, & pour commencer de le soulager, il appliqua sur le champ de l'huile rosat pour humecter la partie, & pour détacher toute cette terre jaune. Il se contenta enfin d'appliquer une emplâtre convenable pour faire une douce attraction de la matiere de l'abcès. Le Roi montra ensuite une tumeur qu'il
 E s avoit

avoit à la main, que le Chirurgien François reconnut être de même nature que le mal de l'oreille, & que l'on avoit auffi imprudemment traité. Il en usa comme il venoit de faire à l'égard de l'abcès, faisant esperer au Roi qu'il seroit bien-tôt delivré de l'une & de l'autre indisposition.

Ce Prince se remit ensuite dans sa premiere situation, dit plusieurs choses obligantes à nos Deputés, les questionna sur le voyage d'Arabie, & il reçut enfin agreablement les presens qu'on lui offrit de la part des Capitaines. La glace de miroir attira sur tout son attention, il s'y regarda plusieurs fois dedans, ce qui fut imité par tous les Grands de sa Cour. C'est ainsi que se passa cette premiere audience.

Nos François ne sortirent point du palais, car le Roi voulut qu'ils y fussent logés & entretenus de toutes choses. On leur donna trois appartemens, dont l'un devoit servir de cuisine; mais ces appartemens étoient fort nuds, & presque sans autres meubles que des tapis de pied, & des coussins sur des estrades ou sophas, qui devoient servir de tables, de sieges & de lits. C'est la maniere de presque tous les Orientaux. Com-

Comme par rapport au Roi, le principal sujet de cette députation étoit sa guerison, le Sieur Barbier se rendit fort assidu auprès de ce Prince. Il le purgea, & lui donna plusieurs raffraichissemens, sans oublier les remedes exterieurs; en sorte que peu à peu le mal diminuoit, & que le sommeil & l'appetit revenoient, au grand contentement de tout le monde.

Cependant Monsieur de la Grelaudiere profitoit de ces bonnes dispositions, & avoit du Prince de frequentes audiences, dans lesquelles rien n'étoit oublié de tout ce qui pouvoit piquer, & satisfaire sa curiosité sur l'état de la France, sur la puissance du Roi, sur la magnificence de sa Cour, & de ses Palais, & en particulier sur les qualités & les vertus personnelles de ce grand Prince. La matiere plaisoit fort au Roi d'Yemen, qui ne cessoit d'admirer ce qu'il entendoit, & de marquer sa satisfaction en plusieurs manieres.

L'attention du Roi pour que les François fussent bien traités à sa Cour, ne se peut exprimer; il leur envoioit souvent des plats de sa table, & il avoit donné des ordres précis, pour tout le reste.

Mais nos gens ne pûrent jamais s'accommoder des mets qu'on leur presentoit, où l'épicerie, & surtout la canelle dominoient à l'excès. Ces mets étoient pour l'ordinaire de la chair de cabrit, de veau & de mouton, coupée par petits morceaux, & bouillie ensemble, avec du ris & une quantité de raisins secs: on leur servoit encore du bœuf aussi étrangement aprêté, & quelquefois de la volaille que les Arabes écorchent, immédiatement après l'avoir tuée, & à laquelle ils font sur le champ une friture; ils en usent de même de toutes leurs autres viandes, qu'ils aprêtent sans leur donner le temps de se mortifier. Pour du gibier, ils n'en mangent jamais: leur pain assez insipide, est fait à peu près comme les galettes de bled sarazin, que l'on mange en Bretagne, & en Normandie. Ils ne servent point de vin, quoiqu'il y ait des vignobles aux environs de Mouab, & ils ne presentent point d'autre boisson que de l'eau, & du café.

Nos gens, comme j'ai déjà dit, ne pouvant s'accommoder de cette maniere de vivre, demanderent qu'on leur fournit seulement les viandes nécessaires, &

& qu'on leur laissât le soin de les accommoder; sur quoi on les satisfit agréablement, & avec une exactitude surprenante.

Leur séjour à Mouab fut de trois semaines entières, car il ne falut pas moins de temps pour rétablir parfaitement la santé du Roi. Ils sortoient souvent du Palais pour voir la ville & ses dehors. Cette ville n'est considérable qu'à cause de la demeure du Prince, car elle est d'une mediocre grandeur, avec des murailles de terre, comme le sont aussi la plupart des maisons. Un des fauxbourgs de Mouab est entierement occupé par des Juifs, qui sont obligez de s'y retirer tous les soirs, n'ayant pas la liberté de coucher dans la ville. L'air est fort bon à Mouab; il y fait froid le matin avant le lever du soleil, & après son coucher; mais depuis neuf heures du matin jusqu'à quatre heures du soir, la chaleur y est fort grande.

Les Officiers du Roi accompagnoient le plus souvent nos gens à la promenade, qu'ils faisoient à cheval aux environs de la ville, où en general le terrain leur parut fort bon. Tout ce qui est plaine étoit alors semé de ris & de

froment, & presque tout ce qui est colline & vallée, étoit planté de fort beaux cafés, sans parler de plusieurs vignobles, & de quantité d'arbres fruitiers.

Le Roi, dans un entretien particulier, avoit fort vanté à nos Deputés un nouveau jardin qu'il faisoit actuellement planter près de Mouab où il pretendoit n'avoir que des cafés d'élite, qu'on appelleroit des cafés du Roi. Nos gens ne manquerent pas d'aller voir ce jardin, où ils ne trouverent rien de fort singulier, si ce n'est le soin que ce Prince prenoit de faire mettre dans un enclos, & dans un arrangement particulier, des arbres qui sont si communs dans son Royaume.

Monfieur de la Grelaudiere après avoir loué au Roi son nouveau jardin, prit la liberté de lui dire là-dessus sa pensée, & de quelle maniere les plus grands Princes de l'Europe en usoient à l'égard de leurs jardins, où l'on ne mettoit presque point d'arbres que pour l'ornement, & pour la fraîcheur, ajoutant que s'il s'y trouvoit quelques fruits, les Princes se faisoient un plaisir d'en laisser l'usage aux gens de leur Cour.

Le Roi d'Yemen prit fort bien la chose,

se, & répondit qu'il ne se piquoit pas moins de bon goût & de générosité que les Princes Européens ; qu'à la vérité l'arbre du café étoit fort commun en son pays, mais que pour cela il ne lui étoit pas moins cher, & moins agréable, à cause de sa verdure continuelle, & de ses productions singulieres, & qui sont peut-être uniques dans la nature ; que c'étoit pour lui un vrai plaisir de voir croître des arbres de cette espece, qui seroient plantés comme de sa main pour en faire des libéralités ; & qu'en un mot il ne connoissoit rien en fait de plantes & de fruits, au-dessus du café.

On s'est dispensé de faire en son lieu une description particulière du palais de ce Prince. Nos gens ont eu tout le loisir possible de le voir, & de le parcourir ; mais plus curieux de ne dire par tout que l'exacte vérité, que d'orner leur récit par des magnificences chimeriques, ils ont avoué que quoique ce palais soit grand, & commode à la manière du pays, rien n'est plus simple, & moins recherché que sa structure ; comme rien n'étonne aussi davantage, que la simplicité des meubles, & des
au-

autres ornemens intérieurs. On en jugera par ceux de la chambre du Roi, où l'on ne voit autre chose que l'estrade ou le sofa dont j'ai déjà parlé ; & pour toute décoration, une simple Indienne, qui regne tout autour de la chambre, de la hauteur seulement de cinq ou six pieds. Cette Indienne ne commence de chaque côté qu'à l'endroit où finit l'estrade, qui sert de lit, & qui est censée suffisamment ornée par des tapis, & par des coussins qui n'ont rien de trop magnifique.

La personne même du Roi se ressent aussi de cet air de simplicité. On ne lui a point vû d'autre habit que d'un drap assez fin de couleur verte, ou jaune, sans aucune espèce d'ornement, aiant les jambes & les pieds nus, avec des babouches à la turque. Pour toute distinction, il porte par dessus son turban une espèce de voile de soie blanche, qui lui couvre toute la tête, tombe sur le devant, & se noue sous le menton, à peu-près comme les femmes parmi nous, portent la coëffe de tafetas.

Je ne sai si dans une aussi grande simplicité observée dans la maison, & jusqu'en la personne d'un assez puissant Roi,

il n'entre point quelque affectation, ou quelque principe de la Religion Musulmane. J'ai remarqué ailleurs que ce Prince prend la qualité d'Imam, c'est-à-dire, de Prêtre, ou de Pontife de la Loi de Mahomet; il se pourroit faire que le faste & l'oïtentation ne soient pas compatibles avec cette dignité, comme dans le Mahometisme en général on voit les Mouftis, les gens de Loi, les Imams ordinaires, les Cadis mêmes, & les Ministres de la Justice, affecter dans leurs habits, & dans tout ce qui les regarde, une extraordinaire modestie.

Pour ce qui est de la vie particuliere du Roi d'Yemen, elle est assez uniforme. Ce Prince se leve dès que le jour paroît, il dîne à neuf heures pour se recoucher à onze heures du matin, & à deux heures précises après midi on bat les tambours, & on joue des hautbois. Celui qu'on appelle le Chef des Tambours, ou le Tambour major, a seul le privilege d'entrer dans l'appartement du Prince éveillé ou endormi. C'est un Turc de nation assez plaisamment équipé, portant une ceinture extraordinaire, toute garnie de grandes plaques, & de crochets d'argent, & une palme en
bro-

broderie sur le devant de son turban, sans parler d'une chaîne d'argent qui en fait plusieurs fois le tour d'une manière bizarre. Dès que le reveil du Roi est annoncé par cet Officier, il est visité par les Princes & par les Grands, qui l'entretiennent jusqu'au temps destiné à la priere, ou aux affaires. Au reste ceux-ci ne l'approchent jamais, sans lui prendre la main droite, qu'il tient sur son genou, laquelle ils lui baissent avec le plus profond respect. Il y a aussi des temps destinés à la promenade, & à la visite des femmes. Enfin ce Prince termine la journée en se couchant régulièrement à onze heures du soir, après avoir soupe à cinq.

Mais si quelque chose est capable de relever la simplicité qu'on a remarquée, & de faire éclater en lui la Majesté royale, c'est sans doute la marche que fait ce Prince, lorsqu'il sort de Mouab, pour aller tous les Vendredis à deux heures après midi au lieu destiné pour la priere publique. Tout le monde fait que chez les Musulmans, le Vendredi est leur jour de devotion, ou leur jour d'assemblée, qui répond au Samedi des Juifs, & au Dimanche des Chrétiens.

Cet-

Cette marche commence par mille soldats à pied, & qui vont en bon ordre, après avoir fait une décharge à la sortie du Palais. Parmi ces soldats il y en a deux rangs qui portent des drapeaux coupés en pointe, auxquels on donne le nom de drapeaux de Mahomet & d'Aly. Les soldats sont suivis immédiatement de deux cens cavaliers de la garde du Roi, montez sur de fort beaux chevaux, & parfaitement bien harnachés. Ces cavaliers outre les armes ordinaires, savoir le sabre & la carabine, portent des demi-piques, dont le fer est orné de franges. Les Officiers de la Maison du Roi & ses Courtisans, superbement montez, suivent cette cavalerie; & à une certaine distance on voit paroître le Roi monté sur un très-beau cheval blanc, fort paisible, & qui depuis long-temps ne sert qu'à monter le Prince. Il a à ses côtes les deux Princes ses fils, montez sur des chevaux de prix & richement parez. Un Officier fort hautement monté porte au Roi un grand parasol, ou plutôt une espece de dais sous lequel il marche à couvert du soleil. Ce dais est de damas verd avec une espece de falbala d'une étoffe rouge,

ge,

ge, d'environ huit pouces de hauteur, qui regne tout autour, & qui est enrichie d'une crépine d'or. Au dessus du dais il y a un globe d'argent doré, & par dessus le globe une petite pyramide aussi dorée.

Immédiatement devant le Roi, un de ses Officiers à cheval porte l'Alcoran, enfermé dans un sac de drap rouge. A côté de cet Officier il y en a un autre qui porte un étendart de damas verd de figure quarrée. Cela s'appelle l'étendart du Roi. Il n'y a point de figure dedans, comme aux autres, mais seulement quelques caracteres Arabes relevez en broderie; cet étendart est garni à l'entour d'une crepine d'or. Enfin un autre Officier marchant à cheval derriere le Roi, porte son sabre, dont la poignée & le fourreau sont fort enrichis; le fourreau est couvert d'un faux fourreau d'écarlate. Tant que la marche dure, les tambours ne cessent de battre, comme les timbales de sonner, & les hautbois de jouer.

Tout cet appareil n'est que pour aller dans la plaine voisine, environ à un quart de lieue de Mouab, où il y a un pavillon dressé pour recevoir le Roi,
&

& qui est auffi destiné pour lui servir d'Oratoire, ou de Mosquée.

Pendant que ce Prince est en marche, il trouve sur son passage cinquante de ses plus beaux chevaux, qu'on mene en main, & qui ont des houffes & des caparaffons richement brodez, avec des brides garnies d'or & d'argent. Ils portent à la selle d'un côté un fort beau sabre, & de l'autre une hache d'armes. Ces chevaux viennent de Damar, où le Roi tient sa principale écurie. Ils sont suivis d'un pareil nombre de chameaux, auffi parfaitement bien équippez, avec des bats qui ont chacun un gros pommeau d'argent. Les chameaux portent à leur tête une grosse touffe de plume d'Autruche noire. Tout cela n'est amené là que pour parade, & pour orner la fête; car les chevaux, & les chameaux ne servent à autre chose, après avoir passé devant le Roi, qu'à faire plusieurs fois le tour de la tente, ou du pavillon, dont je viens de parler.

Le Roi seul entre dans cette tente, & il y reste une heure entière à remplir les fonctions de son miniftere & de sa qualité d'Imam, qui consistent à commencer, ou à entonner la priere publique,

que,

que, & de faire ensuite le *Khothab*, espece de prône ou de sermon, dans lequel après avoir loué Dieu, on celebre la memoire de Mahomet, & on fait des prieres pour le Prince regnant. Les Princes & tous ceux qui ont accompagné le Roi, font leur priere en même temps que lui, en l'imitant en toutes choses pour les ceremonies requises; car cette tente est fort ouverte, & presque tout le monde peut voir l'Imam.

Après la priere, le Roi remonte à cheval au son des timballes, des tambours & des hautbois; & il fait sa marche pour le retour, de la même maniere qu'il est venu, les soldats faisant plusieurs décharges à la sortie de la tente, & le peuple des vœux & des acclamations.

A son arrivée à Mouab, une partie de cette cavalerie entre dans la cour du Palais, & l'autre se tient dans les dehors; & quand le Roi est tout à fait rentré, il se fait plusieurs courses, & divers exercices de cheval, les Cavaliers courant à toute bride les uns contre les autres, & faisant des attaques regulieres, qui presentent au peuple assemblé une image de la guerre. Ce jour-là tous
ceux

ceux qui se trouvent sur le chemin, pour voir passer le Roi, ont le privilege de l'approcher & de lui baiser la main, qu'il ne refuse à personne, toujours en chemin faisant.

Au reste on a de la peine à comprendre comment ce Prince ayant bâti une nouvelle ville avec un palais, pour y faire sa residence ordinaire, sans parler du château qui n'en est gueres éloigné, n'a pas fait construire une seule Mosquée; enforte qu'il est obligé d'aller faire sa priere en pleine campagne, de la maniere que nous avons dit. C'est un mystere que nos Députez n'ont pas pénétré, & qui ne roule peut-être que sur la méfiance du Prince Arabe, qui non content d'avoir mis sa personne en secreté & à couvert par une longue suite de montagnes, n'ose encore s'enfermer dans un temple où il pourroit être surpris par ses ennemis, ou trahi par ses propres sujets. Cela ne seroit pas sans exemple, puisque le fameux Aly, gendre de Mahomet, fut assassiné dans une Mosquée, le jour de l'assemblée, ou de la priere publique des Musulmans.

Et en effet les memoires portent que le Royaume n'est pas hereditaire, &
 que

que le Prince qui se fait le plus d'amis, & qui a le plus de force, ou d'intrigue, l'emporte ordinairement sur les concurrens, qu'il fait quelquefois mourir, ou enfermer. Mais il faut entendre par là que quoique ce Royaume soit depuis un très-long-temps dans une même Maison, on ne suit pas régulièrement la succession naturelle des branches qui la composent; enforte que les aînez sont exclus de la Couronne, quand les cadets, ou les Princes plus éloignez ont assez de puissance & de conduite pour y parvenir. C'est ainsi que le Roi regnant a succédé au Roi son frere, au prejudice du fils de ce frere, qui n'est, comme nous l'avons vû, que le Gouverneur de la ville de Tâge; cependant le Roi d'Yemen prend des mesures pour assurer de son vivant la couronne au Prince son fils aîné, que tout le monde regarde déjà comme son successeur; & c'est apparemment dans cette vûe qu'il s'est fortifié dans les plus hautes montagnes, & qu'il garde les précautions que nous avons observées.

Si nos voyageurs avoient eu plus de curiosité, & l'intelligence de la langue du país, on trouveroit ici quelque chose

se

se d'assuré sur la Maison du Roi d'Yemen; car les grandes Maisons sont connues dans le Mahometisme, & l'on en trouve des histoires & des genealogies qui passent pour certaines.

On a d'abord pensé que ce Prince pouvoit être de l'illustre Maison de Thabatheba, dont quelques-uns font remonter la souveraineté en Arabie jusqu'au temps de Charlemagne. Cette Maison a formé une Dynastie de Princes descendans d'Aly, & il est sûr que ces Princes ont regné dans l'Yemen, & en Egypte dès le dixième siècle. Cependant je croirois plutôt que le Roi dont nous parlons, tire son origine des Ajubites, ainsi appellés du nom d'Ajub, ou Job, Chef d'une autre grande Maison, qui a donné naissance au fameux Saladin, & à sa posterité: une branche de ces Ajubites regnoit véritablement en ce même país d'Yemen, dans le treizième siècle; & celui qui en étoit alors le chef, prenoit la qualité de Calife, & celle d'Imam, qui en est inseparable; ce que le Roi d'Yemen fait encore aujourd'hui, comme nous l'avons vû.

Une autre marque de grandeur, & de magnificence Royale chez ce Prince,

K ce,

ce, qui lui est commune avec tous les Princes de l'Orient, c'est le grand nombre de femmes qu'il entretient à sa Cour, & qu'on fait monter à six ou sept cens : leur Serail particulier est dans le château de Mouab ; ces femmes sont de diverses Nations & l'on assure qu'il y a, surtout, des Georgiennes d'une grande beauté, & des femmes Arabes même, qui sont fort blanches. Elles vont & viennent du château au Palais, où il y en a au moins trente de logées dans un appartement particulier. Leur voiture ordinaire est un chameau, sur lequel on met en travers une espece de berceau couvert d'écarlatte, & bien garni de coussins, sur lesquels ces Dames sont couchées ou assises. Elles sortent par une petite ouverture qui est sur le devant, le visage couvert d'un voile de toile peinte fort fine, & fort claire.

La plûpart des femmes de ce pais portent un grand anneau d'or au bout du nez, qui est percé pour recevoir cet ornement ; & outre cela elles portent aux bras, au poignet, & au-dessus de la cheville du pied, de certains cercles, ou brasselets d'argent ; les plus riches en ont d'or. Elles sont de plus toujours

rem-

remplies d'odeurs & de senteurs les plus fortes. On ne dit rien de la coûtume qu'elles ont de se noircir le dessous des yeux, & de se froter les mains & les pieds d'une certaine drogue qui donne à ces parties une couleur vive, & rend les ongles fort rouges; cela passe en Arabie & ailleurs dans l'Orient pour une espece de beauté.

Nos gens ont remarqué qu'à Mouab comme à Moka, les femmes se visitent entre elles le soir; mais que la jalousie des hommes les rend là beaucoup plus sauvages qu'ailleurs, en sorte qu'elles n'osent presque pas paroître sur les terrasses pour y prendre le frais. Le Sieur Barbier seul parmi les François, a eu le privilege d'approcher des Dames de Mouab, & cela en vertu de sa profession, à cause d'un rhumatisme dont l'une des femmes du premier Ministre, & une autre femme d'un Officier du Roi se trouverent attaquées. Le Medecin François fut prié de les venir voir & d'en prendre soin; le mal s'étoit particulièrement arrêté sur un bras & sur une jambe, qu'il falut visiter. Il trouva ces deux personnes fort blanches pour des Arabes, & il leur appliqua des re-

medes qui les tirerent d'affaire. Le Sieur Barbier assure que quelque confiance que ces femmes , & leurs maris eussent en lui , il n'a jamais pû parvenir à voir leur visage.

Pendant le séjour de nos Députez , il arriva à la Cour un Ambassadeur Turc , qui venoit de Constantinople par l'Egypte , de la part du Grand Seigneur au Roi d'Yemen ; ce qui est encore une marque de sa souveraineté & de son indépendance. On fait assez que la Cour Othomane est très-reservée en matière d'Ambassades. Cet Ambassadeur parut avec beaucoup de faste , & avec une grande suite ; il fut logé & entretenu , ainsi que tous ses gens , aux dépens du Roi. Il apporta à ce Prince divers presents , & entre autres une horloge de prix , & d'un beau travail.

Pour le sujet de l'Ambassade , nos gens apprirent que c'étoit en apparence une Ambassade d'honneur & de cérémonie , & pour entretenir l'amitié & la bonne intelligence entre les deux Monarques Musulmans ; mais qu'au fond il s'agissoit de tout ce qui peut regarder le commerce , & sur tout celui du café. On se plaignoit à la Porte de ce que le
café

café étoit devenu moins abondant, & beaucoup plus cher en Egypte, & dans le reste de la Turquie, depuis que les Européens venoient en droiture dans la mer rouge pour en charger de grands vaisseaux, au préjudice des sujets & des douannes du Grand Seigneur, sur quoi l'Ambassadeur devoit faire de grandes instances auprès du Roi: mais on disoit aussi que ce Prince n'étoit pas content de ces instances, qui sembloient attaquer en quelque façon sa souveraine autorité; & il y a lieu de croire qu'il n'y eut aucun égard, puisque nos François ont enlevé des cafés, tant que les navires en ont pû contenir, & au même prix, à peu-près, que dans la précédente expedition. On remarqua enfin que le Roi affecta de faire expedier ce Ministre Turc, avec toute la diligence possible, soit qu'étant fort menager, il en trouvât la dépense un peu pesante, soit que naturellement méfiant il eût pris de l'ombrage de la presence, & du séjour de tous ces Turcs.

Il arriva presque dans le même temps un soulèvement de quelques mécontents qui avoient pris les armes du côté de Giddah, ou Gedda, Port de la Mec-

que, à soixante lieuës de Mouab. Le Roi y envoya d'abord un corps de trois mille hommes de ses meilleures troupes, qui défirent les rebelles, & en tuèrent plusieurs. On en apporta la nouvelle au Roi, avec cinq têtes, qui furent exposées dans les places de Mouab. Le reste des rebelles fut dispersé, & se retira dans les bois: on en fit des réjouissances à la Cour & dans la ville par des feux, dont le principal fut allumé dans la grande cour du Palais.

Quand le Roi fut parfaitement guéri, les François lui firent demander la permission de s'en retourner, ce que ce Prince eut d'abord de la peine à leur accorder, marquant qu'il eût bien voulu les retenir davantage à sa Cour; mais enfin il leur donna un jour pour l'audience de congé, & cependant nos gens apprirent que le Roi à l'âge que nous avons dit, épousoit encore une jeune Turque, âgée seulement de dix-huit ans.

Après la cérémonie de ce mariage, qui n'eut rien d'extraordinaire, les Députés furent conduits à leur dernière audience, que le Roi leur donna fort longue & fort agreable, accompagné des

des Princes & d'une Cour plus nombreuse qu'à l'ordinaire. Après quelques paroles obligéantes de la part de ce Prince, qui marquoient son estime, & sa reconnoissance, & après les remerciemens respectueux que nos Députez lui firent sur le bon traitement, & sur les presens dont il les avoit honorez; le Roi tourna la conversation sur tout ce qu'il avoit déjà entendu de la France & du grand Prince, qu'il qualifioit d'Empereur, qui y regne avec tant de gloire.

Il falut tout de nouveau s'étendre sur cette matiere, parler de ses armées de terre & de mer, de ses finances, de la marine & du commerce, de sa Cour, de l'état de sa Maison, & de ses principaux Officiers, lui décrire la grandeur & la magnificence de ses Maisons Royales, & sur tout le Château superbe que le Roi occupe ordinairement, à quelque distance de la ville capitale, de laquelle on n'oublia pas aussi de lui parler, comme de l'une des merveilles de l'Europe, sans compter les places fortes, & les frontieres de son Royaume. Le Roi Arabe ne cessoit point de faire des questions, & d'admirer; enfin tout rempli de ces idées, il dit aux Députez

qu'il s'estimeroit heureux de faire alliance, du moins d'entretenir quelque commerce avec un si puissant Prince, & il les pria de faire en sorte que quand les Capitaines seroient de retour en Europe, il pût obtenir un abrégé de l'histoire de l'Empereur de France, une représentation de son Palais principal; & enfin s'il étoit possible, son * portrait, & celui des Princes de sa famille.

Il demanda enfin si nôtre Empereur faisoit quelque estime du café : c'est, ajouta-t-il, ce que nous avons ici de plus considérable, & que la Providence divine nous a accordé, en le refusant à tous les autres climats de l'Univers; c'est aussi tout ce que je puis lui offrir, si vos Capitaines veulent se charger de cinq-cens bâles du plus beau qui soit dans mon Royaume, pour lui présenter de ma part, je les ferai porter jusques sur les navires.

Les Députez répondirent tout ce qu'il falloit aux demandes du Roi, promettant

* Tous les Mahometans ne sont pas également scrupuleux sur les portraits &c. Les Persans & les autres Sectateurs d'Aly ne font presque point de difficulté là-dessus.

tant de faire connoître en France ses sentimens pour nôtre Empereur, & les choses qu'il souhaitoit d'avoir par rapport à ces sentimens & à sa curiosité. Pour ce qui est de la proposition du café, ils excuserent les Capitaines de pouvoir l'accepter, sur ce que la cargaison des navires étoit trop avancée pour trouver encore place à un envoi si considerable; mais dans le fond ils ne crurent pas que les Capitaines dussent de leur Chef, & sans la participation de la Cour, recevoir un tel present. L'audience finit de la part du Roi par des souhaits de prospérité & d'un heureux retour en France, & de la part des Députez par de nouvelles protestations de leurs respects, & d'une parfaite reconnoissance envers un Roi si humain, & si bien-faisant.

Les presens que ce Prince avoit envoieés chez eux la veille du jour de l'audience, consistoient en deux habits à la façon du País, l'un d'une fine écarlate, & l'autre d'un autre beau drap de couleur de rose, avec deux vestes, l'une d'étoffe des Indes à fleurs d'or & d'argent, & l'autre d'une serge drapée, garnie de galons d'or, le tout pour Monsieur de la Grelaudiere. Il y en avoit

autant pour le Sieur Barbier, & outre cela il leur donna à chacun un fort beau cheval très-proprement équipé. Il leur envoia aussi des chevaux & de fort beaux habits pour les Capitaines.

Nos gens après avoir pris congé du premier Ministre & des principaux Officiers de la Cour, partirent enfin de Mouab sur la fin de nôtre Carême, accompagnés d'un Officier, escortés comme auparavant, & défraiés de même par tout. Ils tinrent la même route; mais comme ils n'étoient plus si pressés, ils ne firent pas de si grandes journées. Ils passerent presque toutes les nuits dans d'assez bons gîtes, & sur tout au commencement du voyage, où l'on trouve toutes les commodités possibles, & jusqu'à des écuries à mettre cinq-cens chevaux.

Nous avons déjà dit qu'un si long chemin se fait presque toujours par de hautes montagnes, entrecoupées de quelques plaines. Nos gens ont remarqué que dans ces montagnes, dont plusieurs sont stériles & brûlées par l'ardeur du soleil, on ne voit aucun bois de haute futaie; mais il y a beaucoup de bocages & de verdure, particulièrement

ment sur les côtaux. Ils ont vû des perdrix rouges, qui sont plus grosses que les nôtres, des cailles & des tourterelles en quantité, que les Arabes ne tirent jamais, des renards si hardis, qu'ils se laissent approcher tant que l'on veut; & enfin des singes sans nombre, & de la plus grande espece, qui ne sont pas plus farouches que les renards.

Mais la plus grande attention de nos voïageurs fut de bien observer tout ce qui regarde les plantations de café qu'ils trouverent sur leur route, d'examiner de près l'arbre de ce nom, & de prendre des Arabes qui les accompagnoient, toutes les instructions necessaires pour ne rien ignorer sur cette matiere. Tout cela m'a paru fort curieux, & si peu connu parmi nous jusqu'à present, que j'ai crû devoir en faire un Memoire separé pour mettre à la fin de cette Relation, dont il est à propos de ne point interrompre le fil. D'ailleurs dans le temps que nos Députez étoient à Mouab, le Sieur des Noïers premier Chirurgien de l'armement, homme curieux & de bon esprit, s'appliquoit à étudier la Nature, & à s'instruire singulierement de tout ce qui regarde l'arbre du café du

côté de Betelfaguy. Je réunirai donc ce que chacun de ces Voïageurs m'a rapporté en particulier, pour ne former du tout ensemble qu'une seule instruction sur le même sujet.

Outre les arbres de café, nos Voïageurs virent dans les mêmes plantations, plusieurs arbres fruitiers de diverses especes, comme pêchers, abricotiers, amandiers, citronniers, orangers, grenadiers, pruniers, des figuiers même, dont le fruit est aigre, & des pommiers en petite quantité; un grand nombre enfin de coignassiers d'où l'on tire l'excellente pâte de coing, qui se trouve dans les bonnes villes, & que l'on vend à très-grand marché. Ils ont aussi vû des vignobles en certains lieux, & ils assurent qu'on mange en Arabie d'aussi bons raisins qu'en Espagne.

Cependant nos Envoïez arriverent à Moka le 27 Mars, qui étoit le jour de Pâques. Ils furent, comme l'on peut croire, bien reçus des Capitaines à qui ils rendirent compte de leur commission, & qui reconnurent bientôt que ce voyage leur avoit beaucoup servi, en donnant du credit à nôtre Nation, & en rendant les Gouverneurs plus attentifs à

à tout ce qui pouvoit favoriser le commerce du café, & la prompte expedition des navires François, sans parler de l'abolition d'un droit nouveau que le Gouverneur de Betelfaguy avoit voulu s'attribuer.

Ceux qui ont fait le voyage de Mouab, conviennent tous qu'il y a une grande difference entre ce pais-là & celui où est situé Moka ; car comme nous l'avons observé ailleurs, à quinze lieues environ autour de cette ville, il ne vient rien de tout ce qui se trouve dans le reste de l'Yemen ; la terre toute brûlante & aride, & outre cela remplie de nitre, ne produit que des palmiers fort communs ; en sorte que sans la bonté du Port de Moka, où l'on porte de tous côtés des denrées, & sur tout du bled & du ris, la ville & tout le pais d'alentour seroient bientôt affâmés.

Nos gens apprirent qu'outre les villes qu'ils avoient vûes, il y en a encore d'autres considerables dans le même Roïaume, dont la principale s'appelle Sanaa, à quinze lieues de Mouab, & à cent quarante de Moka. C'est dommage que la curiosité ou quelque autre raison ne les ait pas engagés à voir cette

ville, que nul Voïageur Européen n'a encore visitée. Elle doit avoir de beaux restes d'antiquité; car longtems avant la naissance du Mahometisme elle étoit la capitale de toute l'Arabie Heureuse, & sous la domination des Tobbais, Rois puissans qui y tenoient leur Cour. Le palais de ces Princes étoit superbe, & bâti sur une coline au milieu de la ville. Dans la suite & toujours avant Mahomet, l'Empereur d'Ethiopie, attiré par les Chrétiens, qui gemissoient sous la tyrannie des Arabes, aiant conquis l'Arabie Heureuse, fit bâtir dans Sanaa, & sur la même coline, un temple magnifique par émulation au temple de la Mecque, pour détourner les Arabes du culte superstitieux & idolâtre qu'on y pratiquoit; mais les Ethiopiens ne garderent pas longtems leur conquête. Les Auteurs Orientaux où l'on trouve ces circonstances, que l'on rapporte en passant, disent de plus que Sanaa est une ville fort ancienne, riche & peuplée, & qu'on y fait un plus grand commerce d'argent, que de Marchandises. Ses murailles sont si larges que huit chevaux ensemble y peuvent marcher de front. Abulfeda celebre Géographe, a-
jou

joute que Sanaa ressemble tout-à-fait à Damas par l'abondance de ses eaux, & par ses jardins délicieux. Je ne sai si sur cette idée on ne pourroit pas placer en ce quartier-là, cette espece de Paradis terrestre, nommé Iram, & planté dans l'Arabie Heureuse par un ancien Roi, que Mahomet même traite d'im-
 pie dans son Alcoran, Paradis celebre dans le Mahometisme, & dont presque tous les ouvrages des Poëtes Musulmans font mention. Quoi qu'il en soit, l'air de la ville & des environs de Sanaa, est d'une temperature parfaite, & les jours & les nuits y sont à peu-près d'une même longueur.

Nos Voïageurs apprirent aussi qu'il y a plusieurs grands chemins, dont quelques uns même sont pavés, qui ont plus de cent lieues de longueur chacun, lesquels mènent en plusieurs parties de ce Roïaume, qui est d'une grande étendue, quoiqu'il ne contienne qu'une partie de l'Arabie Heureuse. Le reste du pais qui porte ce nom, & qui est divisé en d'autres Roïaumes, produit les gommes, la myrrhe & les aromates, dont ils n'ont trouvé aucun arbre dans leur voyage de Mouab; mais dans d'au-
 tres

tres contrées du même Roïaume, il y a de l'encens en abondance. On ne parle point des arbres du baume, parce qu'ils croissent hors de l'Arabie Heureuse, & aux environs de la Mecque.

Nos navires resterent encore plus de trois mois dans le Port de Moka. Pendant ce temps-là nos gens virent une execution selon les mœurs & la coutume des Arabes, qui merite d'être rapportée. Un habitant de Moka aiant tué un homme dans une querelle, il fut condamné à mort par le Gouverneur, sans aucune formalité: on conduisit le criminel à une des portes de la ville: là le plus proche parent de celui qu'il avoit tué, lui ouvrit le bas ventre avec un couteau ordinaire; le patient tomba tout aussitôt sur ses genoux, & alors le même executeur lui releva la tête, & la lui coupa promptement, puis il se sauva dans une maison voisine, favorisé par des cavaliers de la garde du Gouverneur, qui sont envoiés pour soutenir les executions; car le peuple de Moka est assez mutin, & ne voit pas volontiers ces sortes de spectacles.

Tout étant enfin préparé pour le départ, les navires François mirent à la

vois-

voile le 10 Juillet 1712. Ils firent plusieurs relâches sur la route, s'arrêterent quelque temps à Mascarin, ou l'Isle de Bourbon; & enfin comme les prises font ordinairement des vaisseaux, mauvais voiliers, ces navires ne purent arriver à Saint Malo, l'un que le 11 Juin 1713; & l'autre qui avoit été obligé de relâcher sur la côte d'Angleterre, avec une des prises, faute de vivres, & par la maladie des équipages, que le Juillet suivant.

Peu de jours après, la Compagnie & les Capitaines de l'armement, engagèrent Monsieur de la Grelaudiere de venir à la Cour, pour y rendre compte de son voyage à celle du Roi d'Yemen; de quoi il s'est parfaitement bien acquité. C'est de lui que pendant près de trois mois de séjour à Paris, j'ai tiré en divers entretiens la matière de cette Relation. Les Sieurs des Noïers & Barbier m'ont aussi communiqué leurs memoires particuliers par le moïen de Monsieur de la Merveille, qui me les a apportés lui-même à Paris; ensorte qu'on peut être raisonnablement assuré de la verité de ce qu'elle contient.

M.E.

M E M O I R E ,

C O N C E R N A N T l'arbre
& le fruit du Café, dressé sur les ob-
servations de ceux qui ont fait le dernier
voyage de l'Arabie Heureuse.

Descrip-
tion de
l'arbre
du café.

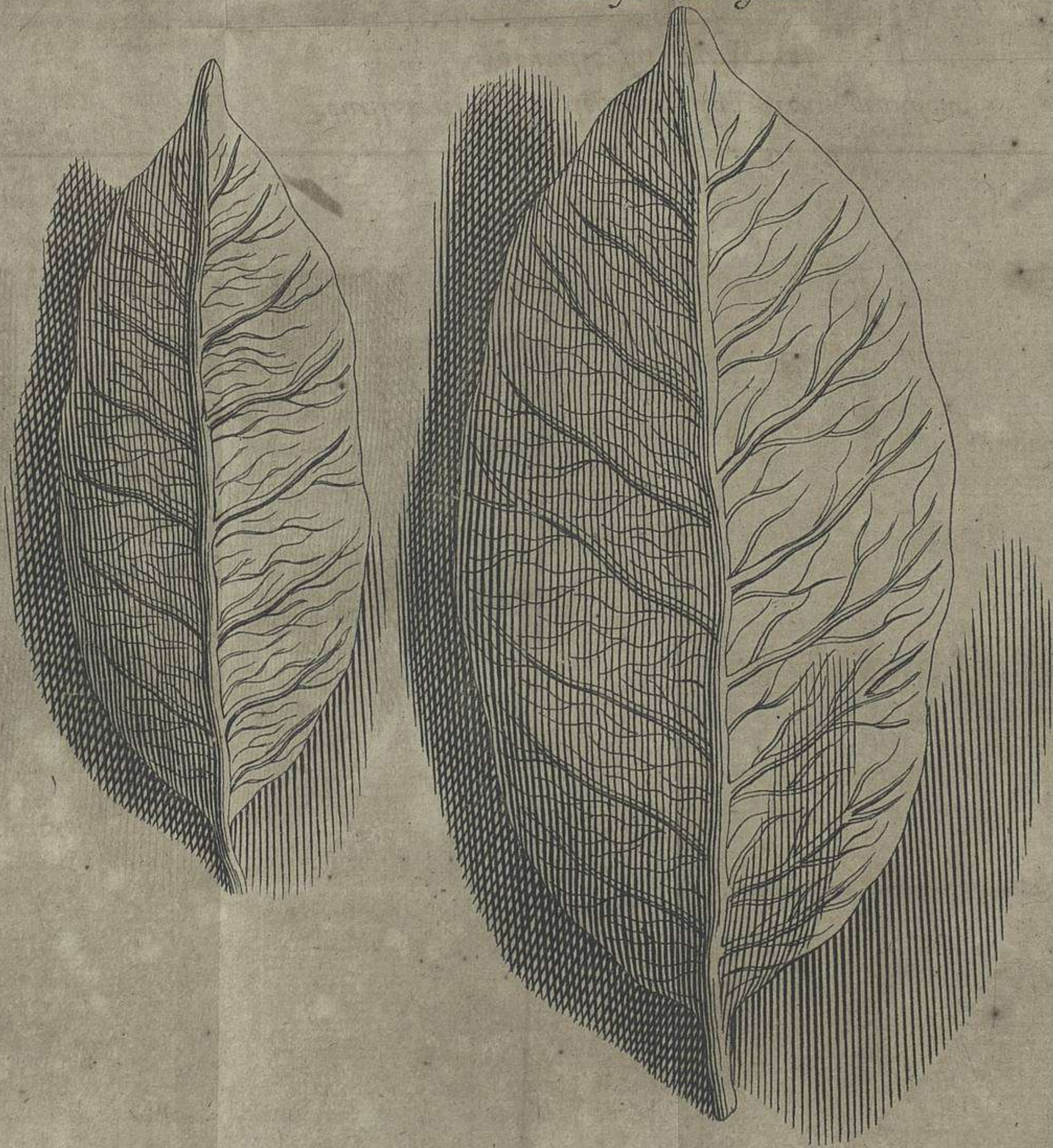
L'ARBRE qui produit le Café
s'éleve depuis six jusqu'à dou-
ze pieds de hauteur. Sa gros-
seur est de dix , douze , &
jusqu'à quinze pouces de circonférence.
Quand il a atteint son état de perfection,
il ressemble fort pour la figure à un de
nos pommiers de huit ou dix années.
Les branches inferieures se courbent or-
dinairement , quand cet arbre est un peu
âgé, & en même temps elles s'étendent
en rond , formant une maniere de pa-
rasol. Le bois en est fort tendre, & si
pliant, que le bout de sa plus longue
branche peut être amené jusqu'à deux à
trois pieds de terre. L'écorce de l'ar-
bre du café est blanchâtre, & un peu
raboteuse. Sa feuille approche fort de
celle du citronnier, quoiqu'elle ne soit
pas tout-à-fait si pointue, ni si épaisse:
la



Arbre du Café dessiné en Arabie sur le Naturel

Jac. Deur fecit

*Feuilles de Café dessinées dans leur grandeur
Naturelle sur l'Original.*



Jac. Deur fecit

la couleur en est aussi d'un verd un peu plus foncé. L'arbre du café est toujours verd, & ne se dépouille jamais de toutes ses feuilles à la fois : elles sont rangées des deux côtes des rameaux, à une mediocre distance, & presque à l'opposite l'une de l'autre.

Au reste, rien n'est plus singulier en ce genre, que ses productions ; car presque dans toutes les saisons de l'année, on voit un même arbre porter des fleurs & des fruits, dont les uns sont encore verds, & les autres mûrs, ou près de leur maturité.

Ces fleurs sont blanches, & ressemblent beaucoup à celles du jasmin, ayant de même cinq petites feuilles assez courtes ; l'odeur en est agreable, & a quelque chose de balsamique, quoique le goût en soit amer. Elles naissent dans la jonction des queues des feuilles avec les branches.

Quand la fleur est tombée, il reste en sa place, ou plutôt il naît de chaque fleur, un petit fruit fort verd d'abord, mais qui devient rouge en meurissant, & est fait à peu-près comme une grosse cerise. Il est fort bon à manger, nourrit & rafraichit beaucoup. Sous la

chair

chair de cette cerise, on trouve au lieu de noïau, la feve, ou la graine, que nous appellons Café, enveloppée d'une pellicule fort fine. Cette fève est alors extrêmement tendre, & son goût est assez defagreable; mais à mesure que cette cerise meurit, la fève qui est dedans acquiert peu à peu de la durezza: & enfin le soleil aiant tout-à-fait desseiché ce fruit rouge, sa chair que l'on mangeoit auparavant, devient une baie, ou gouffe, de couleur fort brune, qui fait la premiere écorce, ou l'écorce extérieure du café, & la fève est alors solide, & d'un verd fort clair: elle nage dans une espece de liqueur épaisse, de couleur brune, & extrêmement amere. La gouffe qui est attachée à l'arbre par une petite queue fort courte, est un peu plus grosse qu'une graine de laurier, & chaque gouffe ne contient qu'une seule fève, laquelle se divise ordinairement en deux moitiés.

Cette fève est entourée immédiatement, comme nous l'avons dit, d'une pellicule fort fine, qui en est comme la seconde écorce, ou l'écorce intérieure. Les Arabes font beaucoup de cas de l'une & de l'autre, pour composer ce qu'ils

qu'ils appellent leur café à la Sultane, dont il sera parlé dans la suite.

Nos Voiageurs assurent que les arbres de café viennent de semaille, & non pas de hergne, ou de bouture, comme quelques-uns l'ont dit, par les gouffes, c'est-à-dire le fruit entier, & dans sa parfaite maturité, mis en terre, dont on élève ensuite les plans en pepiniere, pour les replanter où l'on veut.

Le pied des montagnes, & les petites colines, dans les cantons les plus ombragez, & les plus humides sont les lieux destinés aux plantations des cafés. Leur plus grande culture consiste à détourner les eaux de source, & les petits ruisseaux, qui sont dans les montagnes, & à conduire ces eaux par petites rigoles jusqu'au tour du pied des arbres; car il faut necessairement qu'ils soient arrosez & bien humectez pour fructifier, & pour porter leur fruit à maturité.

C'est pour cela qu'en replantant le café, les Arabes font une fosse de trois pieds de large, & de cinq pieds de profondeur, laquelle ils revêtissent de cailloux, afin que l'eau ait plus de facilité d'entrer bien avant dans la terre, dont cette fosse est remplie, & y entreten-

ne

ne la fraîcheur convenable; cependant quand ils voient sur l'arbre beaucoup de café mûr, ils détournent l'eau de son pied, afin que le fruit seiche un peu sur ses branches, ce que la trop grande humidité pourroit empêcher.

Si nos gens n'avoient pas fait le voiage de Mouab, nous aurions longtems ignoré une singularité, à l'égard des arbres de café, dont il est sûr que personne n'a encore parlé; favoir que dans les lieux exposés au Midi, ou qui sont trop découverts, ces arbres se trouvent plantez sous d'autres grands arbres, qu'ils disent être une espece de peupliers, lesquels leur servent d'abri, & les mettent à couvert de l'ardeur excessive du soleil. On tient que sans cet ombrage, qui entretient la fraîcheur dessous, la fleur du café seroit bien-tôt brûlée & ne produiroit jamais aucun fruit, comme on le voit à l'égard de quelques-uns situez dans les mêmes lieux, qui n'ont pas de ces voisins utiles. En effet, ces peupliers étendent leurs branches prodigieusement, & forment par leur disposition un rond parfait, qui couvre tout ce qui se trouve au-dessous.

C'est, comme nous l'avons remarqué

qué en son lieu, à une certaine distance de la ville de Tage, que les François virent des cafés pour la premiere fois, & avec la singularité dont nous parlons, parce que le pais se trouve là plus ouvert, & plus exposé qu'ailleurs à la chaleur brûlante du soleil. Ils observerent que chaque peuplier couvre de son ombre une certaine quantité de cafés; ce qui continue de même dans toute la plantation, & que les cafés sont plantés par ordre, & dans une espece d'alignement, comme sont les pommiers en Normandie. Enfin la curiosité de l'un de nos Voïageurs, qui avoit pour cela l'habileté necessaire, alla jusqu'à dessiner sur les lieux l'arbre du café, avec toute l'exactitude dont il étoit capable, en choisissant celui qui lui parut le plus propre à faire bien sentir la beauté, & la verité de la nature dans cette production. C'est ce même dessein que je donne ici, qui fera sans doute plaisir aux curieux.

Dans les lieux moins chauds par leur exposition, on ne voit point de ces grands arbres qui servent d'ombrage; les cafés y sont à découvert, viennent & rapportent à merveille sans ce secours.

Le

Le Sieur des Noyers a vû quantité de ces derniers dans le voyage qu'il a fait exprès à Redia ou Zedia , petite ville dans les montagnes , à douze lieues de Betelfaguy. C'est , à ce qu'il apprit du Gouverneur même de Redia , un des meilleurs cantons de tout le païs ; car outre les cafés , qui sont des plus beaux qui se puissent voir , les autres arbres fruitiers y sont en abondance : il y a d'une excellente espece de froment , & d'autres bleds , on y trouve même des melons & des concombres en quantité. Dans ce lieu-là , comme sur la route de Mouab , les cafés sont plantés par ordre & en alignement , à une mediocre distance l'un de l'autre.

Le Sieur des Noyers , pour le dire en passant , m'a parû le plus intelligent & le plus exact de nos Voyageurs ; c'est principalement de ses observations que j'ai tiré la description de l'arbre du café , qui est au commencement de ce Memoire : & comme il a eu la curiosité d'en rapporter un rameau entier , chargé de fruits , qui s'est parfaitement bien conservé par ses soins , il a été facile d'en tirer un dessein. Les curieux en voyant ici ce rameau , dont les feuilles & les fruits

Rameau d'un Arbre de Café charg e
de fleurs et de fruits, d'après le Naturel.



1. Fruit du Café
dans sa maturité

3. Fruit Sec

2. Coupe du meme Fruit

4. Noyau, appelle
graine, ou feve du Café

fruits sont d'après le naturel , s'appercevront bientôt que cela est fort différent de tout ce que nous avons vû jusqu'ici dans plusieurs ouvrages , où l'on a prétendu représenter des rameaux de l'arbre du café.

A l'égard de la recolte du café , comme l'arbre qui le porte est chargé tout à la fois de fleurs , de fruits imparfaits & de fruits mûrs , c'est une nécessité qu'elle soit faite en trois temps différens ; & à cet égard on peut dire qu'il y a trois saisons dans l'année , propres à la cueillete du café ; mais ces temps ne sont pas bien fixes & réguliers , de sorte que les Arabes ne reconnoissent de recolte proprement dite , que celle du mois de Mai , parce que c'est la plus grande de toute l'année.

Quand ils veulent cueillir le café , ils étendent des pieces de toile sous les arbres , lesquels on secoue ensuite ; & tout le café qui se trouve mûr , tombe avec facilité : on le met dans des sacs pour le transporter ailleurs , & le mettre en monceau sur des nattes , afin qu'il seiche au soleil pendant quelque temps , & que les gouffes qui contiennent la fève , puissent ensuite s'ouvrir par le moyen
L des

des gros roulons de pierre ou de bois, fort pesans, que l'on passe par dessus.

Lorsque par ce travail le café est sorti de ses écorces, & séparé, comme l'on voit, en deux petites fèves, ou plutôt en deux moitez qui n'en faisoient qu'une auparavant, il est de nouveau mis à seicher au soleil, parce qu'il est encore assez verd, & que le café trop frais, & qui n'est pas bien sec, court risque de se gâter sur la mer; on le vane ensuite dans de grands vans pour le nétoyer, afin que le debit en soit meilleur; car ceux qui ne prennent pas le soin de rendre leur café bien net & seiché à propos, le vendent beaucoup moins.

Il est temps de dire un mot de la preparation & de la boisson du café parmi les Arabes. En general leur maniere est presque la même que celle de tout le Levant, que nous imitons tous les jours en France, avec cette difference que les Arabes le prennent ordinairement presque aussi-tôt qu'il est cuit, sans le faire reposer, toujours sans y mettre du sucre, & dans de fort petites tasses. Il y en a parmi eux qui font envelopper la cafetiere d'un linge mouillé, en la retirant
rant

rant du feu ; ce qui fait precipiter le marc du café incontinent , & rend la boisson plus claire ; il se fait aussi par ce moyen-là une petite crème au-dessus , & lorsqu'on le verse dans les tasses , il fume beaucoup davantage , & forme une espece de vapeur grasse , qu'ils se font un plaisir de recevoir à cause des bonnes qualitez qu'ils lui attribuent.

Les gens de distinction ont une autre maniere qui leur est particuliere, ils ne se servent point de la féve du café, mais seulement des écorces ou coques qui leur servent d'enveloppe , en y mêlant aussi de la pellicule fine qui couvre immédiatement la féve * ; enforte que quand

Café à
la Sul-
tane,

le

* On prend l'écorce du café parfaitement mûr , on la brise , & on la met dans une petite poisle ou terrine , sur un feu de charbon , en tournant toujours , enforte qu'elle ne se brûle pas comme le café , mais seulement qu'elle prenne un peu de couleur. En même temps on fait bouillir de l'eau dans une cafetiere , & quand l'écorce est prête , on la jette dedans avec un quart au moins de la pellicule , en laissant bouillir le tout comme le café ordinaire. La couleur de cette boisson est semblable à celle de la meilleure biere d'Angleterre. On garde ces écorces dans des lieux fort secs & bien enfermez , car l'humidité leur donne un mauvais goût.

L 2

le tout est bien préparé, ils estiment que nulle boisson n'est comparable à celle-là. Nos François qui à la Cour du Roi d'Yemen, chez les Gouverneurs & les gens de considération, n'ont point pris d'autre café, avoient en effet que c'est quelque chose de bon & de délicat; ajoutant qu'il n'est pas nécessaire d'y mettre du sucre, parce qu'il n'y a aucune amertume à corriger, & qu'au contraire on sent une douceur modérée qui fait plaisir. Cette boisson s'appelle le Café à la Sultane, dont on fait un grand cas dans tout le pays. Au reste il y a beaucoup d'apparence qu'on ne peut gueres la faire avec succès, que sur les lieux; car pour peu que ces écorces de café, qui déjà n'ont pas beaucoup de substance, quand elles sont trop seiches, soient transportées ou gardées, elles perdent beaucoup de leur qualité, qui consiste principalement dans la fraîcheur.

Nos gens ont demandé plusieurs fois aux Grands du pays, & à toute sorte de personnes, la raison pour laquelle ils prennent tant de café; quel bien il leur faisoit; si son usage guérit de quelque maladie; & enfin à quoi il étoit bon? La réponse a été générale, que le café nour-

nour-

nourrit, & qu'il fait du bien en plusieurs manieres ; outre que c'est pour eux un doux amusement, & une habitude agreable. Je ne sai si à ce grand usage du café parmi les Arabes, on ne peut pas appliquer une remarque de nos Voyageurs, qui est que ces gens-là sont d'une grande frugalité, & pour la plûpart maigres & secs, quoique d'assez bonne taille.

Je finis ce Memoire par deux observations. La premiere, que les Arabes de l'Yemen sont fort persuadés, & tous les Orientaux aussi, que le café ne croît nulle autre part dans le monde que dans leur país : on a crû cependant qu'il venoit originaiement d'Ethiopie, d'où il a été transporté dans l'Arabie Heureuse. Cette opinion est en quelque façon confirmée par la Relation * du voyage que Charles-Jacques Poncet fit en Ethiopie dans les années 1698, 1699, & 1700. Ce Voyageur dit qu'on voit encore aujourd'hui des cafés en ce país-là, que

* Cette Relation est inserée dans le quatrième Recueil des Lettres écrites des Missions étrangères, imprimé à Paris 1704.

que l'on ne cultive que par curiosité; il en décrit même la plante, sans affirmer de l'avoir vûe : mais cette description, où la plante en question est comparée au mirthe, est si différente de l'arbre du café que nos gens ont vû dans l'Arabie, qu'il faut de nécessité qu'il y ait là-dessus quelque méprise. D'ailleurs les meilleures Relations que nous avons de l'Ethiopie, dont la plus estimée est celle du Pere Tellez Jesuite Portuguais, & l'Histoire même d'Ethiopie de M. Ludolfe, si curieuse & si exacte, ne parlent en aucune maniere du café*.

Quoi qu'il en soit, depuis que le café est passé de l'Asie dans toute l'Europe avec le succès que l'on fait, on n'a pas manqué d'en multiplier l'espece; ce que l'on continue de faire tous les jours, à mesure qu'on voit augmenter
la

* S'il est vrai que les Abyssins soient venus d'Arabie en Ethiopie dès les premiers temps, comme l'écrit M. Ludolfe, ils auront pû y porter d'Arabie l'arbre du café, qui apparemment n'aura pas beaucoup réüssi, puisqu'il est même fort incertain qu'on en trouve aujourd'hui en Ethiopie.

la consommation & le profit ; enforte qu'il y a à présent des cafés dans beaucoup de montagnes & dans d'autres lieux de l'Yemen , qui n'en avoient jamais porté.

La dernière observation est , que c'est une prévention presque générale en Europe , dont les gens éclairés reviennent pourtant tous les jours , que les Arabes jaloux d'un bien qui ne vient que parmi eux , ne laissent sortir de leur país aucune fève de café , qui n'ait passé par le feu , ou par l'eau bouillante , pour en faire , dit-on , mourir le germe , afin que si on s'avisait d'en semer ailleurs , ce fût inutilement.

Jean Ray Docteur Anglois , l'un des plus fameux Botanistes de nôtre temps , a donné comme les autres dans cette erreur ; car après avoir parlé des vertus du café * , il dit fort sérieusement , *que le café ne croissant que dans l'Arabie Heureuse , il s'étonne qu'un si petit coin en puisse tant fournir , & que ceux qui*

* Jean Ray dans son Histoire universelle des Plantes , Edition de Londres 1686.

qui sont maîtres d'un fruit si recherché, ayent si bien sù empêcher qu'on n'en ait pû avoir ailleurs un seul grain capable de germer, & qu'on ne diminuât par là leur profit, &c. Erreur qui ne peut plus se soutenir, après le témoignage de nos Voyageurs, & par le retour de nos vaisseaux, qui ont rapporté plusieurs sacs remplis de café en son entier, c'est-à-dire, avec sa gouffe & sa double écorce, sans avoir souffert cette prétendue alteration.

On fait d'ailleurs que les Hollandois, dont la sagacité & le genie pour le commerce ne peuvent être trop louiez, ont porté du café de l'Arabie à Batavia, qu'ils l'ont semé, replanté, & heureusement élevé aux environs de cette fameuse ville; mais sans beaucoup de succès, puisqu'ils continuent d'envoyer de Batavia même, des vaisseaux dans la mer rouge, & leur argent aux Arabes, pour le commerce du café. On dit que la trop grande chaleur de ce climat fait avorter presque tout le fruit des arbres de café, lesquels, comme nous avons vû, ont besoin d'une chaleur temperée, de beaucoup

coup

coup d'ombrage & de fraîcheur. Les Anglois ont encore planté des cafés à Madraspatan, qui ont beaucoup moins réussi que ceux de Batavia, & qui sont à present en quelque façon abandonnez.

J'apprens aussi en dressant ce Memoire, qu'on a semé du café dans le Jardin des Plantes de la ville d'Amsterdam, & qu'on y est enfin parvenu à élever des plans de café, dont quelques-uns ont déjà porté du fruit à l'âge d'environ trois ans; & qu'il y a même actuellement un de ces plus jeunes plans dans le Jardin Royal à Paris: à quoi on ajoute que Messieurs les Magistrats d'Amsterdam envoient au Roi un arbre de café, déjà tout élevé, chargé de son fruit, & avancé de la maniere que nous venons de dire; ce qui acheve de prouver que les Arabes n'entendent aucune finesse sur l'arbre & sur le fruit du café, & qu'il n'est pas impossible d'avoir enfin cet arbre dans les plus fameux Jardins de l'Europe: je dis dans les plus fameux Jardins; car si les arbres de café y ont quelque durée, ils passeront toujours

L 5

par-

parmi nous, pour des plantes rares & curieuses, dans lesquelles l'art a en quelque maniere forcé la nature; & il est à croire qu'ils ne tireront jamais à consequence pour la multiplication du café, dans des climats si differens de celui que la Providence a destiné à la production de cette plante.



TRAI-

TRAITÉ
HISTORIQUE

DE L'ORIGINE ET DU
PROGRÈS du CAFE', tant
dans l'Asie que dans l'Europe ; de
son introduction en France, & de
l'établissement de son usage à Paris.

L 6



AVERTISSEMENT.

N a crû que ce *Traité* ne feroit pas hors de propos à la suite de la *Relation du Voyage de l'Arabie Heureuse*, & qu'il feroit agreable à lire, non-seulement à ceux qui ont de l'inclination pour le café, mais à ceux encore qui aiment à s'instruire de l'origine des choses, & de leur progrès.

D'ailleurs comme on a reçu favorablement l'histoire du tabac, celle des arbres en général, celle des drogues, & le chocolat ayant même occupé la plume d'un Cardinal, * sans parler de l'histoi-

L 7 re

* *Fran. Maria Cardinalis Brancatii de usu Chocolata*

re des insectes, de celle des vents,
& de plusieurs autres*, qui in-
teressent les curieux de la nature;
on a lieu de se flater que l'histoire
du café, où l'utile & l'agréable se
trouvent si fort mêlés, pourra
aussi mériter quelque accueil du
Public.

colatis diatriba. 1 vol. 4. Roma 1665, ejusdem Dis-
sertationes octo, quarum 5^a. est de potu Chocolatis.
Roma 1672, fol.

* L'histoire de la vigne & du vin, l'histoire
de l'ambre, l'histoire du musc, &c.

TRAI-

TRAITÉ HISTORIQUE
de l'origine, & du progrès du Café,
tant dans l'Asie que dans l'Europe; de
son introduction en France, & de l'é-
tablissement de son usage à Paris.

L paroît d'abord étrange que
le café étant la chose du mon-
de la plus en usage dans toute
la Turquie, & les François
aïant de tout temps fait des voyages de
commerce, ou de curiosité en Égypte,
Province la plus voisine du país du ca-
fé, on ait appris si tard de ses nouvel-
les, non-seulement en France, mais en-
core chez les autres Nations de l'Euro-
pe; cela peut faire douter que la coutu-
me de boire du café, dans le Levant
même, soit aussi ancienne que quelques
Auteurs le prétendent; car ceux qui
ont écrit des boissons des Orientaux,
vers le milieu du 16. siècle, & entre au-
tres Pierre Belon, qui a voyagé au Le-
vant depuis l'année 1546, jusqu'en l'an-
née 1549, & qui outre cela, a décrit
avec soin les plantes les plus curieuses de
l'Égypte & de l'Arabie; ces Ecrivains,
dis-je, ne parlent en aucune façon du café.

I.
Silence
des Au-
teurs
Euro-
péens au
sujet du
café, jus-
qu'au
tems de
Prosper
Alpin,
qui en a
parlé le
premier,
vers la
fin du 16
siècle,
après a-
voir vû
l'arbre
de ce
nom en
Égypte
&c.

Le

Le premier Européen, qui en a donné des nouvelles, est Prosper Alpin, fameux Medecin de Padoue, & grand Botaniste, lequel en l'année 1580, suivit en Egypte un Consul de la Republique de Venise, & durant un séjour de trois ou quatre années, étudia si bien toutes les plantes de ce pais-là, qu'il en composa un ouvrage exprès. *

C'est dans cet ouvrage, écrit en Latin, publié d'abord à Venise en 1592, & adressé à Jean Morosini, qu'il est parlé pour la première fois en Europe de l'arbre du café.

„ J'ai vû au Caire cet arbre, dit Prosper
 „ Alpin, Chapitre 16, dans le jar-
 „ din d'un Turc, nommé Aly Bey, &
 „ je donne ici la figure d'un de ses ra-
 „ meaux ; c'est celui là même qui pro-
 „ duit ce fruit si commun en Egypte,
 „ auquel on donne le nom de *Bon*, ou
 „ *Ban*.

* Prosper Alpin a aussi fait un Traité de la Medecine des Egyptiens, où il parle encore du café, un Traité du baume, & un Traité des plantes étrangères. Il étoit Professeur à Padoue, & Directeur du Jardin des plantes ; ce Jardin est le plus ancien de l'Europe, aiant été fondé par la Republique en 1540, à la sollicitation de Daniel Barbaro, Patriarche d'Aquilée.

„ *Ban.* On en fait parmi les Arabes &
„ les Egyptiens, une espece de décoc-
„ tion, qui est fort en usage, & qu'ils
„ boivent au lieu de vin: on la vend
„ même dans des lieux publics, com-
„ me le vin se vend parmi nous. Ils ap-
„ pellent cette boisson *Caova*. Le fruit
„ en question vient de l'Arabie Heu-
„ reuse; au reste l'arbre que j'ai vû,
„ m'a paru semblable à l'Evonyme,
„ * aiant les feuilles cependant plus é-
„ paisses, plus dures & plus vertes, &
„ l'arbre ne se dépouille jamais de tou-
„ tes ses feuilles.

C'est ainsi que s'exprime Alpin sur l'arbre & sur la boisson du café. Il n'oublie pas en qualité de Medecin de parler des qualités attribuées à cette boisson par les Orientaux, qui sont à peu près les mêmes qui ont été depuis reconnues, & admises par nos meilleurs Medecins.

En l'année 1640, on fit à Padoue une nouvelle édition du Traité de Prosper Alpin, des plantes Egyptiennes; & on y ajouta les Observations & les Notes que Veslingius, autre celebre Me-
de-

* C'est l'arbre que nous appellons Fuzain.

decin Italien, avoit faites sur ce Traité. Elles sont adressées à Nicolas Contarin, & imprimées separement en 1638, aussi à Padoue.

Veslingius fait connoître dans ses Observations qu'il a aussi voyagé en Egypte, après Prosper Alpin; mais qu'ayant cherché l'arbre en question dans tous les Jardins où il lui a été permis d'entrer, il ne l'a point trouvé. Cet arbre étoit apparemment mort de vieillesse ou par accident; car l'Egypte ne porte point de cafés, & celui-là y avoit été élevé par pure curiosité. Veslingius ajoute que lors de son séjour au Caire, il y avoit deux ou trois mille maisons publiques à café dans cette grande ville; que quelques uns de ceux qui bûvoient du café, commençoient à y mettre du sucre pour en corriger l'amertume, & que d'autres mettoient la fève du café en dragées. Enfin le Commentateur d'Alpin fait aussi des remarques comme Medecin, sur les qualitez du café, en distinguant celles qui sont propres à l'écorce, qui envelope la fève, de celles qui conviennent à la fève même, qu'il appelle *le noyau du fruit du café*; sans oublier
 blier

blier que ce n'est pas seulement en Egypte que l'usage du café est si familier, mais que c'est la même chose dans presque toutes les Provinces de l'Empire Turc; *d'où il arrive, dit-il, que le café est cher dans le Levant même, & que c'est une chose assez rare parmi les Européens, qui sont privez par là d'un remede fort salutaire.*

On peut conjecturer par cette expression, que du temps que Vesslingius écrivoit, le café n'étoit pas tout-à-fait inconnu en Europe, du moins à Venise, où il y a tout lieu de croire que le café est venu, en sortant pour la première fois de l'Asie, par le moien du commerce des Venitiens.

Le Chancelier Bacon, qui est mort en l'année 1626, a fait mention du café dans ses ouvrages, mais fort superficiellement, & en faisant appercevoir qu'il n'étoit gueres instruit, & qu'on ne connoissoit pas encore en Angleterre la chose dont il parloit.

Mais depuis ce temps là, le café aiant constamment passé du Levant en Italie par les Venitiens, Fauste Nairon Maronite, Professeur des Langues Orientales à Rome, y fit imprimer un petit
Trai-

Fauste
Nairon
Auteur
du pre-
mier Ou-

ouvrage
fait ex-
près sur
le café.

Traité * Latin sur le café: c'est proprement le premier ouvrage fait exprès sur cette matiere, & on en trouve l'extrait dans un Journal Italien de l'année 1671. Cet Auteur étoit fort capable de nous en instruire à fond étant Syrien d'origine, & outre cela curieux & habile; on pretend cependant qu'il n'y a pas extrêmement réuffi, & qu'il s'est trompé sur quelques points essentiels, comme nous le remarquerons en son lieu.

II.
Philippe
Silvestre
Dufour
Auteur
Fran-
çois
d'un
Traité
sur cette
matiere.
Extrait
de son
Traité.

Il semble qu'il étoit réservé à la France de fournir quelque chose de plus exact & de plus achevé sur ce sujet. On ne peut en effet rien voir de plus methodique & de mieux approfondi, que le Traité du café de Philippe Silvestre Dufour, originaire de Manosque en Provence, & simple Marchand de Lyon, mais savant, curieux & habile, surtout dans la connoissance de la nature.

Il ne publia d'abord que la traduction

* *De saluberrimâ potione Cahue seu Cafe nuncupatâ, Discursus Fausti Naironi Banefii Maronita, Linguae Chaldaicae seu Syriacae in almo Urbis Archigymnasio Lectoris. Ad Eminentiss. & Reverendiss. Principem D. Jo. Nicolaum S. R. E. Card. de Comitibus. Roma 1671.*

tion * Françoise d'un manuscrit latin, tombé entre ses mains, qui traitoit du café, du thé, & du chocolat. On trouve l'extrait de cette traduction dans le Journal des Savans du 28 Janvier 1675; & il est dit dans cet extrait, qu'il y avoit alors à Paris plusieurs boutiques où l'on vendoit du café. L'Auteur du Journal ajoute de son chef, que les Anglois ont connu le café vingt ans plutôt que nous; mais cela demande d'être éclairci. Au reste ce Memoire manuscrit n'étoit gueres exact, surtout touchant le veritable pais où croît le café, qu'il marquoit être les environs de la Mecque; ce qu'on a reconnu être contraire à la verité.

Depuis, le café devenant tous les jours plus en usage en France, principalement à Paris, à Lyon & à Marseille, comme nous l'observerons dans la suite, Monsieur Dufour entreprit de travailler de son propre fonds sur cette matiere; per-

* Cette traduction fut imprimée à Lyon pour la premiere fois en l'année 1671, sous le titre *De l'usage du Caphé, du Thé & du Chocolat*; & adressée au R. P. Jean de Buffieres, de la Compagnie de Jesus.

personne l'aïant encore fait dans le Roïaume. Il crût même que sa profession de Marchand n'avoit rien d'incompatible avec celle d'Auteur, surtout dans un sujet dont il est sûr que les Marchands nous ont donné la connoissance, & sur lequel il y a des choses dont un Marchand peut être mieux informé qu'un Philosophe.

Ce sont les paroles mêmes de l'Auteur, qui nous apprend encore que non content de consulter dedans & dehors le Roïaume un grand nombre de Savans, avec lesquels il étoit en commerce, il a encore porté ses recherches dans le fond de l'Orient où il portoit son negoce. C'est avec ces dispositions qu'il nous donna enfin en l'année 1684. le Traité dont nous avons à parler. Le Journal des Savans en rendit compte au public le 28 Janvier 1685. Ce Traité n'a jamais été imprimé à Paris, mais il l'a été deux fois à Lyon, en 1684 & en 1688, & à la Haye en 1685. M. Bayle en fit un article curieux dans ses Nouvelles de la République des Lettres, & traita fort honorablement l'Auteur, *qui a su, dit-il, ajuster ensemble le savoir & le trafic, n'ignorant pas les Langues & les*
bel-

belles Lettres, écrivant bien, & aiant toujours entretenu commerce d'esprit avec des personnes de qualité & de merite. Les savans Journalistes de Lipfic firent le même honneur au Traité de M. Dufour dans leur mois de Mars 1686, en ajoutant que l'année precedente on l'avoit publié traduit en Latin & en Allemand, & imprimé à Budiffen *: la traduction latine est de M. Spon, suivant M. Bayle que nous avons déjà cité.

Ce Traité est divisé en treize chapitres, qui épuisent tout ce qu'on pouvoit dire, & tout ce qui étoit alors connu sur la matiere du caffé. On ne peut cependant s'empêcher d'y reconnoître quelques méprises, qui viennent moins de l'Auteur, que de ceux qui ont prétendu l'instruire. Cela paroît surtout dans la description de l'arbre de café, & encore plus dans la representation qu'on en a donnée dans une planche au commencement du livre, qui n'imite rien moins que le naturel.

La dérivation du nom de café, quoique fournie par M. le Chevalier d'Arvieux Consul d'Alep, & habile dans la
Lan-

* Budiffen ville de la Lusace, dans l'Electorat de Saxe, communément Bautzen.

Langue Arabe, n'est point la véritable; nous en verrons la preuve en son lieu. Enfin la petite histoire de la découverte du café, attribuée par Fauste Nairon à l'Abbé d'un Monastere, qui fut averti par celui qui en gardoit les chameaux ou les chevres, que quelquefois son bétail veilloit & sautoit toute la nuit, après avoir brouté le café, ou mangé de son fruit; ce qui obligea l'Abbé d'en faire prendre à ses Moines pour les empêcher de dormir pendant les Offices de la nuit. Cette histoire, dis-je, adoptée par M. Dufour, sur la foi de F. Nairon, & suivie par d'autres Ecrivains François, a paru fort apocryphe à ceux qui l'ont examinée de près, comme nous le verrons bientôt.

On se dispense d'entrer dans aucun détail sur le reste de cet ouvrage, où l'Auteur traite & discute les choses par lui-même; en quoi on ne sauroit trop louer sa sagacité & son exactitude; car il examine en bon Physicien toutes les qualitez du café; il en donne même l'analyse chimique, après avoir fait operer en sa presence & en celle du celebre M. Spon, un habile Artiste; & cela pour rendre, comme il fait, raison
de

de ses effets, & pour indiquer les diverses maladies que l'usage du café peut guerir, soulager ou prevenir. Tout ce détail est fort curieux, & ce que l'Auteur avance, se trouve soutenu de l'autorité des meilleurs Medecins ; de celle des plus celebres Voyageurs, & par des exemples choisis, qui égayent quelquefois le Lecteur.

Nous ne dirons rien non plus de la critique fort sensée qu'il exerce contre le sentiment assez singulier de Pietro della Valle, qui a prétendu que le Nependhe * d'Homere, que ce Poëte dit qu'Helene avoit eu d'Egypte, & dont elle faisoit un remede contre la tristesse, &c. n'est autre chose que du café au vin ; & contre celui de Simon Pauli Medecin Danois, qui parle fort au desavan-
ta-

* M. Petit Medecin de Paris, mort en 1687, a fait une Dissertation Latine sur le Nependhe d'Homere, qui a été donnée au public par M. Grævius en 1689. Il ne donne point dans le sentiment de Pietro della Valle, mais M. Paschius dans son Traité Latin sur les nouvelles découvertes faites d'après l'Antiquité, imprimé à Lipsic en 1700., prétend que le café est designé par les presens que fit Abigail à David, afin de l'apaiser, 1. *Liv. des Rois chap. 25. vers. 18.*

M

tage du café, sur le rapport d'Olearius, qui debite une assez plaisante histoire, capable de persuader qu'il énerve les hommes jusqu'à éteindre en eux la vertu prolifique.

Le dernier chapitre de ce Traité est employé à indiquer les temperamens & les maladies où le café n'est pas propre; les raisonnemens y sont fort justes. Au reste M. Galland, qui y est cité comme un exemple des personnes qui n'ont jamais pû s'accoutumer au café, ne con vient point de cette prétendue antipa thie; il se souvient seulement qu'étant à Constantinople incommodé d'un cra chement de sang, il étoit alors obligé de s'abstenir du café, qui irritoit son mal; ce qui a été sans doute mal enten du par ceux qui ont parlé de lui à M. Dufour.

Mais ne finissons pas l'article qui re garde son Traité, sans faire encore deux remarques. La première, est que selon M. Dufour, le café n'a été connu en France que vers l'année 1645*, & que lorsqu'il écrivoit son Traité il n'y avoit
gue-

* Ces faits sont mieux éclaircis & fixez dans la suite de ce Traité.

gueres plus de vingt-cinq ans qu'on avoit commencé de s'en servir. Avant ce temps-là, dit-il, on savoit si peu ce que c'étoit, que quelques-uns de ceux qui se font mêlez d'en parler, l'ont méconnu jusqu'au point de l'appeller une Meure dans un Imprimé * qui se vendoit à Paris dans les premiers commencemens qu'on y a bû du café.

La dernière remarque, est que du temps de M. Dufour il y avoit des Medecins qui n'approuvoient pas l'usage du café. Cela paroît par l'attestation de M. Falconet le fils, donnée à Lyon le 10. Mai 1683, au Traité dont il s'agit ici; *Traité capable, dit ce savant Medecin, de détromper les plus prevenus, & d'instruire ceux qui continuent à demander si le café échaufe, ou s'il rafraichit. On trouvera, continue-t-il, tous ces éclaircissemens dans son livre, où rien ne nous pa-*

* Cet Imprimé est inseré dans la traduction dont on a déjà parlé, faite par M. Dufour, & publiée à Lyon en 1671: il porte pour titre, *Les très-excellentes vertus de la Meure appelée Coffé.* Ce n'est pas méconnoître tout-à-fait le fruit du café, que de l'appeller une espece de Meure. Voyez la description de ce fruit dans le *Memoire*, &c.

paroît, qui ne soit utile, fort curieux & très-propre à persuader tout le monde qu'il faut être docile dans les choses qu'on ne fait pas.

Autre
Traité
sur le
café par
Nicolas
de Ble-
gny.
Juge-
ment
sur cet
ouvra-
ge.

Malgré cet éloge & la sage reflexion qui le termine, il parut au commencement de l'année 1687, un autre Traité sur la même matière, sous le titre *Du bon usage du Thé, du Café, & du Chocolat*, composé par Nicolas de Blegny. Cet ouvrage, imprimé chez Michallet, peut être considéré comme l'effet d'une émulation indiscrete, ou de l'envie d'écrire; (car M. Dufour avoit aussi traité ces trois sujets,) plutôt que comme le fruit d'un véritable desir d'instruire le public, & de l'enrichir par de nouvelles découvertes. En effet, tout ce qu'il y a de bon & de sûr dans ce nouveau Traité, se trouve dans celui de Monsieur Dufour; & on s'apperçoit que quand l'Auteur parle de lui-même, pour paroître original, il ne manque gueres de s'égarer. On laisse aux Experts dans la véritable Chymie, le jugement des préparations medecinales du café; savoir les sels, son huile fixe, son eau distillée & son sirop, que Monsieur de Blegny dit avoir inventées, & mises en

en pratique avec beaucoup de succès, pour avertir que le fait qu'il rapporte, sur un ouï dire, du café semé, & cultivé avec succès par un Gentilhomme près de Dijon, depuis plusieurs années, qui vient dans la même forme que celui d'Arabie &c. Que ce fait, dis-je, paroît assez semblable à plusieurs * autres de cette espece, dont on a decouvert l'erreur, quand on a voulu les approfondir.

Cependant quoique l'Auteur de ce premier Traité ait porté fort loin ses recherches, la matiere dont il s'agit n'étoit pas épuisée, & ce qui étoit le plus curieux & le plus difficile de bien savoir à l'égard du café, restoit toujours dans l'obscurité, quand il plût à M. Galland, qui a voyagé dans le Levant, & qui est fort versé dans les Langues Orientales, de nous donner un autre ouvrage sur ce sujet. Il le composa il y a près de vingt années, à la priere d'une personne de merite & de distinction, à qui

III.
Antoine Galland écrit de l'origine & du progrès du café, sur l'autorité de deux Historiens Orientaux. Extrait de son ouvrage &c.

* Ces faits-là sont traités de songe, assez plaisamment dans une These sur le café, soutenue à Paris au mois de Mars 1715, *uti somniaverunt creduli, qui pro illo cicer arietinum cum gaudio in hortis vegetasse mirabantur.*

qui il l'adressa en forme de Lettre, * à l'occasion d'une conversation, que le café même avoit fait naître.

Tout le fond en est pris de deux Historiens, l'un Arabe, & l'autre Turc. L'ouvrage du premier est dans la Bibliothèque du Roi, N° 944; Monsieur Galland marque à cette occasion sa juste reconnoissance envers Monsieur l'Abbé de Louvois, qui se faisant un plaisir d'obliger tout le monde, & particulièrement les gens de lettres, a eu la bonté de lui accorder la communication du Manuscrit Arabe. C'est dommage que nôtre Auteur, en faisant imprimer son Traité, n'en ait fait tirer qu'un fort petit nombre d'exemplaires, qui furent presque tous distribués à ses amis; en sorte que ce Traité ne se trouve presque plus; mais on pourra juger de son mérite, par le compte que nous allons en rendre. On jugera aussi que cet ouvrage supplée agreablement à ce qui manquoit à celui de M. Dufour.

D'a-

* La Lettre est datée de Paris le 15 Decembre 1696, & imprimée sous le titre, *De l'origine, & du progrès du café, sur un Manuscrit Arabe de la Bibliothèque du Roi, à Caën, & se vend à Paris chez Florentin & Pierre de Laune, 1699.*

D'abord pour établir l'étymologie & la signification propre du mot de Café, assez mal traitée dans les Auteurs précédens ; on nous dit que ce mot vient de *Cabveh*, comme le prononcent les Turcs avec un *v* consonne, & c'est la même chose que *cabouah* parmi les Arabes, qui n'expriment pas l'*v* consonne comme les Turcs, ni comme nous, mais comme les Italiens prononcent leur *u* voyelle ; ainsi par le changement d'une lettre, & en prononçant un peu différemment des Orientaux, nous avons fait le mot *Café*, du terme Turc *cabveh*, qui vient de *cabouah*, mot originairement Arabe.

Cabouah est l'infinitif d'un verbe, & signifie avoir un dégoût de manger, n'avoir point d'appétit ; & c'est aussi un des différens noms que les Arabes donnent au vin, suivant la fécondité de leur langue : en effet le vin bû par excès travaille fort l'estomac, & ôte l'appétit, contre la pensée de Golius ; mais selon celle d'un Docteur Mahometan, cité par l'Auteur Arabe, dont nous allons bientôt parler.

De *cabouah*, signifiant d'abord le vin en particulier, les Arabes ont fait de-

puis un terme generique pour signifier toute sorte de boiffons. Ainsi ce mot ne signifie ni l'arbre, ni les fèves ou le fruit de l'arbre, que nous appellons improprement Café, mais seulement la boiffon que l'on en fait.

Sur ce principe les Orientaux reconnoissent trois sortes, ou trois especes de café; savoir le vin, & toutes les boiffons qui enyvrent, celle qui se fait avec les gouffes ou envelopes, qui renferment la fève que nous nommons Café: & celle qui se fait avec la même fève, telle qu'elle est en usage parmi nous.

Les Arabes appellent cette fève *buun*, & l'arbre qui la porte l'arbre du *buun*; ce qui donne lieu à Monsieur Galland de remarquer une meprise de Fauste Nairon, qui dans son petit Traité du Café, a pris le *bunk*, racine dont il est parlé dans * Avicenne, & dans d'autres
Au-

* Monsieur Galland reconnoît ailleurs qu'Avicenne a aussi parlé du *buun* ou du café; c'est l'opinion de Prosper Alpin, de Vellingius &c, qui est contestée par d'autres Auteurs. Bengiazlah grand Medecin, presque contemporain d'Avicenne, en a encore fait mention; d'où il est aisé de connoître, dit Monsieur Galland, que l'on est redevable du café à la Medecine, de même que du sucre, du thé & du chocolat, & de tout ce qui entre dans sa composition.

Auteurs Arabes pour le *buun* ou le café, & qui outre cela, a mal exprimé en Arabe, quoique sa langue maternelle, la plante que les Botanistes connoissent sous le nom de *Spina Aegyptiaca*. Enfin Fauste Nairon est encore repris ici sur les différentes prononciations pretendues du mot Arabe, *buun*, *ban*, & *ben*, comme si ce n'étoit qu'une même chose; au lieu que Monsieur Galland soutient par bons principes de grammaire, & par l'autorité du Docteur Mahometan déjà cité, que ce sont deux plantes toutes différentes.

Au reste, si Fauste Nairon, habile Professeur, a pû se tromper en parlant sa propre langue, il est juste que nous excusions ici Monsieur le Chevalier d'Arvieux, qui dans le Traité de Monsieur Dufour, a pretendu que *caboueh* est le nom Arabe du café, quoique cette prononciation soit plutôt Turque qu'Arabe, les Arabes n'ayant point d'*e* dans leur alphabet, & appellant, comme nous l'avons vû, le café *cahouah*. Monsieur d'Arvieux a d'ailleurs confondu, sans y penser, le terme Arabe *caoua*, qui effectivement signifie force & vigueur, avec celui de *cahouah*, signifiant le ca-

M s fé,

274 T R A I T É H I S T.
fé, écrit & prononcé bien différemment.

Après ce petit détail de grammaire, qui n'est pas inutile à l'intelligence du sujet, on nous parle du Manuscrit Arabe de la Bibliothèque du Roi, & de son Auteur, dont le nom est *Abdalcader Mohammed Alanzari, Algeziri, Albanbali*, c'est-à-dire, le serviteur de Dieu, fils de Mohammed, originaire de Medine, natif de Gefir, de la secte de Hambal : c'est l'usage des Orientaux d'exprimer ainsi leurs noms. Le titre de son ouvrage est rendu en ces termes.

Ce que l'on doit croire de plus précis, & de plus sincère touchant le café; savoir s'il est permis aux Musulmans d'en user.

Cet ouvrage est divisé en sept chapitres, dont le premier parle de l'étymologie, & de la signification du mot *cahouab*, telle que nous l'avons marquée ci-devant de la nature, & des propriétés du café, du pays où l'on a commencé d'en user communément, & de l'intention avec laquelle on le prit d'abord. Les autres chapitres roulent principalement sur une dispute de religion, qui s'éleva à la Mecque au sujet du café, & ils finissent par un recueil de vers Arabes,

bes, composés à la loüange de cette boisson, par les Poëtes les plus celebres dans le temps de cette dispute.

L'Auteur écrivoit en Egypte l'an 996. de l'Hegire, qui repond à l'année 1587. de nôtre époque.

Monsieur Galland n'entreprit pas la traduction de ce Manuscrit, parce qu'il contient plusieurs choses fort ennuyeuses à lire, sur les observances & les precautions scrupuleuses de la Religion Mahometane, & il se contenta d'en tirer tout ce qui lui parut de plus curieux, & de plus convenable à son dessein.

Au reste, ce qu'Abdalcader, Auteur du Manuscrit, a écrit de l'origine & du progrès de la boisson du café, est tiré, selon son aveu, de *Schhabeddin Ben ab-dalgaffar Almaleki*, autre Auteur, qui avoit écrit long-temps avant lui sur cette matiere; Auteur d'autant plus croyable & authentique, qu'il étoit voisin de l'époque du café, de laquelle nous allons parler.

Gemaleddin Abou Abdallah, Mohammed Bensaid, surnommé Aldhabhani, parce qu'il étoit natif de Dhabhan, petite ville de l'Arabie Heureuse, étant Moufti d'Aden, ville & port fa-

Premiere origine de l'usage du café à Aden, ville capitale de l'Arabie Heureuse.

meux du même país, dans le milieu du ix. siecle de l'Hegire, & du xv. de J. C. eut occasion de faire un voyage en Perse. Pendant son séjour il trouva des gens de son país, qui prenoient du café, à quoi il ne fit pas d'abord beaucoup d'attention; mais à son retour à Aden sa santé s'étant affoiblie, & se souvenant du café qu'il avoit vû prendre en Perse, il en prit, dans la pensée qu'il pourroit lui faire du bien. Non-seulement sa santé fut réparée par cet usage, mais le Moufti s'apperçut bientôt des autres propriétés du café, & sur tout de celles qu'il a de dissiper la pesanteur de la tête, d'égaier l'esprit, & d'empêcher le sommeil, sans en être incommodé.

Il fit particulièrement son profit de cette dernière qualité, prenant du café avec les Derviches, ou Religieux Mahometans, à l'entrée de la nuit pour la passer en prieres, & dans les autres exercices de sa Religion, avec plus de liberté d'esprit.

L'exemple & l'autorité du Moufti donnant de la reputation au café, on vit bientôt les gens de Loi, amateurs de la lecture, ensuite les artisans, qui avoient besoin de travailler la nuit, les

Voia-

Voïageurs qui vouloient éviter les chaleurs du jour, & enfin toute la ville d'Aden, prendre du café, non-seulement la nuit, à l'égard de ceux qui vouloient veiller, mais encore pendant le jour pour profiter de ses autres bonnes qualités.

L'Auteur Arabe ajoute que l'on se trouva si bien du café, que l'on abandonna entierement l'usage d'une autre boisson que l'on prenoit à Aden, faite avec les feuilles d'une plante nommée *Cat*, que l'on ne peut pas juger être le thé, parce que cet Ecrivain ne dit rien qui puisse nous le faire penser.

Telle est la premiere origine du grand usage du café, dont l'Auteur est le Moufti Gemaleddin, homme d'esprit & d'autorité, qui en reconnut l'excellence, & qui entreprit de le faire agréer au public, conjointement avec un autre Docteur de reputation, nommé Mohammed Alhadrami, natif, ou originaire de Hadramout, ville capitale du pais de ce nom, dans l'Arabie Heureuse.

Avant ce temps-là on peut dire que cette boisson étoit dans l'obscurité, & d'un très-petit usage, même dans l'Arabie, qui produit le fruit dont on la fait,

M 7 &

& dans la Perse où elle étoit peu connue; mais il n'en est pas ainsi à l'égard de l'Ethiopie, où selon l'Auteur Arabe, on prenoit du café de temps immémorial.

Monsieur Galland laisse ici pour un moment son Auteur, pour s'inscrire en faux contre la pretendue origine du café, rapportée par Fauste Nairon sans aucune autorité, laquelle il traite de fable, & de conte populaire, reconnoissant cependant que cette fable est fondée en quelque façon, sur l'histoire de la veritable origine du café, dont les Chrétiens Orientaux ont été bien aises de se faire honneur; car, dit-il, le Prieur ou l'Abbé du Couvent & son compagnon, ne sont autres que le Moufti Gemaleddin, & Mohammed Alhadrami, & les Moines sont les Derviches, qui passoient la nuit en prieres avec eux. Enfin le Professeur Maronite est refuté par des points d'histoire, & de chronologie si bien choisis, & accompagnés de reflexions si sensées, qu'on ne peut s'empêcher de reconnoître pour la veritable époque du frequent usage du café, celle que l'Auteur du Manuscrit de la Bibliothèque du Roi nous enseigne d'après
un

un Auteur original, & presque contemporain. Pour justifier, & pour fixer toujours davantage cette époque au temps que l'on a marqué, il faut ajouter que le Moufti Gemaleddin est mort l'an 875 de l'Hégire, qui est l'an 1470. de J. C.

Le café ainsi reçu à Aden, où il se maintint toujours depuis sans interruption, passa peu-à-peu en plusieurs autres lieux voisins, & il arriva à la Mecque vers la fin du ix siècle de l'Hégire. L'usage en commença comme à Aden, par les Derviches, qui en prenoient dans le Temple fameux de cette ville, dans la même intention qui avoit porté le Moufti d'Aden à s'en servir la nuit dans ses exercices de Religion. Ce café au reste n'étoit pas fait de la fève, mais de la gouffe de l'arbre de *bunn*, qu'on apportoit à la Mecque de l'Arabie Heureuse; car selon la juste remarque de Monsieur Galland, la Mecque n'est pas comprise dans le país de ce nom, mais dans une Province particulière de l'Arabie, prise en général, appelée par les uns Tehamah, & par les autres Hegiaz.

Le café
passe
d'Aden
à la
Mec-
que.

Les Habitans de la Mecque trouve-
rent

rent ce breuvage si fort à leur goût, que sans se mettre en peine de l'intention des devots, & des gens de lettres, que l'on peut dire en avoir été les premiers instituteurs, ils en rendirent l'usage si commun, qu'on le vendoit publiquement dans des maisons de café, où l'on s'assembloit en foule, pour sous ce pretexte passer le temps plus agreablement; on y jouoit aux échets, & au * Mancalah, même de l'argent; on y chantoit, on y jouoit des instrumens, & on y dansoit; toutes choses que les Mahometans rigides ne peuvent souffrir. Ce qui ne manqua pas de causer du trouble dans la suite.

Ensuite
à Medi-
ne &
ailleurs
dans
l'Arabi-
e, &
enfin en
Egypte.

Cependant le café passa de la Mecque en plusieurs autres villes d'Arabie, & particulièrement à Medine, d'où en sortant enfin pour la premiere fois de l'Arabie, il vint en Egypte jusqu'au grand

* Le Mancalah est fort en usage chez les Orientaux. On n'y joue que deux personnes à la fois, comme aux échets, avec 72 petites coquilles, ou autres choses semblables, les mettant d'abord par six dans 12 petites fosses rondes, creusées sur deux lignes dans un morceau de bois de la longueur d'un pied, sur 5 pouces de largeur. Ce jeu n'a rien de fort singulier. M. Galand le décrit tout du long.

grand Caire. Il y fut introduit par des Derviches de l'Yemen, qui aiant en cette ville un quartier particulier, prenoient du café dans leur Mosquée, les nuits qu'ils vouloient vaquer plus longtemps à la priere. Ils le tenoient dans un grand vase de terre rouge, & ils le recevoient respectueusement de la main de leur Superieur, qui leur en verfoit lui-même dans des tasses.

Cela se passoit au commencement du x. siecle de l'Hegire, & du xvi. de J. C. & fut bientôt imité par plusieurs devots du Caire, dont l'exemple fut suivi par les personnes studieuses, & ensuite par tant de gens, qu'enfin le café devint aussi commun dans cette grande ville, qu'il l'étoit à Aden, à Medine, à la Mecque, & ailleurs dans l'Arabie.

Le grand usage du café, dû, comme il a été dit, au discernement & à la devotion de Gemaleddin, alla toujours depuis en augmentant, & sans aucune contradiction jusqu'en l'année 917. de l'Hegire, la 1511. de J. C. année fatale à cette boisson, par la condamnation qui en fut faite pour la premiere fois, de la maniere & à l'occasion qu'il faut ici rapporter en peu de mots.

Khair

Le café,
sujet
d'une
dispute à
la Mec-
que, y est
con-
damné,
comme
contraire
à la
Reli-
gion
Musul-
mane.

Khair Beg Gouverneur de la Mecque pour le Soudan * d'Égypte, n'avoit point encore entendu parler du café, ni de la maniere de le prendre. En voulant sortir un jour de la Mosquée après la priere du soir, il fut scandalisé de voir dans un coin de ce Temple, une assemblée de preneurs de café, qui se dispo- soient à passer la nuit en prieres. Il crut d'abord qu'ils buvoient du vin, & sa surprise ne diminua point quand on lui eut expliqué l'usage, & les qualités de cette boisson; au contraire en apprenant par ces devots combien elle étoit familiere à la Mecque, & tout ce qui se passoit de rejouissant dans les lieux publics où on la vendoit, il crut que le café enyvroit; du moins qu'il induisoit à faire des choses défendues par la Loi.

C'est pourquoi après avoir ordonné à ces gens-là de sortir de la Mosquée, avec défense de s'y assembler à l'avenir pour un pareil sujet, il convoqua dès le lendemain une grande assemblée d'Officiers

* Il y avoit alors longtems que la Mecque étoit sous la domination des Soudans d'Égypte, de la Dynastie des Mamlucs, ou Mamelus Circassiens, qui avoient detroné les successeurs de Saladin.

ciers de Justice, de Docteurs de la Loi, de Devots, & de Notables de la ville de la Mecque, auxquels il exposa ce qu'il avoit vû la veille dans la Mosquée, & qui se passoit dans la ville, à l'égard du café, ajoutant qu'il étoit résolu de remédier à cet abus, sur quoi il étoit bien aise de les consulter.

Les Docteurs convinrent que ce qui se passoit dans les maisons de café avoit besoin de réforme, comme contraire au pur Mahometisme, & dirent qu'à l'égard du café il falloit du moins examiner s'il étoit nuisible au corps ou à l'esprit, & si par lui-même il excitoit à commettre les desordres en question; car si cela n'étoit pas, il suffisoit de défendre les lieux publics où il se debitoit. La conclusion fut qu'il falloit consulter les Medecins.

Le Gouverneur en fit venir deux à l'assemblée, qui étoient freres, Persans de nation, & reconnus pour les premiers Medecins de la Mecque, quoique médiocrement habiles, & plus versés en Dialectique qu'en Medecine. L'un des deux avoit même fait un écrit contre l'usage du café, jaloux peut-être, dit nôtre Auteur, de ce que cet usage leur
ôtoit

ôtoit beaucoup de pratiques. Ainsi ils ne manquerent pas d'assurer que le *bunn* des gouffes duquel on se servoit pour faire le café, est froid & sec, & par consequent qu'il est très-nuisible à la santé.

Un Docteur de l'assemblée leur répondit que * Bengiazlah, ancien respectable Medecin Arabe, avoit écrit dans son ouvrage des medicamens simples, & des alimens, que le *bunn* cuisoit & consumoit le flegme, & qu'ainsi il ne pouvoit pas avoir la qualité qu'ils lui attribuoient. La remarque étoit judicieuse; car à l'occasion de cette dispute, tous les Medecins de ce temps-là convinrent, suivant la doctrine de Bengiazlah, que le *bunn* ou le café, étoit chaud & sec, & non pas froid & sec.

Les deux Medecins Persans, pour soutenir ce qu'ils avoient avancé, repliquerent que ce Docteur n'avoit point entendu parler du *bunn* dont il étoit question, mais d'une autre plante de même nom, qui faisoit des effets differens; & en-

* Bengiazlah, celebre Medecin de Bagdet, a vécu presque en même temps qu'Avicenne. Il est mort l'an de l'Hegire 493.

ensuite sans se mettre en peine de le prouver, s'érigeant en Casuïtes, ils avancèrent que quand le *buun* seroit mis au nombre des choses indifferentes, dont il est libre à tout le monde de se servir, dès qu'il induisoit à des choses défendues, le parti le plus sûr pour des Musulmans, étoit de le tenir pour illicite.

Cette décision entraîna tous les suffrages; plusieurs même par prevention, ou par un faux zele, assurèrent que le café leur avoit troublé le cerveau. L'un des assistans soutint même qu'il enyvroit comme le vin, ce qui fit rire toute l'assemblée, parce que pour porter ce jugement, il falloit avoir bû du vin, contre le precepte de la Religion qui le défend. On lui demanda s'il en avoit bû, & il eut l'imprudence de répondre affirmativement, se condamnant ainsi lui-même au bâton, peine dont on punit les violateurs de la Loi Mahometane.

Le seul Moufti de la Mecque, Theologien & Jurisconsulte de profession, entreprit avec chaleur la défense du café, contre la décision de l'assemblée, & malgré la resolution du Gouverneur qui étoit sollicité par son Imam, homme fort scrupuleux; mais toute la ferme-

meté du Moufti, & fes meilleurs argumens ne fervirent qu'à le faire charger d'injures de la part des faux zelés.

Le café fut donc condamné folement, comme une chofe défendue felon la Loi, & la fentence de cette condamnation fut dreflée en des termes affectés & pleins d'emphafe, pour exprimer une efpece de triomphe fur les pretendus abus extirpés: plusieurs Docteurs la fignerent avec le Gouverneur, qui l'envoia, comme une depêche importante, au Sultan d'Egypte fon maître.

En même temps il fit publier une défenfe exprefle & folemnelle, de vendre du café & d'en boire, foit en public, foit en particulier, fous la peine encourue par ceux qui contreviennent aux preceptes de la Religion; défenfe qui fut fuivie d'une vifite exacte & rigoureuse des Officiers de Juftice, lesquels firent fermer tous les cafés publics de la Mecque, & brûler tout le café qu'ils purent y trouver, ainfi que dans les magazins des Marchands.

Les amateurs du café, qui étoient en très-grand nombre, ne pûrent jamais fe foumettre à cette défenfe, & ils con-

ti-

tinuerent d'en boire dans leurs maisons, persuadez d'ailleurs que l'assemblée avoit mal decidé, & que la condamnation étoit injuste, puisqu'elle avoit passé contre l'avis du Moufti : cependant un particulier aiant été surpris chez lui sur le fait, il en fut rigoureusement puni, & ensuite promené sur un âne par les places publiques.

Mais cette rigueur ne fut pas de longue durée, car le Sultan d'Egypte, loin d'approuver le zele indiscret de son Gouverneur de la Mecque, s'étonna fort de la condamnation qu'il avoit osé faire d'une chose dont on se trouvoit si bien au Caire, Capitale de ses Etats, où il y avoit des Docteurs d'un plus grand poids que ceux de la Mecque, & qui ne trouvoient rien de contraire à la Loi dans l'usage du café.

Le Sultan lui ordonna donc de revoquer sa défense, & d'emploier seulement son autorité pour empêcher les desordres, s'il y en avoit, dans les maisons de Café, ajoutant que parce qu'on peut abuser des meilleures choses, même de l'eau de la fontaine de * Zemzem, si respect-

Le café
retabli à
la Mec-
que par
ordre du
Sultan
d'Egyp-
te.

* La fontaine, ou puits de Zemzem, selon
les

pectable à tous les Musulmans, ce n'étoit pas une raison plausible pour les défendre absolument.

Il falut que le Gouverneur obeît malgré lui, & ce ne fut pas la seule satisfaction que le Sultan procura au peuple de la Mecque; car ce même Gouverneur si scrupuleux en apparence, ce pharisien du Mahometisme, étoit un concussionnaire, & un voleur public, que son successeur, après avoir reçu des ordres pour lui faire rendre compte de sa conduite, fit enfin mourir dans les tourmens, une année après. Son frere se tua lui-même pour éviter un pareil sort.

L'Auteur Arabe ajoute que les deux Medecins Perfans, qui avoient eu tant de part à la défense du café, firent aussi une fin malheureuse. Meprisés à la Mecque depuis le rétablissement de cette boisson, ils se retirerent au Caire, où étant

les Musulmans, est celle que Dieu fit paroître en faveur d'Agar, & de son fils Ismaël, dans le Desert, après qu'Abraham l'eut obligée de se retirer avec son fils. Elle est dans l'enceinte du Temple de la Mecque, les Mahometans en boivent par devotion, & lui attribuent de grandes vertus.

étant convaincus d'avoir fait des imprecations contre la personne de Selim, premier du nom, Empereur des Turcs, qui venoit de conquerir * l'Egypte, ils furent executés à mort par son ordre.

Depuis le rétablissement du café à la Mecque, jusqu'en l'année 1324, il n'y souffrit aucune contradiction; mais cette année-là le Cadi, ou Juge en Chef de cette ville, fit fermer toutes les maisons de Café, à cause des desordres qui s'y commettoient, sans empêcher les particuliers d'en prendre chez eux; son successeur permit néanmoins que ces lieux publics fussent rouverts, & l'on s'y comporta depuis avec tant d'ordre, & de modestie, qu'aucun Magistrat ne fut obligé d'employer là-dessus son autorité.

Il est vrai qu'en l'année 950. * de l'Hegire, il arriva à la Mecque, par la caravane de Damas, un ordre du grand Soliman, de ne plus boire de café; mais cet ordre n'eut presque point d'execu-
* 1542.
de J. C.
Soliman
Il de-
fend l'u-
sage du
café in-
utile-
ment.

* Selim I. conquiert l'Egypte sur Canson Gauri penultieme des Soudans, le même qui avoit fait rétablir le Café à la Mecque. Cette conquête fut faite en l'année 1516. de Jesus-Christ.

N

cution , parce que l'on fut bientôt qu'il n'avoit été donné que par surprise, à la priere d'une Dame de la Cour , un peu trop scrupuleuse , au sujet de cette boisson.

Au reste , le Sultan d'Egypte , qui avoit fait revoquer par son Gouverneur de la Mecque, la défense indiscrete d'y boire du café , avoit consulté là-dessus les Docteurs de la Loi , qui donnerent leur sentiment par écrit, & prouverent par bonnes raisons la nullité de cette condamnation , & l'ignorance de ceux qui l'avoient faite ; ce qui servit beaucoup pour autoriser plus que jamais l'usage du café au Caire. Mais dans la suite cette grande ville vit aussi naître des troubles sur ce sujet.

Trou-
bles ar-
rivés au
grand
Caire au
sujet du
Café,
&c.

Ce fut en l'année 1523. de nôtre Epoque, la 930. de l'Hegire. D'abord un Docteur scrupuleux s'avisa de former une question en ces termes , & de l'envoier aux autres Docteurs. *Quel est votre sentiment touchant la boisson que l'on appelle Café, que l'on prend en compagnie, dans la croyance qu'elle est au nombre de celles qu'il est libre de prendre, quoiqu'elle donne lieu à des desordres de grande importance, qu'elle donne dans la tête, & qu'el-*

qu'elle soit nuisible à la santé? Est-elle permise ou défendue? Au bas de la question proposée étoit son sentiment signé de lui; *Que l'usage du café est illicite.* Aucun de ses confreres ne fut de son avis, parce qu'il étoit manifeste que le café n'avoit pas les mauvaises qualités qu'il lui donnoit; enforte qu'on ne porta aucune atteinte à un usage si universellement reçu.

Mais environ dix ans après, un Predicateur declama si fort contre le café, en soutenant qu'il étoit défendu par la Loi, & que ceux qui en prenoient n'étoient pas de vrais Musulmans, qu'à la sortie de la Mosquée une foule d'auditeurs se jetta sur les premières maisons de Café; ils briserent les cafetieres & les tasses, & maltraiterent ceux qui y étoient assemblés.

Là-dessus il se forma deux partis dans la ville, qui soutenoient, l'un que le café étoit défendu par la Loi, & l'autre qu'il ne l'étoit pas; mais le Juge en chef ayant assemblé chez lui tous les Docteurs, pour les consulter, ceux-ci déclarerent authentiquement, que la question étoit déjà toute décidée par leurs predecesseurs à l'avantage du café, qu'ils

étoient de leur sentiment , & qu'il falloit seulement empêcher le zele outré des Devots , & l'indiscretion des Predicateurs ignorans. Le Juge qui presidoit , & qui étoit de même avis , fit aussitôt servir du café à toute l'assemblée , & il en prit lui-même ; exemple qui réunit bientôt tous les esprits ; ce qui donna au café encore plus de vogue qu'auparavant.

Cependant l'Officier de Police aiant trouvé quatre ans après , des gens assemblez la nuit dans un Café public , au temps du Ramadam , il les envoya en prison , & leur fit donner , dès le lendemain , à chacun des coups de bâton sur la plante des pieds , mais pour l'avoir pris publiquement dans un temps de devotion , & à une heure indue.

Après tout ce qui s'étoit passé à l'égard du café , les plus scrupuleux n'avoient plus qu'une mauvaise raison à dire , qui est qu'on devoit le rejeter , parce qu'on le prend en compagnie , & dans des assemblées , de la même maniere que l'on boit le vin : mais on leur fermoit la bouche par l'exemple de Mahomet même , qui avoit bû du lait en compagnie de ses amis , en la maniere qu'on prend le café.

Les

Les aventures arrivées au café en Arabie & en Égypte, ainsi deduities sur l'autorité de l'Auteur Arabe, M. Galland l'en fait sortir pour le faire passer en Syrie, où il fut reçû sans obstacle, premierement à Damas, & à Alep, & ensuite par toutes les autres villes de cette grande Province, ajoutant que de la Syrie, sans passer de Province en Province, il fut enfin apporté à droiture à Constantinople.

Le café passe de l'Égypte dans la Syrie, & est enfin apporté à Constantinople.

C'est le témoignage particulier qu'en rend, après l'Historien Turc, dont nous allons parler, Belighi Poète de la même Nation, dans une espeece de Sonnet qu'il a composé sur le Café. J'ai tâché de rendre les vers Turcs, interpretés par M. Galland, par les vers suivans.

A Damas, Alep, au grand Caire,
 Il s'est promené tour à tour,
 Ce doux fruit, qui fournit une boisson si chere,
 Avant que de venir triompher à la Cour.
 Là ce *seditieux*, perturbateur du monde,
 A par sa vertu sans seconde,
 Supplanté tous les vins depuis cet heureux jour.

Le Poete Turc, comme on voit, traite le café de *seditieux*, par rapport

N 3

aux

aux troubles excités à la Mecque, & au Caire à son occasion, & par rapport aux defordres qu'il causa depuis à Constantinople, comme nous allons le voir, après avoir averti que tout ce qui suit, est tiré d'un Historien Turc, nommé Pichevili, du nom de Pichevi, ville de Hongrie; c'étoit l'un des trois Defterdars, ou Tresoriers généraux de l'Empire, qui composa l'histoire de Soliman, & de ses successeurs, jusqu'à la mort d'Amurath quatriéme, qui reprit Bagdet sur les Persans.

Avant l'année 962. de l'Hegire, qui commença le premier de Novembre, l'an 1554. de J. C. on n'avoit vû à Constantinople, ni café, ni lieu où l'on en vendit; & si on en avoit entendu parler, ce n'étoit qu'à l'occasion de la Sultane, qui avoit entrepris d'en faire abolir l'usage à la Mecque, sur le recit des pelerins, ou de ceux qui avoient fréquenté la Syrie & l'Egypte.

Mais cette même année, qui étoit environ la centième de l'institution de l'usage du café par le Moufti d'Aden, & sous le regne du grand Soliman, fils de Selim I. deux particuliers nommez Schems, & Hekem, l'un venant de

En quel temps, & par qui furent ouverts les premiers

Da-

Damas, & l'autre d'Alep, ouvrirent à Constantinople chacun une maison de Café, dans le quartier appelé *Takhtacalah*, & ils commencerent à en debiter publiquement, en recevant le monde sur des sofas, ou sur des estrades fort propres.

Cafés
publics
de Con-
stantino-
ple, &c.

Les gens d'étude, les Poètes sur tout, les amateurs des jeux d'echets, & de trictrac, furent les premiers qui frequenterent ces maisons de Café, appellées depuis par les Turcs *Cahveh Khaneh*, lieux tout-à-fait commodes pour se desennuyer, pour faire des connoissances, & pour se regaler à peu de frais; car la tasse de café ne coûtoit qu'un aspre, très-petite monnoye d'argent, de la valeur d'environ deux liards.

Ces maisons & ces assemblées se multiplierent insensiblement; on y vit venir de jeunes gens prêts d'achever leurs études, & d'entrer dans les charges de Judicature, des Cadhis hors de charge, qui étoient à Constantinople pour solliciter leur rétablissement, ou pour demander de nouveaux emplois, des Muderis ou Professeurs, qui venoient s'y délasser l'esprit, & plusieurs autres. Enfin après les Officiers du Serail, on y

vit aussi aller les Pachas, & les principaux Seigneurs de la Porte; ce qui augmenta de beaucoup la reputation & le nombre des Cafés publics de Constantinople, & peut-être trop.

En effet, dans le temps que cet usage paroissoit le mieux établi, les Imams, & les Officiers des Mosquées firent un grand bruit de ce qu'on les voïoit desertes, pendant que les maisons de Café étoient remplies de monde. Les Derviches & tous les Devots de profession en murmurèrent hautement, & enfin les Predicateurs se dechaînerent, non seulement contre le café même, soutenant qu'il est absolument défendu par la Loi, & que c'étoit un moindre peché d'aller au cabaret, que d'aller dans les maisons de Café.

L'usage
du café
con-
damné
authen-
tique-
ment
puis to-
leré, &
enfin ré-
tabli à
Conf-
tantino-
ple.

Après beaucoup de bruit, & de declamation inutile, tous les Devots se réunirent pour obtenir une condamnation authentique de cette boisson. Pour cela ils s'aviserent de soutenir que le café roté est une espeece de charbon, & que tout ce qui avoit rapport au charbon étoit défendu par la Loi. Ils dresferent là-dessus une question en forme, & ils la presenterent au Moufti, avec prie-

prière de la décider, suivant le devoir de sa charge.

Ce Chef de la Loi, sans se mettre en peine d'examiner la difficulté, donna une décision toute conforme à l'intention des Devots, & prononça que le café étoit défendu, selon la Loi de Mahomet.

L'autorité du Moufti est si respectable, qu'il n'est pas permis de revoquer en doute ses décisions: ainsi toutes les maisons de Café furent aussi-tôt fermées, & les Officiers de Police chargés d'empêcher que l'on ne prît du café de quelque manière que ce fût.

Cependant quelque rigueur qu'on exerçât dans l'exécution de cette défense, on ne put jamais empêcher totalement l'usage particulier du café: on eut beau même la renouveler sous le regne d'Amurath III. la licence à l'égard d'une chose si agreable, qu'on ne croyoit pas d'ailleurs contraire à la Religion, ne fit que s'en augmenter de plus en plus, & on continua de prendre du café chez soi. Enfin les Officiers de Police n'y voyant plus de remede, permirent pour de l'argent que l'on en vendît, pourvu que ce ne fût pas en public; de sorte

N. S.

qu'on

qu'on en alloit prendre en des lieux particuliers, la porte fermée, ou chez de certains Marchands dans l'arriere-boutique.

Il n'en fallut pas davantage pour rétablir peu-à-peu les Cafés publics. Il arriva même qu'un nouveau Moufti, moins scrupuleux, ou plus éclairé que fon predeceffeur, declara authentiquement qu'on ne devoit pas regarder le café comme du charbon, & que la boifson que l'on en faisoit n'étoit pas défendue par la Loi. Depuis cette declaration, les Devots, & les Predicateurs, le Moufti même, & les gens de Loi, loin de crier contre le café, en prirent eux-mêmes, & leur exemple fut univerfellement suivi à la Cour, & à la Ville.

Le nombre des maisons de Café devint plus considerable qu'auparavant, ce qui dans la suite tenta la cupidité des grands Vifirs, lesquels se firent un grand revenu à cette occasion, en s'attribuant une autorité particuliere sur ces maisons, & retirant de chacune un droit d'un ou de deux sequins par jour; & par cette raison ils les multiplierent extremement, fans qu'il fut pour cela permis

mis de prendre au-delà d'un aspre pour chaque tasse de café: d'où l'on peut juger de la grande quantité qu'il s'en debitoit. Ce prix d'un aspre est encore le même aujourd'hui à Constantinople.

Ce sont-là les particularités rapportées par l'Historien Turc, touchant l'établissement du café dans la ville impériale, & son progrès jusqu'au temps auquel il écrivoit. Monsieur Galland nous instruit ensuite de son chef sur cette matière. Il parle d'abord du changement arrivé aux Cafés publics de Constantinople, du temps de la guerre de Candie, conjoncture fort delicate pour les Turcs.

La licence des Nouvellistes qui s'y assembloient, étoit si grande que le grand Vizir Kupruli, pere des deux freres de même nom, & illustres par la même dignité, les supprima tous, sous la minorité de Mahomet IV, avec un desinterressement hereditaire dans sa famille, sans avoir égard à la perte du gros revenu qu'il en retiroit.

Le grand Vizir Kupruli fait fermer pour toujours les cafés publics de Constantinople.

Avant que d'en venir là, ce Ministre étoit allé *incognito* dans les principaux Cafés, où il avoit entendu des gens graves, qui s'entretenoient serieusement sur

les affaires de l'Empire, blâmant le ministère, & décidant absolument des choses les plus importantes. Il étoit aussi allé dans les Tavernes, où il n'avoit vû que des gens qui chantoient, ou qui parloient de leurs amours, ou d'exploits guerriers, la plûpart soldats, auxquels il jugea à propos de laisser cet amusement. Monsieur Galland tient ce que nous venons de rapporter, de Monsieur d'Hermange, Medecin de Monsieur le Comte de Toulouse, & qui l'avoit été du dernier Vizir Kupruli, tué à la bataille de Salankemen.

Depuis la suppression des Cafés publics, qui dure encore à Constantinople, on ne prend pas moins de café dans cette grande ville. On le porte dans les marchez, & dans les principales rues, dans de grandes cafetieres, avec du feu par dessous sur un rehaut, & on le distribue fort proprement à tous ceux qui en demandent. Les passans s'arrêtent, & entrent pour ce sujet dans la premiere boutique, dont le maître se fait un plaisir de les recevoir.

Du temps que Monsieur Galland étoit à Constantinople, il n'y avoit à Galata que deux ou trois maisons de Café.

fé tolérées , en faveur des matelots qui y viennent aussi fumer en prenant du café. Ces maisons de Café, au reste, ne sont point défendues dans les autres villes de l'Empire Turc ; j'en ai trouvé par tout , & jusques dans les moindres bourgs , dans mon voyage du Levant, mais singulièrement à Damas , où les Cafés publics sont plus ornez , & plus fréquentez par les gens d'étude & de distinction, qu'ailleurs.

On peut dire cependant que leur suppression à Constantinople , a fait que l'on y prend davantage de café , n'y ayant ni maison , ni famille , riche ou pauvre , Turque , ou Grecque , Arménienne , ou Juive , toutes Nations fort nombreuses dans cette ville , où l'on n'en prenne au moins deux fois par jour , plusieurs en prennent encore presque à toute heure , parce que c'est un usage d'en presenter dans les maisons à tous ceux qui viennent , pour quelque sujet que ce soit , & que ce seroit une incivilité de ne point offrir le café , ou de le refuser ; ce qui fait qu'il y a une infinité de gens qui en prennent plus de vingt tasses par jour , & sans en être incommodés, privilege particulier au café,

N^o 7

fé, à l'exclusion des autres boissons.

Un autre privilege du café, c'est, selon la pensée de Monsieur Galland, de *lier d'un lien plus étroit, les hommes nez pour la société, que toute autre chose que l'on puisse s'imaginer, de donner lieu à des protestations d'autant plus sinceres, qu'elles sont faites avec un esprit qui n'est pas obscurci de fumée, & qu'on ne les oublie pas aisément, ce qui n'arrive que trop souvent, lorsqu'on les fait dans le vin.*

Pour revenir à la consommation du café dans Constantinople, on examine ici la dépense qui s'y fait à cet égard, & on conclut qu'elle est fort grande, puisque toutes proportions observées, il y a très-peu de familles, où l'on ne dépense pour le moins autant en café, que l'on dépense à Paris en vin. De même que l'on donne ici de l'argent pour boire à ceux qui ont rendu quelque service, l'on donne aussi à Constantinople & ailleurs dans le Levant l'argent du café, *cabveh akchehsî.*

Après avoir observé que le café vient par mer de l'Egypte à Constantinople, & qu'il vient en Egypte par la mer rouge, nôtre Auteur entre dans le detail de tout ce qui regarde l'achat du café
pour

pour la provision des familles, des artisans qui le brûlent, & qui le pilent, lesquels sont obligez de suivre les armées; de l'obligation * des maris d'en fournir à leurs femmes, de la maniere de le bien conserver, sur tout dans les voyages, & enfin des utensiles à café.

Il fait aussi un détail particulier de la maniere de preparer le café, surtout dans les grandes maisons, où il y a un Officier particulier qui n'a point d'autre emploi, que celui de le faire cuire; car c'est ainsi que les Turcs s'expriment, en parlant de sa preparation: ils disent aussi en leur langue boire du café, & non pas prendre du café, comme nous le disons ordinairement; sur quoi le Poëte Turc, dont on a déjà vû quelque chose, est appellé en témoignage: on rapporte là-dessus d'autres vers de sa façon, qui font presumer que ce Poëte en vouloit à quelque Medecin, qui blâmoit l'usage journalier du café. On peut exprimer ainsi ces vers, sur la version de Monsieur Galland.

Loin

* Le refus ou le manque de café à l'égard de la femme, est une des causes legitimes de divorce.

Loin d'ici, Censeur incommode,
 Et Docteur de nom seulement,
 Qui jugez sans discernement,
 De cette agreable methode:
 Tous vos discours sont superflus;
 Que chaque jour malgré vous l'on s'attroupe,
 Pour boire cet aimable jus;
 Et que ce soit coupe sur coupe.

Nous ajouterons ici une ou deux remarques à celles de M. Galland. La premiere, que cet Officier qui prepare le café dans les grandes maisons, qui a inspection sur tout ce qui le concerne, & qui pour ce sujet, a une chambre particuliere, voisine de la Sale où l'on reçoit le monde, est appelé par les Turcs *Kahvehgi*, c'est-à-dire, l'Intendant ou l'Officier du café. D'ailleurs dans le Haram, ou appartement des Dames du Serail, il y a pour le même sujet plusieurs *Kahvehgi Bachi*, qui president chacun à vingt ou trente *Baltagis*, employez dans les differentes chambres, ou offices de café; & quand ces faiseurs de café sortent de-là, on leur donne des emplois, ou de bons fonds de terre, & ils deviennent même quelquefois *Capigi Bachi*. Mon-

Monfieur Galland n'oublie pas de nous parler des Itchoglans, pages ou garçons de la chambre des gens de qualité, qui vont prendre le café de la main de l'Officier, & qui au moindre figne du maître, lequel ne leur parle jamais, le fervent à la compagnie avec une adresse, & une propreté finguliere, le presentant au maître du logis tout le dernier, si ce n'est dans les audiences du grand Vizir, où ce Ministre le reçoit en même temps qu'on le presente aux Ambassadeurs. Au sujet de cette ceremonie, nous ajouterons encore une remarque, qui est que lorsque le Grand Vizir ne fait point presenter le café à quelque Ambassadeur, ce qui arrive fort rarement, c'est une marque d'aigreur, ou de mécontentement, & comme le presage de quelque rupture.

Le café est présenté sur des soucoupes sans pied, ordinairement de bois peint & vernissé, & quelquefois d'argent, qui tiennent chacune quinze ou vingt tasses, lesquelles sont ordinairement de porcelaine, & chez les plus riches, ou les plus curieux, à demi enchassées dans de petits vases d'argent. On appelle ces tasses *Fingians*: elles sont

moins

moins grandes de la moitié que les nôtres, & jamais on ne les remplit tout-à-fait, non-seulement afin qu'on ne repande pas le café; mais encore afin que le café étant presque bouillant, on puisse les tenir sans se brûler avec le pouce par-dessous, & les deux premiers doigts sur les bords, maniere la plus ordinaire de les tenir. On ne sert point de cuillers, comme parmi nous, parce qu'on ne met point de sucre dans le café. On le prend toujours extrêmement chaud, & très-fort de café, ce que les Turcs appellent *agir cabveh*, du café pesant, ou fort chargé. Dans le Serail, & chez les Grands, on met quelquefois dans chaque tasse de café, une petite goutte d'essence d'ambre. D'autres selon la quantité du café le font bouillir avec un ou deux cloux de giroffles rompus en deux, d'autres avec un peu d'anis des Indes, que les Turcs appellent *badian hindi*, & d'autres avec du cacouleh, qui est la graine du *cardamomum minus*.

Ce Traité est terminé par une curiosité considerable, qui est l'arbre même du café, qu'un Turc curieux avoit pris soin d'élever & de cultiver à Constantinople dans le quartier de Cassum Pacha,

cha, du côté de l'Arsenal, mais qui ayant été gélé par un grand froid, fut coupé par le pied, & poussa en cet état des rejettons que M. Galland a vus & examinez. Il nous dit que ses feuilles, qui sont vertes toute l'année, ressemblent assez à celles du laurier, si ce n'est qu'elles ne sont pas si pointues, & qu'elles sont plus épaisses, & d'un verd plus foncé; ce Turc l'assura que cet arbre avoit porté du fruit, & Monsieur Galland ajoute que Monsieur de Nointel, alors Ambassadeur du Roi à la Porte, le fit peindre dans un tableau, qui doit être à Paris dans quelque endroit où il n'est peut-être pas connu.

Voilà tout ce que Monsieur Galland a pû nous dire de l'origine, & du progrès du café en Levant, & à Constantinople, d'où il s'est répandu dans tout l'Empire Othoman. *Il n'a été reçu, ajoute-t-il, en France & à Paris que fort tard, & l'on sera bien aise un jour de savoir en quel temps, & de quelle maniere il s'y est introduit. J'ai entendu dire à feu Monsieur de la Croix*, Interprete du Roi, que Monsieur Thevenot le Voïageur a été*
le

* Le pere du dernier mort.

le premier qui en a apporté à Paris pour son usage, au retour de son premier voyage, & qu'il en regaloit souvent ses amis, du nombre desquels il étoit; & qu'en son particulier, il avoit presque toujours continué d'en prendre depuis ce temps-là. Des Arméniens en apportèrent ensuite, & le mirent peu à peu dans la réputation où il est présentement.

IV.
Maniere
dont le
café a
passé du
Levant
en Eu-
rope, &
surtout
en Fran-
ce.

Il n'est pas aisé de déterminer en quel temps, & à quelle occasion le café a passé de l'Égypte, ou de Constantinople, dans l'Europe; il est cependant assez vraisemblable que les Venitiens à cause de leur commerce, & par la proximité des États de la République avec la Turquie, en ont donné la première connoissance aux autres Européens. C'est un Venitien, comme nous l'avons vû, qui a écrit le premier sur le café, en quoi il a été imité par d'autres Italiens, avant que les Écrivains François s'avifassent de nous en parler: mais si * l'Italie a eu en cela quelque privilege sur

* Il y a beaucoup d'apparence que Pietro della Valle est un des premiers qui a fait connoître le café en Italie. *Quand je serai sur le point de m'en retourner*, dit-il, tome 1, p. 90, &c. *j'en porterai avec moi, & serai connoître à l'Italie ce*
sim.

sur les autres Nations de l'Europe, il est sûr que le café n'a jamais été mieux reçu, & n'a fait de plus grands progrès qu'en France, & particulièrement à Paris.

Nous accorderons d'abord à M. Thevenot, sur le témoignage qui vient d'être rapporté, l'honneur d'y avoir le premier introduit le café; mais Monsieur Thevenot n'est pas le premier qui a fait voir du café en France: le retour de son premier voyage est marqué dans ses Relations en l'année 1657: or dès l'année 1644, mon pere qui étoit passé à Constantinople avec Monsieur de la Haye, & qui avoit ensuite voyagé au Levant, apporta à son retour à Marseille, non-seulement du café, mais encore tous les petits meubles, & les utensilles qui servent à son usage dans la Turquie; cela passoit alors pour une vraie curiosité en France, & l'on en voit encore aujourd'hui un cabinet passablement bien orné dans sa maison de campagne, sur tout de Fingians, ou tasses

En quel temps, & par qui on a vu du café en France pour la première fois.

simple, qui lui est peut-être inconnu jusqu'à présent.
Ce Voiageur écrivoit de Constantinople en l'année 1615.

tasses de vieille porcelaine d'une grande beauté, sans parler des petites serviettes de mouffeline brodées d'or, d'argent & de soie; destinées au même usage. J'avoüé que la curiosité de mon pere, à l'égard du café, ne tira pas à plus de consequence pour le public, que celle de Monsieur Thevenot, & que ce premier usage du café à Marseille, n'alla pas au-delà d'un certain nombre d'amis, qui comme lui, avoient pris les manieres du Levant.

Son progrès dans cette ville.

Mais dans la suite, & environ l'année 1660, plusieurs Marchands de Marseille qui avoient fait un long sejour en ce pais-là, ne pouvant pas se passer de café, dont ils avoient fait une grande habitude, en apportèrent à leur retour, & le communiquèrent à bien des gens*, qui s'y accoûtumerent comme eux; de sorte que le café devenant peu à peu familier chez les principaux Marchands de Marseille, & chez les gens de mer, quelques-uns d'entre eux, & sur tout les

* Un Gentilhomme Provençal fort qualifié, qui m'a fourni un Memoire sur le café, assure en avoir pris à Riez dans une Maison de condition dès l'année 1666.

les Marchands Droguistes , qui font à Marseille un fort grand commerce, s'aviserent d'en faire venir quelques bales d'Egypte. Ce premier envoi contribua beaucoup à augmenter l'usage particulier qui s'en faisoit déjà à Marseille. Les Lyonnais prirent ensuite part à cet usage, qui eut bientôt des progrès considérables.

Cependant vers l'année 1671, quelques particuliers s'aviserent d'ouvrir à Marseille pour la première fois, une boutique ou maison de Café aux environs de la Loge *; on y fumoit aussi, & on y jouoit. Le concours ne manqua pas d'y être fort grand, sur tout de la part des Levantins, outre que les Marchands, & tous les marins, trouverent ce lieu-là commode, pour conferer de leur commerce, & pour s'entretenir sur la navigation; ce qui fit bientôt augmenter le nombre de ces lieux publics, sans que pour cela on en prît moins de café dans les maisons particulières; on en prenoit aussi sur les Galeres du Roi, & c'étoient les Turcs qui le preparoient.

Enfin

* La Loge est le lieu où s'assembent les Marchands.

Enfin l'usage du café devint si universel à Marseille, que les Medecins s'en alarmerent, dans la pensée que cet usage ne convenoit point aux habitans d'un climat assez chaud, & extremement sec. Les Medecins ne manquerent pas de trouver des partisans de leur opinion, ce qui forma une espece de dispute & de division dans la ville, à peu près comme nous avons vû qu'il étoit arrivé à la Mecque, au Caire, & à Constantinople, à la Religion près, car la contestation étoit de pure Medecine. Les amateurs du café traitoient fort mal les Medecins dans leurs assemblées, & les Medecins menaçoient de toute sorte de maux les preneurs de café.

Dispute
publique
à Mar-
seille sur
le café.

Les choses en cet état, les Medecins trouverent à propos, pour décrediter cette boisson, d'en faire le sujet d'une dispute publique, & de prononcer, pour ainsi dire, juridiquement sur son usage. Ils prirent pour cela le temps de l'aggregation d'un jeune Medecin, dans le College des Medecins de Marseille, pour agiter dans l'Acte solemnel qu'il devoit soutenir en presence des Magistrats, dans la Maison de Ville, la fameuse question du café. La These fut soutenue

nue le 27. Février 1679, & l'on fera sans doute bien aise d'en voir ici une traduction pour ce qui regarde le café; elle est faite sur une copie exacte qui m'a été envoiee de Marseille, & qui s'est heureusement trouvée chez un curieux de mes amis.

QUESTIONS DE MEDECINE,

Proposées par Messieurs Castillon & Fonque, Docteurs de la Faculté d'Aix, à Monsieur Colomb, pour son Aggregation au College des Medecins de Marseille, sur lesquelles on doit disputer le 27. Février 1679. dans la Salle de la Maison de Ville.

SECONDE QUESTION.

Savoir si l'usage du café est nuisible aux habitans de Marseille.

La These contenoit quatre questions.

» Entre une infinité de remedes dont
 » les Arabes ont, en quelque maniere,
 » accablé la Medecine, il n'y en a au-
 » cun, qui ait eu avec plus de facilité
 » le consentement de toutes les Na-
 » tions, que la boisson du café; car

La 1. sur le quinquina,
 la 2. sur le café,
 la 3. sur le foye,
 & la 4. sur les ceufs des femmes.

O

» non

„ non seulement chez les Turcs on la
 „ vend à un prix très-modique dans des
 „ lieux publics ; mais même parmi nous
 „ il s'en faut déjà bien peu que cette
 „ boisson, par les grandes qualités qu'on
 „ lui attribue, n'abolisse entièrement
 „ l'usage du vin, quoiqu'à dire le vrai,
 „ ni le goût, ni la couleur, ni l'odeur,
 „ ni la substance même, & toutes les
 „ propriétés du café, n'approchent pas
 „ seulement de la lie de cette excellen-
 „ te liqueur. Telle est la force de l'opi-
 „ nion, & du préjugé ; en sorte que
 „ les choses qui nous sont familières,
 „ quelque mérite qu'elles puissent avoir,
 „ nous deviennent méprisables, dans le
 „ temps que ce qui est étranger, quoi-
 „ que souvent vil, ou de peu de con-
 „ sideration, est merveilleusement ex-
 „ alté.

„ Au reste, la plûpart des Medecins,
 „ peu curieux de la nature, & des qua-
 „ lités du café, le croient fort salutai-
 „ re, seulement par ces deux raisons,
 „ que les Arabes l'appellent *bon*, en leur
 „ langue, & qu'il nous vient de la re-
 „ gion heureuse d'Arabie, comme si la
 „ nature de ce remede dépendoit de sa
 „ dénomination, & de celle du país qui
 „ le

„ le produit, & s'il n'étoit pas absurde
 „ de déterminer la nature des choses par
 „ leurs noms, comme parle Hippocra-
 „ te, dans son livre de l'Art.

„ Cependant le vulgaire ignorant est
 „ trompé aux dépens de sa santé, car il
 „ prend le café pour une espece de le-
 „ gume, & c'est le fruit d'un arbre,
 „ qui ressemble au fuzain, selon Avi-
 „ cenne dans son livre des plantes, &
 „ selon Prosper Alpin, dans son Trai-
 „ té des plantes d'Egypte; sur cette
 „ fausse idée, on estime le café un re-
 „ mede d'autant plus efficace, que les
 „ Historiens en rapportent la premiere
 „ découverte à des chevres & à des cha-
 „ meaux.

„ Quelques-uns assurent qu'il est froid
 „ de sa nature, c'est pourquoi ils re-
 „ commandent d'en boire, ou plutôt
 „ d'en humer peu-à-peu la décoction,
 „ extrêmement chaude; mais il est sûr,
 „ au contraire, que le café est naturel-
 „ lement fort chaud & fort sec, non-
 „ seulement par l'autorité des Auteurs
 „ qu'on vient de nommer, mais enco-
 „ re par le principal & le plus sensible
 „ de ses effets. Les parties adustes dont
 „ il abonde, sont en effet si subtiles,

„ & d'un si grand mouvement, qu'é-
 „ tant répandues dans la masse du sang,
 „ elles en entraînent d'abord toute la
 „ ferosité dans les autres parties du corps.
 „ De-là attaquant le cerveau; après en
 „ avoir dissous toute l'humidité, & les
 „ corpuscules grossiers, elles en tien-
 „ nent ouverts tous les pores, & em-
 „ pêchent que les esprits animaux qui
 „ causent le sommeil, ne soient portés
 „ au milieu du cerveau, lorsque ces po-
 „ res viennent à se boucher; d'où il ar-
 „ rive que ces parties adustes causent,
 „ par leur qualité, des veilles souvent
 „ si opiniâtres, que le suc nerveux dont
 „ la force est nécessaire pour la repara-
 „ tion des esprits, venant à manquer
 „ tout-à-fait, les nerfs se relâchent,
 „ d'où résulte la paralysie & l'impuis-
 „ sance; & par l'acreté & la sécheresse
 „ d'un sang déjà entièrement brûlé,
 „ toutes les parties ensemble deviennent
 „ si épuisées de suc, que le corps en-
 „ tier est enfin réduit en une horrible
 „ maigreur. Tous ces maux arrivent
 „ le plus souvent à ceux qui sont d'un
 „ temperament bilieux, aux melanco-
 „ liques, à ceux qui ont le foie & le
 „ cerveau naturellement chauds, & à
 „ ceux

„ ceux enfin dont les esprits sont fort
 „ subtils, & dont le sang est brûlé. De
 „ tout cela il faut necessairement con-
 „ clure que l'usage du café est nuisible
 „ à la plus grande partie des habitans
 „ de Marseille.

C'est ainsi que les Docteurs de la Faculté d'Aix s'expliquerent, & deciderent enfin sur le café. Il est vrai que bien des gens trouverent la matiere un peu outrée de leur part, & que les Medecins mêmes en général, n'étoient gueres menagés dans cette These, laquelle contient d'ailleurs quelques faux raisonnemens, & des erreurs de fait. Quoiqu'il en soit, il est certain que cette décision n'eut pas plus de force contre le café, qu'en eurent autrefois les declamations des Prédicateurs Musulmans, Les Cafés publics n'en furent pas moins fréquentés, & l'usage de cette boisson n'en fut pas moindre chez les particuliers, non seulement à Marseille, mais dans toute la Provence, & dans les Provinces voisines; en sorte que peu-à-peu, le café devint à Marseille, & à Lyon, l'objet d'un fort grand commerce: à quoi il faut ajouter que la consommation que l'on commença d'en faire dans la Capi-

tale du Roïaume, de la maniere que nous allons le voir, donna lieu aux Marchands de ces deux villes, d'en faire venir des vaisseaux chargés, non-seulement de l'Egypte, mais encore de Smyrne, & de toutes les Echelles où ils purent en trouver; ce qui enfin a mis ce commerce du côté du Levant sur le pied que nous le voyons aujourd'hui.

v. Avant l'année 1659, on n'avoit point vû de café à Paris, & l'on n'en avoit presque entendu parler que chez Monsieur Thevenot, & dans les * Relations des Voiageurs; mais cette année-là, distinguée dans nôtre Histoire par l'Ambassade solennelle de Soliman Aga, qui fut envoyé au Roi par le Sultan Mehemet IV, doit passer pour la véritable époque de la premiere introduction du café à Paris: les progrès de son usage jusqu'à nôtre temps.

* L'Auteur du *Bouclier de l'Europe* qui étoit en Egypte en 1638, dit, en parlant du café, que *c'est une graine d'Inde comme une maniere de petite fève*, que l'on fait cuire au four &c. & l'Auteur de *la Syrie Sainte*, qui étoit dans le Levant en l'année 1659, dit que *le café est une eau noire, & bouillante, plus saine qu'agreable, inconnue en France, où elle passeroit pour une boisson de lutins.*

de café, & ils en presenterent à tant de personnes de la Cour & de la Ville, qui rendoient visite par curiosité au Ministre Turc, comme l'on fait actuellement à l'égard de l'Ambassadeur de Perse, que bien des gens s'y accoûtumerent enfin, en y mettant du sucre, & d'autres à qui le café faisoit du bien, ne purent presque plus s'en passer.

L'Ambassadeur, qui étoit arrivé en France dès le mois de Juillet 1669, n'eut son audience publique du Roi que le 5^e. Decembre suivant, & il ne partit de Paris, pour s'en retourner, qu'au mois de Mai de l'année 1670, temps assez considerable pour mettre en reputation, & dans quelque usage à Paris, le café qu'il avoit introduit.

Après le départ de l'Ambassadeur, cet usage fut continué par plusieurs personnes, qui trouverent moyen d'avoir du café, en le faisant venir de Marseille ou d'ailleurs. Enfin on vit arriver en cette ville le nommé Pascal, Armenien de Nation, lequel en l'année 1672, s'avis

Pre-
miers
Intro-
ducteurs
des Ca-
fés pu-
blics à
Paris.

fa de debiter du café publiquement, à la Foire Saint Germain; ensuite il se fixa dans une petite boutique sur le Quai de l'Ecole, où il donnoit le café pour deux.

deux sols six deniers la tasse; mais on ne voyoit gueres chez lui que quelques Chevaliers de Malte, & des Etrangers, en sorte que cet Armenien fut obligé de quitter, & de se retirer à Londres.

Trois ou quatre années après, Maliban, autre Armenien, vint aussi à Paris dans le même dessein; il ouvrit son Café dans la rue de Bussy, près le jeu de paulme de Mets, aux environs de l'Abbaye Saint Germain. Il donnoit aussi à fumer, & vendoit le café au même prix. Il passa de-là dans la rue Ferou, près Saint Sulpice, d'où il revint encore dans sa premiere demeure de la rue de Bussy; mais il n'y fit pas un long séjour, parce qu'il fut obligé d'aller en Hollande, après avoir établi dans la même boutique, le nommé Gregoire son garçon, ou son associé, lequel étoit venu d'Ispham avec d'autres Armeniens.

Ce Gregoire passa ensuite dans la rue Mazarine, pour profiter du voisinage de la Comedie, qui se jouoit alors dans la même rue, vis-à-vis de celle de Guene-gaud, & il s'établit dans le même lieu, qui est aujourd'hui occupé par la veuve Gantois; ce ne fut pas pour long-tems, car la Comedie changeant de lieu, il vint
se

se loger dans la rue , & du même côté où elle se joue aujourd'hui , & de-là il passa dans la maison qu'il a depuis acquise , & où il est enfin mort fort âgé l'année dernière.

Quand Gregoire quitta la rue Mazarine , il eut pour successeur dans le même lieu , le nommé Makara , Persan de Nation , lequel après avoir exercé pendant quelque temps la même profession , s'en retourna en Perse , laissant son Café à un Liegeois nommé le Gantois.

Dans ces premiers temps , un petit boiteux , nommé le Candiot , alloit par les rues de Paris , en criant du café ; & ceux qui en vouloient prendre le faisoient monter chez eux , où il leur remplissoit un gobelet de la maison ou un des siens pour deux sols , en fournissant aussi le sucre. Il étoit ceint d'une serviette fort propre , portant d'une main un réchaut fait exprès , sur lequel étoit une cafetière , & de l'autre une espece de fontaine remplie d'eau , & devant lui un inventaire de fer blanc , où étoient toutes les utensiles du café.

Ce Candiot eut pour compagnon dans le même métier de porter du café par la ville , le nommé Joseph , qui étoit

O 5. aussi

aussi venu du Levant pour chercher fortune à Paris, par le moyen du café. Après en avoir vendu en plusieurs endroits fixes, il est enfin mort fort accommodé dans sa maison au bas du Pont Notre-Dame, que sa veuve tient encore aujourd'hui.

Enfin Estienne originaire d'Alep, vint aussi à Paris dans le même dessein, mais postérieurement à tous ces gens-là. Après de foibles commencemens, il a longtems tenu son Café sur le Pont au Change, & enfin il s'est fixé dans la maison qu'il occupe aujourd'hui rue Saint André, dont la boutique l'une des plus grandes, & des plus commodes de la ville, est en face du Pont Saint Michel.

Ce sont là les * introducteurs des Cafés publics dans Paris. Ils furent imités par plusieurs autres Levantins, qui dans la suite n'ont pas peu profité dans la même profession. Je dis dans la suite, car les premiers commencemens de tous ces gens-

* On a suivi l'exemple de l'Historien Turc, cité ci-devant, lequel dans une Histoire générale, & importante, n'a pas même oublié le nom de ceux qui ouvrirent les premières maisons de Café à Constantinople.

gens-là ont été foibles. Les honnêtes gens eurent d'abord de la peine à se résoudre d'entrer dans ces sortes de cabarets, où l'on fumoit, & où l'on vendoit de la biere, sans compter que le café n'y étoit pas exquis, & trop proprement servi.

Mais depuis que quelques François, se mêlant du même métier, s'aviserent d'orner leurs boutiques par des tapisseries, de grandes glaces, des tableaux, d'y mettre des tables de marbre, des lustres pour les éclairer le soir, & d'autres accompagnemens, en commençant par la Foire Saint Germain; d'ajouter au café bien préparé, du thé & du chocolat, des liqueurs de toute espece, des biscuits & des confitures; ces boutiques, dis-je, transformées en sales bien parées, servirent de modele à toutes les autres, & elles furent, à l'envi, le rendez-vous de quantité d'honnêtes gens, qui venoient se délasser en prenant du café en bonne compagnie, s'entretenant de choses agreables. Les gens de lettres, & les personnes les plus serieuses, ne dedaignerent point ces assemblées, si commodes pour conferer sur des matieres d'érudition, sans gêne,

O. 6

&

& fans ceremonie, & pour ainfi dire en se divertiffant.

Enfin cet ufage de prendre du café en de femblables lieux, & en grande compagnie, s'est fi bien fortifié à Paris, & il a été trouvé fi propre à former des focietez agreables, que peu-à-peu ces lieux, ou maifons de Cafés, ont été multipliez jufqu'au nombre d'environ trois cens; à quoi je trouve qu'ils font à peu près fixés aujourd'hui; après que les maîtres, érigés dès le commencement, en Marchands de liqueurs, ont été enfin réunis au corps des maîtres Distillateurs de la ville & faubourgs de Paris.

Dans les Foires Saint Germain & Saint Laurent, on voit encore plusieurs fales de Café, tenues par la plûpart des principaux maîtres, lesquels ne quittent pas pour cela leur commerce de la ville. On peut dire que ces fales font un des principaux ornemens de la Foire; c'est-là qu'on a commencé de voir pour la premiere fois de grandes cafetieres d'argent, des chocolatieres, & d'autres utensiles de la même matiere; ce qui est aujourd'hui fort commun dans la plûpart des Cafés de cette ville. Les Dames ne
font

font point de difficulté pendant la Foire d'entrer dans ces lieux-là, où l'on trouve, outre le café, toute sorte de liqueurs, des confitures, & plusieurs sortes de rafraichissemens.

Nous ne finirons point ce que nous avons à dire des Cafés de Paris, sans ajouter que la diversité de caractère des gens qui les fréquentent, parut il y a environ vingt ans, un véritable sujet de comédie à un Auteur; il traita donc ce sujet, qui étoit assez propre pour fournir une bonne pièce, mais la sienne ne fut pas goûtée du public, & ne fut représentée qu'une seule fois. Elle est néanmoins imprimée sous ce titre, *Le Café, Comédie, chez Pierre Aubouin en l'année 1694.* Nous dirons aussi un mot du *Portefeuille galant, contenant les entretiens des Cafés & autres ouvrages mêlés de prose & de vers*, dont le premier parut le 15. Juin 1700. avec promesse de donner la suite le 15. de chaque mois, promesse qui est restée sans execution. Il y a tout lieu de croire que le public ne fut point content de cet Essai, dans lequel en effet on ne trouve rien, tant en prose, qu'en vers, que de fort commun. C'est une brochure de deux feuil-

les imprimée chez Moreau en 1700. avec permission.

Au reste, quoique le nombre des Cafés publics soit considerable à Paris, & qu'on y trouve toutes les commodités dont on a parlé, on n'en prend pas moins de café dans les maisons particulières, n'y en ayant presque point, depuis la bonne bourgeoisie, jusqu'aux gens de la plus haute qualité, où l'usage ne soit établi, d'en prendre le matin, ou du moins immédiatement après le dîné, & d'en presenter dans les visites familières que l'on reçoit, sans parler d'un nombre infini de personnes accoutumées au café, qui vivent dans des Communautés, ou qui sont d'un certain état à ne pouvoir paroître avec bienfiance dans les Cafés publics. Et à propos de gens de qualité, c'est parmi eux qu'a commencé l'usage des cabarets à café, & qu'on voit enfin aujourd'hui tout ce que l'Orient peut fournir de plus magnifique en ce genre; en sorte que l'or & l'argent que l'on y prodigue, sont au dessous du prix des vases de porcelaine, & des ouvrages de la Chine dont on compose ces cabarets.

Cependant ce grand usage du café,
établi

établi dans la Capitale du Roïaume, a été suivi successivement dans toutes les Provinces, dont les premières villes ont actuellement des Cafés publics; c'est ce qui se voit à Lyon, à Toulouse, à Bourdeaux, à Rennes, à Rouen, à Dijon &c. & sur tout dans les bonnes villes de la Flandre Françoisë, sans compter tout le café qui se consomme à la campagne, dans toutes les bonnes maisons & ailleurs; & celui qui se consomme aussi dans les armées du Roi, de terre & de mer.

C'est sans doute cette grande consommation, qui suscita il y a environ 25. ans, une Compagnie de gens d'affaires, lesquels à l'occasion de la guerre, firent des offres au Conseil du Roi, pour faire du café une Ferme au profit de Sa Majesté; mais ces offres n'eurent presque point de succès, & le Roi en se contentant d'un droit modique, a bien voulu pour l'avantage du commerce, & pour l'utilité particulière de ses sujets, laisser les choses dans le premier état.

Le commerce du café, dont la base est la grande consommation dont nous venons de parler, est devenu en effet
très-

très-considérable en France. Mais ce commerce a eu, comme tous les autres, ses revolutions, sur tout dans de certains temps où les Pachas, & les autres Puissances de l'Egypte, se sont rendus plus difficiles sur l'enlevement de cette marchandise, ce qui en a causé la disette, & a fait rencherir la café jusqu'à six & sept francs la livre, comme nous l'avons vû il n'y a pas fort long-temps. C'est aussi ce qui a donné lieu aux deux premiers voyages de l'Arabie Heureuse par l'Océan; voyages qui ont procuré plus d'abondance, & qui ont mis les choses sur un certain pied plus avantageux pour le public. Il est vrai que les Negocians de Marseille ont prétendu s'opposer à ce nouveau commerce, se croyant être seuls en droit & en possession de faire venir du café en France, & de le faire venir par l'Egypte & la mer Mediterranée, en vertu de la franchise du Port de Marseille, & par d'autres considerations. Les Negocians de Saint Malo ont donné là-dessus leurs défenses, & je ne sai pas encore assez bien de quelle maniere cette affaire a été traitée au Conseil du Roi.

Voilà peut-être la seule contestation,
du

du moins la plus serieuse qui soit arrivée en France, au sujet du café, si on en excepte la dispute au sujet de la These des Medecins d'Aix, que nous avons rapportée; les autres Medecins François en general, bien loin de s'élever contre son usage, l'ont loué, & recommandé dans plusieurs occasions.

Appro-
bation
du café
par les
princi-
paux
Mede-
cins
Fran-
çois.

Je ne connois gueres que deux Medecins de quelque reputation, & de nôtre temps, qui ayent dit bien du mal du café; le premier est M. Duncan, Docteur de Montpellier, dans son *Avis salutaire à tout le monde contre l'abus des choses chaudes, & particulièrement du café, du chocolat, & du thé, imprimé à Rotterdam en 1705*. Les choses y sont si outrées, que d'autres Medecins contraires au café, ont traité le zele de M. Duncan d'emportement & de fureur*. *Tantopere invehitur, & debacchatur Duncanus.*

* Dans la These soutenue aux Ecoles de Paris, le 21. Mars 1715. Cette These n'est point favorable au café, & avec quelque chose de bon, elle contient des traits qui sentent fort la declamation. Par exemple, *hac pigritia merces, & otii lusus intra claustrorum repagula jam penetravit. Garriendi tempusve terendi gratiâ, ut hodie consuevit, sorbilletur. Cafe appetitus morbus est mulieribus & otiosis endemius; & plusieurs autres. La conclusion*

canus. Les Journalistes de Trevoux donnerent l'Extrait de ce livre au mois de Septembre 1706 , & on peut dire que ces Extrait fait plus de plaisir à lire que le livre même , par les reflexions sentées , & le jugement équitable que l'on y trouve sur cet ouvrage. L'autre Medecin contraire au café , est M. Hecquet Docteur de Paris , lequel dans son *Traité des Dispenses de Carême imprimé à Paris chez Leonard en 1709* , reproche aux François qu'ils boivent en Arabes , & qu'ils adoptent un goût barbare , qui est , dit-il , fort à craindre &c. Il a parû au contraire presque dans le même temps , une * *Dissertation Latine sur l'art de*
con-

fion est que le grand usage du café abrege la vie ; mais il est arrivé au café , ce qui étoit arrivé au tabac , lequel avoit eu encore de plus grands adversaires. Jacques I , Roi d'Angleterre a fait un *Traité sur son abus* , le Jesuite Balde une *Satyre* , & l'Abbé Niffeno a soutenu qu'il a été apporté en Europe par les soins du Démon. Le succès l'a emporté sur la critique. On ne dit rien d'une autre *These de Medecine sur le Caffé* , soutenue dans les mêmes Ecoles de Paris le 15. Septembre 1695 : où l'on decide sur une *Mechanique assez nouvelle* , & après de vagues raisonnemens , que l'usage journalier du Café rend les hommes & les femmes inhabiles à la generation.

* *Dissertatio de Hygieine tuenda sanitatis , & prae-*
caven-

conserver la fanté, dont l'Auteur est un Medecin de reputation, lequel en parlant des boissons, assure en termes exprès, & appuié sur de bonnes raisons, que le café est très-salutaire. Enfin Monsieur Andry dans son curieux & savant Traité des alimens de Carême, imprimé chez Coignard en 1713, non-seulement admet le café, mais il propose une nouvelle maniere de s'en servir, qu'il croit plus salutaire que celle qui est en usage. Nous l'infererons ici en faveur de ceux qui n'auront pas vû le livre de M. Andry.

„ Jusqu'ici on n'a reconnu qu'un
 „ moïen pour se servir du café, qui est
 „ de le brûler. Il y en a un autre nean-
 „ moins, auquel il est étonnant qu'on
 „ n'ait point encore pensé. C'est de ti-
 „ rer la teinture du café, comme on ti-
 „ re celle du thé, & d'en faire par cet-
 „ te methode toute simple une boisson
 „ d'autant meilleure, qu'on n'y peut rien
 „ soupçonner d'aduste, & que de plus
 „ elle doit contenir un extrait naturel
 „ de

Nou-
 velle
 maniere
 de se
 servir du
 café,
 propo-
 sée par
 M. An-
 dry.

scavendorum imminentium morborum pracepta tra-
dens etc. 1. vol. 12. 1710. A Valence en Dau-
phiné.

„ de ce qu'il y a dans le café de moins
 „ fixe, & de plus étheré, c'est-à-dire,
 „ la partie la plus mercurielle, la plus
 „ legere, & en même temps la plus
 „ douce de ce mixte; au lieu qu'en le
 „ brûlant on est cause qu'il se dissipe
 „ beaucoup de ce principe mercuriel,
 „ de cet esprit doux & subtil. Toujours
 „ est-il constant que par la préparation
 „ ordinaire, le café perd considerable-
 „ ment de son poids; & si on veut l'é-
 „ prouver, on verra que le déchet est
 „ de cent-vingt grains sur une once,
 „ c'est-à-dire, de près de deux gros;
 „ diminution trop grande pour que la
 „ dissipation des esprits volatils, qui
 „ sont les premiers à s'évaporer, n'y
 „ ait beaucoup de part. Quoi qu'il en
 „ soit, voici comment se doit préparer
 „ cette boisson. Il faut prendre un gros
 „ de café en fève, bien mondé de son
 „ écorce, le faire bouillir l'espace d'un
 „ demi quart d'heure au plus, dans un
 „ demi septier d'eau, ensuite retirer du
 „ feu la liqueur, qui fera d'une belle
 „ couleur citrine, & après l'avoir lais-
 „ sé reposer quelque temps bien bou-
 „ chée, la boire chaude avec du sucre.
 „ Cette boisson exhale une odeur dou-

„ CC

„ ce, qui se diffipe aisément, & elle a
 „ un goût agreable. Elle fortifie l'esto-
 „ mac, elle corrige les crudités, & de-
 „ barrasse sensiblement la tête. Mais
 „ une qualité particuliere qu'on y trou-
 „ ve, c'est qu'elle adoucit l'acreté des
 „ urines, & soulage la toux la plus opi-
 „ niâtre; nous en avons fait l'experien-
 „ ce sur plusieurs malades. Le même
 „ café qu'on a employé la premiere fois,
 „ retient encore assez de sa vertu pour
 „ pouvoir servir une seconde, & mê-
 „ me une troisième; ce qui vient de
 „ ce que ce fruit qui ne ramollit pres-
 „ que point en bouillant, est d'une tis-
 „ sure entierement compacte, qui em-
 „ pêche que ce qu'il contient de plus
 „ subtil ne s'évapore tout d'un coup.
 „ Si on laisse bouillir long-temps ce ca-
 „ fé sur un grand feu, la couleur se
 „ charge, & la liqueur devient verte,
 „ comme du jus d'herbe; elle est moins
 „ bonne alors, parce qu'elle est trop
 „ remplie de parties terrestres, elle lais-
 „ se même au fond du vaisseau un peu
 „ de limon vert, qui marque assez la
 „ grossiereté de ces mêmes parties; il
 „ faut donc prendre garde de la faire
 „ trop bouillir, avec cette précaution
 „ on

„ on peut s'assurer d'avoir une boisson
 „ merveilleuse, pour produire les effets
 „ salutaires que nous venons de mar-
 „ quer; il y a même lieu de croire que
 „ si l'usage s'en introduit, ce ne seront
 „ pas là les seuls avantages qu'on en
 „ pourra retirer.

On ne parlera ici qu'en passant, d'un Mémoire Manuscrit, qui nous est tombé entre les mains, dressé par Monsieur Helvetius le pere, à la priere de quelques personnes de condition: Mémoire qui est tout à l'avantage du café, dont il décrit la nature & les qualités, comme il en regle l'usage, & les préparations, d'une maniere qui convient à son habileté.

Ceux qui font moins d'attention à leur santé qu'aux plaisirs du goût, ont trouvé le moien de métamorphoser le café en plusieurs manieres différentes, pour le rendre plus agreable. Le plus ordinaire de ces changemens se pratique tous les jours par une infinité de gens, qui le chargent excessivement de sucre, quoique le café que l'on prend n'en puisse jamais dissoudre que la quantité qui lui est proportionnée; ils font par ce moien une espece de sirop grossier, sou-
 vent

vent nuisible, au lieu d'une boisson temperée & salutaire. En faveur des plus friands amateurs du café, on a fait depuis peu à Paris, des dragées de café; & enfin on a inventé à Montpellier l'eau de café, qui est une espece de roffoli, dont l'odeur est fort agreable, & rappelle celle du café brûlé.

Il manqueroit quelque chose à l'histoire du café, si après avoir fait connoître l'attention des Medecins François sur son sujet, & l'approbation générale, qu'il a eue dès le commencement, & qui se soutient si bien parmi les gens de Lettres, nous omettions ici de parler des Poëtes de nôtre Nation qui ont chanté le café. Le recueil de tout ce qui a été fait sur cette matiere, ne seroit peut-être pas desagreable, ni inferieur à celui que nous avons des Poëtes Orientaux, dans la Bibliotheque du Roi: mais comme la plûpart de ces pieces sont entre les mains de tout le monde, nous nous contenterons d'en rapporter deux seulement, qui m'ont parû d'un meilleur goût, & qui ne sont pas si répandues que les autres.

Les Poëtes François ont chanté le café. Deux pieces choisies sur ce sujet.

La premiere se trouve dans le *Prædium Rusticum* du Pere Vaniere Jesuite; Poëme

me des plus complets, & des plus parfaits qui ayent été faits en ce genre. Le Poëte après avoir fait dans le VIII. Livre, le caractère des divers vins de France, & donné la preference au vin naturel, sur les vins artificiels, parle des effets merveilleux de cette boisson, & sur tout de l'ivresse qu'il explique physiquement. Parmi les remedes les plus propres à degager la tête embarrassée par le vin, il donne la preference au café, dont l'Auteur décrit aussi par occasion les autres bons effets, même par rapport à l'esprit. Voici comment ce Poëte s'exprime là dessus.

*Ut medeare malo, non est presentius ullum
 Auxilium, quàm si terris faba missa pelasgis
 Intumuit; nitidos sartagine tosta per ignes,
 Tritaque mox validis intra mortaria pilis,
 Diluitur limphâ, faciliq; parabilis arte
 Vulcano coquitur, donec vas pulvis ad imum
 Venerit, & posito mansueverit ollula motu.
 Fictilibus rufos pateris defunde liquores,
 Adde peregrinâ dulces ab arundine succos;
 Ora sapore calix ne tristia ledat amaro.
 Seu longas opus est studiis traducere noctes,
 Sive graves caput tenebras induxerit Auster,
 Seu nocuere dapes, illo medicamine Vates*

Inge-

*Ingenium emendet, latusque infecta resumat
Carmina, nec fontes alios, quibus ora Poëta
Proluerint, fluxisse solo male credat Achivo.*

L'autre piece est de Monsieur Fuze-
lier, elle a été fort applaudie, & Mon-
sieur Bernier l'a mise en musique: on la
trouve dans le 3. livre du Recueil de ce
Musicien.

L E C A F E,

C A N T A T E.

Café, quels climats inconnus,
Ignorent les beaux feux que ta vapeur inspire?
Tu comptes dans ton vaste Empire,
Des lieux rebelles à Bacchus.

Favorable liqueur, dont mon ame est ravie,
Par tes enchantemens augmente nos beaux jours;
Nous domptons le sommeil par ton heureux se-
cours,
Tu nous rends les momens qu'il derobe à la vie.
Favorable liqueur, dont mon ame est ravie,
Par tes enchantemens augmente nos beaux jours.

L'Astre dont chaque jour la clarté douce &
pure,
Vient du Soleil absent consoler la Nature,

P

Te

Te doit souvent le regard des humains ;
 Les feux rivaux de sa lumiere ,
 Aux yeux savans , par toi devenus plus certains ,
 Découvrent leur vaste carriere.
 Que Minerve , & ses favoris ,
 De tes divins attraits connoissent bien le prix.

Café , du jus de la bouteille ,
 Tu combats le fatal poison ,
 Tu ravis au Dieu de la treille ,
 Le bûveur que ton charme éveille ,
 Et tu le rends à la Raison.

Le Sage , s'il s'amuse à boire ,
 Ne se livre qu'à tes douceurs ,
 Tu fers les filles de mémoire ;
 Qu'Apollon célèbre ta gloire ,
 La fienne accroît par tes faveurs.

Café , du jus de la bouteille ,
 Tu combats le fatal poison ;
 Tu ravis au Dieu de la treille ,
 Le bûveur que ton charme éveille ,
 Et tu le rends à la Raison.

Quand une habile main t'apprête ,
 Quel plaisir est égal à celui que tu fais ?
 Ton odeur seulement te promet la conquête
 Des mortels qui n'ont pas éprouvé tes attraits.

O toi, liqueur que j'aime,
 Regne, coule en tous lieux,
 Bannis le Nectar même,
 De la table des Dieux.
 Fais fans cesse la guerre
 Au jus seditieux,
 Fais gouter à la terre
 Le doux calme des Cieux.
 O toi, liqueur que j'aime,
 Regne, coule en tous lieux,
 Bannis le Nectar même,
 De la table des Dieux.

Nous ne saurions finir ce Traité plus agreablement, & d'une maniere plus convenable, que par l'arbre même du Café, en parlant de celui que nous avons en quelque maniere annoncé dans un Mémoire, & qui est enfin arrivé de Hollande au Jardin du Roi.

Le Dimanche 29. Juillet 1714. M. de Jussieu Docteur en Medecine, de l'Academie des Sciences, & Professeur Royal de Botanique, voulut bien nous y mener, Monsieur Galland Professeur en Arabe au College Royal, Monsieur Parent de l'Academie des Sciences, & Professeur de Mathematique, Monsieur

Arrivée
 au Jar-
 din du
 Roi
 d'un
 jeune ar-
 bre de
 café :
 visite &
 descrip-
 tion de
 cet ar-
 bre, &c.

Ouange, Chinois Lettré, & fort curieux, & moi. Nous n'y allions que pour voir cette premiere plante de café dont il est parlé dans le même Mémoire; mais nous apprîmes en arrivant que la nuit precedente Monsieur le premier Medecin avoit envoié de Marly au Jardin Roïal, l'arbre de café en question, nouvellement venu de Hollande, & présenté à Sa Majesté de la part de Messieurs les Magistrats de la ville d'Amsterdam. Nous allâmes d'abord voir cet arbre, & nous le considérâmes long-tems avec plaisir. Il étoit encore dans sa caisse, placé dans la Machine vitrée, où est le cierge du Perou, & à côté de cette plante. Cet arbrisseau peut avoir en tout cinq pieds de hauteur, & un bon pouce d'épaisseur. Il pousse divers petits rameaux, qui s'élevent le long de sa tige, & forment ensemble une figure presque pyramidale. Ses feuilles sont presque toutes rangées deux à deux le long des rameaux; elles sont moins grandes que celles qu'on m'a envoié & qui viennent d'Arabie, que j'avois portées avec moi. Monsieur Galland ne trouva point de difference entre ce qu'il voyoit, & les rejettons d'un
grand

grand arbre de café qu'il avoit vûs à Constantinople. Nous remarquâmes sur cet arbrisseau du fruit verd, de la grosseur d'une petite prune verte, du fruit rouge, fait à peu-près comme une cerise, & du même fruit beaucoup plus foncé en couleur, & presque noir de maturité. Il vient dans l'entre-deux des feuilles & de la branche, avec une queue fort courte.

Le Hollandois, chargé de la conduite de l'arbre de café, & qui étoit venu de Marly au Jardin Roïal, avec les gens de Monsieur le premier Medecin, nous dit, qu'il y a dans le Jardin des plantes de la ville d'Amsterdam, un grand arbre de cette espece, dont la hauteur, pour nous servir de ses termes, égale celle du second étage d'une maison, avec une grosseur proportionnée. Ce grand arbre vient originairement d'Arabie, il y fut pris fort jeune, & transporté à Java, d'où après quelque séjour, il est enfin venu en Hollande, où il a parfaitement réussi. Les fruits de ce même arbre plantés dans le jardin d'Amsterdam, ont produit divers jeunes plants, dont quelques-uns ont porté du fruit dès l'âge de trois ans; l'arbrisseau envoié

au Roi est de ce nombre-là , suivant le recit du Hollandois.

Monfieur de Juffieu nous mena enfuite voir l'autre plante de café, venue precedemment de Hollande, laquelle est encore peu de chose, fans fruit, & longue feulement d'environ un pied & demi, mais fort fraiche & se portant bien.

Je reviens à nôtre arbrisseau chargé de fruits, sur lequel il ne restoit plus pour satisfaire ma curiosité que de voir des fleurs; c'est encore une satisfaction que Monsieur de Juffieu me procura environ cinq semaines après. Je vis donc ces fleurs au commencement du mois de Septembre suivant, les unes en bouton, & les autres tout-à-fait ouvertes & épanouies; & en les voïant je fus encore plus persuadé de la justesse de mes Memoires, & de tout ce qu'on m'a envoié sur cette matiere. L'arbrisseau du café avec les fleurs dont nous venons de parler, avoit aussi des fruits bien près de leur parfaite maturité.

En finissant, nous ajouterons en faveur des Curieux & des Etrangers, que Monsieur de Juffieu se fait non-seulement un plaisir de les bien recevoir, mais qu'il les instruit encore d'une maniere

niere également solide & agreable; ses lumieres & ses recherches ne se bornent pas à la Botanique; on voit chez lui un ample cabinet de curiosités naturelles, qu'on peut appeller un abregé de toute la Nature; & pour rentrer dans nôtre sujet, rien n'est plus sensé, & plus raisonnable que ce que nous avons entendu de lui sur le café: autant opposé à ceux qui en font une espece de poison, qu'à ceux qui le regardent comme un remede presque universel; il en fait un si juste discernement, que même dans la pratique il ne fait point de difficulté de purger certains malades dans une prise de cette boisson.

Enfin Monsieur de Jussieu est le premier, qui dans l'Academie Roïale des Sciences a parlé de l'arbre & du fruit du café; & l'on verra dans l'Histoire de l'Academie qu'il en a parlé plus pertinemment que tous les Botanistes qui l'ont precedé.

F I N.

P 4

T A-

T A B L E

D E S

MATIERES PRINCIPALES.

A.

- A***B D A L C A D E R*, Auteur Arabe d'un ouvrage sur le Café, qui est dans la Bibliothèque du Roi. 270, 274
- Abissinie*, accident arrivé aux François sur sa côte: 36, 37
- Adel & Zeila*, Roïaume voisin de l'Arabie Heureuse, où les François abordent. 59
- Aden*, Ville & Port fameux du Roïaume d'Yemen, sa description, &c. 40
- Aiguilles* (Cap des) pourquoi ainsi nommé. 5
- Alpin*, (Prosper) le premier de tous les Européens qui a parlé du Café. 256
- Aly*, gendre de Mahomet, son Epée & son Eten-dart. 76, 211
- Aly*, assassiné dans une Mosquée. 215
- Ambassadeur* Turc à la Cour du Roi d'Yemen au sujet du Café. 220
- Anjouan* (le Roi de) est regalé sur les vaisseaux François. 14
- Arabes* de l'Yemen, leur caractère, &c. 41, 91, 245
- Arabie*, sa description générale, l'Arabie Heureuse comprend le Roïaume d'Yemen &c. 101, 102, 103
- Arbres* fruitiers de toute espece dans l'Yemen. 228
- Arvioux* (le Chev. d') critiqué. 273
- Avicenne*, fameux Medecin Arabe, s'il a parlé du Café. 272

B A-

DES MATIERES.

B.

- BABELMANDEL**, nom d'une Montagne,
d'une Isle & du Détroit de la Mer Rouge,
sa signification. 58, 68, 70
- Bacon**, Chancelier d'Angleterre, fait mention
du Café. 259
- Banjans** d'Arabie, quelle espece de gens, leur
Religion &c. 132
- Barbier**, (le Sieur) Chirurgien François, guerit le
Roi d'Yemen. 203
- Batavia**: les Hollandois y plantent des Cafés
inutilement. 248
- Belighi** Poëte Turc: traduction des vers de sa
façon sur le Café. 293, 304
- Bengiazlah** ancien Medecin Arabe a parlé du Ca-
fé, & comment. 272, 284
- Betelsaguy** Ville de l'Yemen, sa description &c.
104
- Blegny**, (Nicolas de) Auteur d'un Traité du Ca-
fé &c. 268
- Bohar**, nom d'un poids en Arabie pour la vente
du Café. 109
- Bourbon** (Isle de) sa description. 166. Elle con-
tient une singularité remarquable. 171

C.

- CAFE'**, histoire fabuleuse de sa découverte.
263, 278
- Café** designé dans l'Ecriture sainte selon un Au-
teur. 265
- Café** trouvé dans Homere par un fameux Voya-
geur. ibid.
- Café**, étymologie & signification propre de ce
mot. 271
- Café**, premiere origine de son grand usage dans
l'Orient

Q

T A B L E

| | |
|--|----------|
| l'Orient &c. | 275 |
| <i>Cafés</i> publics de l'Orient fréquentés dès leur origine par les Poëtes, & par les Gens de lettres. | 280, 295 |
| <i>Café</i> , boisson absolument défendue à la Mecque, puis permise &c. | 282, 287 |
| <i>Café</i> , occasion de troubles au grand Caire, l'usage en est défendu pour un temps &c. | 290 |
| La même chose arrive à Constantinople. | 296 |
| <i>Café</i> défendu par Soliman II. & Amurath III. inutilement. | 289, 297 |
| <i>Café</i> , par qui apporté en France pour la première fois. | 307, 309 |
| <i>Café</i> , sujet de contestation, & ensuite d'une dispute publique à Marseille. | 312 |
| <i>Café</i> , sa première introduction à Paris, & par qui. | 318 |
| <i>Cafés</i> publics, leur premier établissement à Paris &c. | 319 |
| <i>Café</i> , nouvelle maniere de préparer le Café. | 331 |
| <i>Café</i> , sujet de plusieurs pieces de Poësie. | 335 |
| <i>Café</i> , Mémoire sur tout ce qui concerne l'arbre & le fruit du café, avec trois desseins d'après le naturel. | 234 |
| <i>Café</i> à la Sultane, ce que c'est &c. | 243 |
| <i>Café</i> planté inutilement aux Indes par les Anglois. | 249 |
| <i>Café</i> prétendu avoir été semé & cultivé en France. | 269 |
| <i>Café</i> , erreur de ceux qui veulent que la fève, ou le fruit de ce nom, est alteré par les Arabes, avant que de sortir de l'Yemen &c. | 247 |
| <i>Café</i> , offre d'un present pour le Roi de 500 bâles, par le Roi d'Yemen &c. | 224 |
| <i>Cafés</i> particuliers de ce Prince. | 206 |
| <i>Café</i> , (jeune arbre de) envoyé au Roi par les Hollandois: description de cet arbre. | 339 |
| <i>Califes</i> , Vicaires & premiers successeurs de Maho. | ho. |

DES MATIERES.

| | |
|---|-----|
| Mahomet: le Roi d'Yemen en prend les titres. | 78 |
| <i>Catmir</i> , nom du chien des Freres dormans; en quelle occasion employé par les Musulmans dans leurs lettres. | 62 |
| <i>Chameaux</i> de l'Yemen. | 130 |
| <i>Chéer</i> Ville & Port principal du Roïaume de Fartach dans l'Arabie Heureuse. | 129 |
| <i>Chemins</i> , grands chemins pavés dans l'Yemen. | 231 |
| <i>Cherif</i> de la Mecque refugié à Moka. | 118 |
| <i>Cherifs</i> , leur origine, leur indépendance &c. | 121 |
| <i>Comorin</i> , origine du nom de ce Cap. | 190 |

D.

| | |
|---|-----|
| D AMAR, ancienne ville de l'Yemen. | 197 |
| <i>Dames</i> du Serail du Roi d'Yemen. | 218 |
| <i>Deputez</i> de ce Prince aux Capitaines François. | 191 |
| <i>Derviches</i> & Devots de l'Arabie, premiers preneurs de café. | 276 |
| <i>Drapeaux</i> de Mahomet & d'Aly. | 92 |
| <i>Dufour</i> , (Silvestre) Auteur d'un Traité sur le Café. | 260 |
| <i>Duncan</i> , Jugement sur son Livre contre le Café. | 329 |

E.

| | |
|---|-----|
| E NCENS, les autres gommes, & aromates se trouvent particulièrement dans le Roïaume de Fartach, voisin de celui d'Yemen. | 129 |
| <i>Etendart</i> du Roi d'Yemen. | 212 |
| <i>Ethiopie</i> ne produit point de Cafés. | 246 |
| <i>Execution</i> d'un criminel, selon les mœurs des Arabes. | 272 |

FAL-

T A B L E

F.

- FALCONET** le Fils, son sentiment sur l'usage du Café. 267
Fartach, Roïaume de ce nom dans l'Arabie Heureuse 129
Fatime, fille de Mahomet, mere de tous les Cherifs. 121
Fête du sacrifice, ou des victimes, la plus grande du Mahometisme, celebrée à Moka. 131

G.

- GABALA**, Ville de l'Yemen. 196
Galland, (Antoine) Professeur Roïal en Arabe, écrit un Traité du Café. 269
Gedda Ville d'Arabie, & Port de la Mecque. 107
Gemaleddin Moufti d'Aden, Auteur de l'usage du Café en Orient. 275
Grelaudiere, (M. de la) Chef de la Députation faite au Roi d'Yemen. 192

H.

- HAMACQ**, ce que c'est. 9
Hassan, & Hussein, fils d'Aly & de Fatime, Fondateurs de deux grandes Maisons, & Peres de tous les Cherifs. 121, 122
Hequet, ce qu'il dit contre le Café. 330
Hollandois, leur Comptoir à Moka. 82

I.

- IMAM**, ou Pontife de la Religion Musulmane, qualité que prend le Roi d'Yemen, & dont il exerce les fonctions. 129, 213;
Imams, & Prédicateurs de Constantinople déchaincz.

DES MATIERES.

- nez contre le Café. 296
Juifs de l'Yemen n'ont pas la liberté de coucher
 dans les villes. 91, 205

K.

- K***H A I R B E G*, Gouverneur de la Mecque,
 défend l'usage du Café: sa fin tragique.
 282, 288
Keder, nom donné par les Mahometans au Pro-
 phete Elie, & pourquoi. 141
Khothab, espece de prône, ou de sermon qui se
 fait dans les Mosquées. 214
Kupruli, Grand Vizir, fait fermer pour toujours
 les Cafés publics de Constantinople, & pour-
 quoi. 299

L.

- L***E T T R E* du Sultan Mehemed Roi d'Adel &c.
 aux Capitaines des Vaisseaux François. 60
Lettre du Gouverneur de Moka aux mêmes. 78
Lettre du Grand Seigneur aux Cherifs de la Mec-
 que & de Medine, curieuse. 124
Ludolfe, (Job) Auteur estimé de plusieurs Ou-
 vrages sur l'Ethiopie. 246

M.

- M***A D A G A S C A R*, les Vaisseaux François y
 relâchent en allant en Arabie &c. 7
Manculah, jeu des Orientaux. 280
Manzery, Manzuel, Moza, Mouab, villes de
 l'Yemen. 194
Maurice, Isle, où nos vaisseaux abordent au re-
 tour. 145
Mirebar, ce que c'est dans les Ports de l'Yemen. 41
Moka, Ville & Port fameux sur la Mer rouge: sa
 des-

T A B L E

| | |
|---|-----|
| description &c. 75. Itineraire de Moka à Mouab. | 194 |
| <i>Mecque</i> , commencement de l'usage du Café à la Mecque. | 279 |
| <i>Medecins</i> Persans, Auteurs de la premiere défense de boire du Café. | 283 |
| <i>Medecins</i> François en general, favorables au Café. | 329 |
| <i>Mouab</i> , Ville & Château dans les montagnes de l'Yemen &c. | 197 |

N.

| | |
|---|----------|
| N AIRON (Fauſte) Maronite, Profefſeur des Langues Orientales à Rome, y fait imprimer un Traité Latin ſur le Café. 259. Mépriſes de cet Auteur. | 272, 278 |
| <i>Nepenthe</i> d'Homere, ſi c'eſt le Café. | 265 |

P.

| | |
|---|----------|
| P ALAIS des graces ou des dons, demeure du Roi d'Yemen. | 197 |
| <i>Pavillon</i> blanc, ce qu'il ſignifie aux Indes. | 30 |
| <i>Perdrix</i> rouges & autre gibier dans l'Yemen, dont les Arabes ne mangent jamais. | 204, 227 |
| <i>Petit</i> , Medecin de Paris, ſa Diſſertation ſur le Nepenthe d'Homere. | 265 |
| <i>Pichevili</i> , Historien Turc, rapporte ce qui ſ'eſt paſſé à Constantinople, au ſujet du Café, ſous le regne du Grand Soliman &c. | 294 |
| <i>Pleurs</i> , Détroit de ce nom. | 68 |
| <i>Printemps</i> preſque continuel dans les montagnes de l'Yemen. | 103 |

R A I

DES MATIÈRES.

R.

- R**AI (Jean) celebre Botaniste, repris. 247
Redia Ville de l'Yemen, dont le territoire
abonde en Cafés, &c. 240
Le Roi d'Yemen, son portrait, son âge, son in-
dépendance, le lieu de sa demeure &c. 197, 200
Reception, & traitement favorable qu'il fait aux
François, il les renvoye avec des presens. *ibid.*
& 225
Conjectures sur l'origine de sa Maison &c. 217
Demands de ce Prince au sujet du Roi. 223
Sa marche superbe en allant au lieu destiné pour
la Priere publique du Vendredi. 210
Son mariage à l'âge de 87. ans. 222
Royaume d'Yemen non hereditaire, & comment
on y succede. 215
Rois de Perse & de Maroc sont Cherifs, & com-
ment. 122
Rosaire, Maison de ce nom à Moka, son expli-
cation. 141

S.

- S**ANAA grande Ville de l'Yemen, autrefois
Capitale de toute l'Arabie Heureuse. Ses
magnificences, ce qu'elle étoit ancienne-
ment &c. 229
Schêhabeddin, premier Auteur Arabe, qui a écrit
du Café historiquement. 275
Scheik ou *Cheik*, signification de ce mot. 19
Scheik Saleh, Gouverneur de Moka, puis Vizir
du Roi d'Yemen, ami des François &c. 191
Singes, & Renards presque privez sur la route de
Moka à Mouab. 227

T A B L E

T.

- TAGE**, Ville & Château antique dans l'Yemen. 194
- Tagora**, Baye & Port du Royaume d'Adel. Nos vaisseaux y entrent par une méprise, l'un d'eux pense y perir. 59
- Tellex** (Baltazar) Jesuite, Auteur d'une excellente Relation de l'Ethiopie. 246
- Theses** soutenues à Paris sur le Café. 269, 330
- Thevenot**, Voyageur, est le premier qui a apporté du Café à Paris pour son usage. 307
- Traité** fait entre le Gouverneur de Moka & les Capitaines François, pour le commerce du Café &c. 83

V.

- VALLE** (Pietro della) prétend que le Nephenthe d'Homere étoit du Caffé au Vin, refuté. 265
- Est un des premiers qui a fait connoître le Café en Italie. 308
- Vaniere** (le P.) Eloge qu'il fait du Caffé. 336
- Veslingius**, Commentateur de Prosper Alpin, ses Remarques sur le Café. 257
- Vignobles** dans l'Yemen &c. 204, 228
- Voyage** de Moka à Mouab, sa Relation. Voyez l'itineraire dans la Carte. 189

Y.

- YEMEN**. Le Royaume de ce nom comprend la plus grande partie de l'Arabie Heureuse. 102. Voyez *Roi d'Yemen*.
- Yemen**, seul Pais où croît le Café. 103, 245
- Yrame**, grande Ville de l'Yemen. 196

Z E M.

DES MATIERES.

Z.

- ZEMZEM**, puits, ou fontaine celebre parmi les Musulmans. 287
- Zocotora**, Isle considerable dans la Mer d'Arabie, abondante en Aloës &c. les François y relâchent. 17
- Zulficar**, nom de la fameuse Epée d'Aly. 76

Fin de la Table des Matieres.



Qad 16





0
N

Observatorio de Marina

BIBLIOTECA

6245

Núm.

VOYAGE
DE L'ARABE
HEUREUX



M.E.C.D. 2017